OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-ONZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1749-1753.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, le 21 de janvier.

O anges ! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau que de faire tournoyer *Assur* à l'entour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conspiration et de la manquer, que de faire venir *Assur* enchaîné, que de prévenir la catastrophe, et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéressans, et dont l'exposé ferait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu ; et quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vîte au colin-maillard du tombeau, quand il sera touché du reste. Voilà une très-petite partie de mes raisons ; 1749.

1749. je remets le reſte au bienheureux moment où je ſerai dans votre ciel.

Je ne ſais pas quelles ſont les choſes eſſentielles dont il faut que je parle à M. de *Richelieu*; il nous mande qu'il a proſcrit pour jamais les parodies. Je ne ſais rien de plus eſſentiel que le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caiſſe de Bar, mais il faut que madame *du Châtelet* règle ſes affaires avec ſon fermier, et que ſes forges paſſent devant Sémiramis.

A l'égard des *Slotz*, il vaut mieux leur parler le premier février que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens. Elle vient d'achever une préface de ſon Newton, qui eſt un chef-d'œuvre. Il n'y a perſonne à l'académie des ſciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à ſon ſexe et à la France. En vérité, je ſuis ſaiſi d'admiration.

Valete, angeli.

LETTRE II. 1749.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 de mars.

Je vous envoie donc, Monsieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de *Valori :* il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes qui vous ont ôté le ministère protégent Catilina ; cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1749.

LETTRE III.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 23 aprile.

O ricevuto l'onore della ſua lettera, del 17 marte, coi belliſſimi verſi che ſono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo ſtimolo, che m'inſtigarebbe à correre più allegramente nella ſtrada della virtù, ſe la mia debole ſalute non ritardaſſe il mio corſo, e non foſſe per infiacchire le mie piccole forze. Non poſſo credere che cotali verſi ſieno tutti compoſti dà un giovane ſuo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che voſtra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò ſeriosamente, e con riverenza ed ammirazione, ciò che dice *Didone* dà ſcherzo, o piuttoſto con un amaro rimprovero:

Egregiam verò laudem, et ſpolia ampla refertis,
Tuque, puerque tuus.

E dirò ancora al nipote:

Avunculus excitet Hector.

Sperò di ricevere frà pochi giorni il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto

le do avvijo, che ho preja la libertà di mandargli un piego per la via di Venezia, non 1749.
ſapendo allora che voſtra eminenza foſſe per andarſene à Roma : queſto piego contiene una piccola diſſertazione intorno l'opinione volgare, che pretende tutto il noſtro globo eſſer ſtato ſpeſſo roveſciato e fracaſſato e che aſſeriſce le balene aver nuotato durante molti ſecoli ſulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra ſia ſtata ſempre come fù creata (li 150 giorni del diluvio in fuori).

Gli eſemplari che o mandati à voſtra eminenza le capitaranno in Roma, e le ſaranno rimandati dà Breſcia. O che commercio ! Mi cumula ella di perle, e d'oro, e gli mando in contracambio chioccherie; mà ſe i miei tributi ſono leggieri, non è così fralle il mio oſſequio, e la mia coſtante ammirazione.

Sarò ſempre coll' umiltà più riſpettoſa, e colle più ardenti brame del mio cuore, &c.

1749.

LETTRE IV.

A M. MARMONTEL.

Vendredi au soir, mai.

Je suis très-reconnaissant de l'honneur que me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut mettre à la tête de son ouvrage. On dit qu'il a eu le plus grand succès. Je vous en fais mon compliment à tous deux.

Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de *Richelieu*, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui de Marly à votre ami *Voltaire*. Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame *du Châtelet* toute la journée pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de *Richelieu*, que je ferai partir sur le champ. *Te amo*, *tua tueor*, *te diligo*, *te plurimùm*, *&c.*

LETTRE V.

1749.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

CELA n'eſt pas vrai, Madame; vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de ſi jolis billets quand on ſouffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne ſoit trop vrai, et j'en ſuis au déſeſpoir. Je viendrai ce ſoir, mort ou vif, ſavoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gauſſin ſort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle eſt. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de Sémiramis. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, ſi jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*, mais je me meurs.

1749.

LETTRE VI.

A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir, mai.

Voici votre second triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par-devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite, a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher *Vauvenargues* s'il vivait ! J'ai relu son livre à Versailles ; c'était bien là le germe d'un grand-homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale.*

LETTRE VII. 1749.

AU MEME.

16 de juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maiſon, mon cher ami, aucune brochure ſatirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les ſemaines, dans laquelle votre tragédie d'Ariſtomène eſt déchirée d'un bout à l'autre. Je vous aſſure que cette feuille excita l'indignation de l'aſſemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ſes ſeules lumières, ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé; (et quel eſt celui de nos ouvrages qui ſoit ſans défauts?) mais ce public, qui eſt toujours juſte, avait ſenti encore mieux les beautés dont votre pièce eſt pleine, et les reſſources de génie avec leſquelles vous avez vaincu la difficulté du ſujet. Il y a bien de l'injuſtice et de la mal-adreſſe à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique, entend mal ſon métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raiſons

1749. de son succès. L'abbé *Desfontaines*, de très-odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'Inès de M. de *la Motte ;* mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il ? Les satires passent, comme dit le grand *Racine*, et les bons écrits qu'elle attaque, demeurent ; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami ! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talens et de très-grands talens au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très-pénible, et souvent très-mal récompensé ? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre ; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment ; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant

d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est aviliſſant; c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous. 1749.

Votre véritable ami, &c.

LETTRE VIII.

A M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, Monsieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis

1749. sur ce que vous dites des jugemens que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchans qui se joignent aux imbécilles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de *Sanderson*, qui nie un Dieu, parce qu'il est né aveugle Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de supplémens de la vue; et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion néces-

fairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, Monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, Monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être. 1749.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Cirey, 28 de juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartemens délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la comète. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

1749. Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine Nanine, quand on ne la jouera plus. Le sieur *Minet*, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre Nanine entre les mains de mademoiselle *Gaussin*, après la représentation; et mademoiselle *Gaussin* doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. *Alliot*, conseiller aulique de sa Majesté, &c.

Comment va la santé de madame d'*Argental*? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de *Choiseul* digère-t-il? M. de *Pont-de-Veste* est-il toujours gras à lard? M. l'abbé de *Chauvelin* prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois où je vais aller avec madame *du Châtelet*. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils disent, ne vaut pas assurément le charme de votre société.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

LETTRE

LETTRE X.

1749.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 de juillet.

MAIS, ô anges, quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma Nanine. En vérité, Madame, je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à monsieur d'*Argental*, et point de réponse. Passe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame *du Châtelet*, qui vous fait ses complimens, compte accoucher ici d'un garçon, et moi d'une tragédie; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier Sémiramis. Je vais écrire aux *Slotz*, et leur recommander un beau mausolée. *Adam* en fait ici un pour la reine de Pologne, qui est digne de *Girardon*. Pourquoi faut-il que

Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra
1749. que le *Curi* faſſe de ſon mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique ſénat de Catilina.

Ecrivez-moi donc, pareſſeux anges.

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 24 de juillet.

Enfin je reſpire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la ſanté de madame d'*Argental;* je tremblais ſur tout. Figurez-vous ce que c'eſt que d'être un mois entier ſans recevoir un ſeul mot de ceux qui ſont notre conſolation et nos guides ſur la terre! La lettre adreſſée à Ciley ne m'eſt jamais parvenue. La ſanté de madame d'*Argental* était languiſſante, et je craignais auſſi que monſieur d'*Argental* ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue ſur Nanine, pour quelques mauvais vers d'Adélaïde. Je feſais mon examen de conſcience; j'étais au déſeſpoir. J'avais écrit à mademoiſelle *Gauſſin*, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées

d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laiſſez jamais dans ces tourmens-là, tant que la ſanté de madame d'*Argental* ne ſera pas raffermie. 1749.

Je reçois donc Nanine, et je la mets dans le fond d'une armoire pour y travailler à loiſir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes ? Le ſujet le comporte. *La Chauſſée* avait bien fait cinq actes de ſa Paméla, dans laquelle il n'y avait pas une ſcène. Je n'interromprai point notre tragédie (*). Ce n'eſt pas une pièce tout-à-fait nouvelle ; ce n'eſt pas non plus Adélaïde ; c'eſt quelque choſe qui tient des deux ; c'eſt une maiſon rebâtie ſur d'anciens fondemens. Vous aurez, dans un mois, cette eſquiſſe, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loiſir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuſe ſecouſſe à mes entrailles paternelles, en me feſant entrevoir qu'on pourrait jouer Mahomet ? Je ſerais bien content, ſurtout ſi *Roſelli* jouait *Séide*.

Pourquoi permet-on que ce coquin de *Fréron* ſuccède à ce maraud de *Desfontaines* ? Pourquoi ſouffrir *Raſiat* après *Cartouche* ? Eſt-ce que bicêtre eſt plein ?

Adieu, divins anges ; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure. Madame *du*

(*) Le Duc de Foix.

1749. *Châtelet* vous fait mille complimens. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'*Argental*. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race ; mais que madame d'*Argental* se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé que des enfans.

LETTRE XII.

AU MEME, *à Paris*.

A Lunéville, 29 de juillet.

ANGES, voici le cas de déployer vos ailes. M. de *la Reynière* doit vous envoyer une tragédie : ce n'est pas lui pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame d'*Argental* dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés, Messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais Nanine, mais Sémiramis, que deviendront-elles ? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte *Roi*, outré, comme de raison, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette Nanine à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion

qu'on ne peut écraſer, de reprendre Nanine avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des perſonnes qui, dans le fond du cœur, n'en ſeront pas mécontentes. Mais Sémiramis! Sémiramis! c'eſt-là l'objet de mon ambition. *Ninus* ſera-t-il toujours ſi meſquinement enterré? J'écris à M. de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de *Curi*, intendant des menus tombeaux, un petit mémoire, pour avoir une grande diable de porte qui ſe briſe avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui faſſe ſortir l'ombre du fond des abymes. Notre ami *le Grand* avait trop l'air du portier du mauſolée. Ce coquin-là ſera-t-il toujours gras comme un moine? 1749.

On ne m'a pas dit que les Amazones aient fait une grande fortune. J'en ſuis fâché pour madame *du Bocage*, qui prenait la choſe fort à cœur; et j'en ſuis fâché pour ma nièce, qui veut vîte réparer l'honneur du ſexe; mais ſi elle ſe preſſe, cet honneur-là reſtera comme il eſt: elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que ſon oncle.

Bonſoir, mes divins anges. Quel barbare perſécute donc ce pauvre *Diderot?* Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philoſophe.

1749. *P. S.* Je vous avais parlé de mettre Nanine en cinq actes ; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de Nanine, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à *Roi*, et enlaidir encore le vilain.

LETTRE XIII.

AU MEME.

A Lunéville, le 22 d'auguste.

O ANGES!

J'OSERAI écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans, mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand-homme.

Ah, vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire ! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie ; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous

en déplaiſe, le diable s'empara de moi et me dit : Venge *Cicéron* et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouſe de *Catilina*, &c. Ce diable eſt un bon diable, mes anges ; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai penſé mourir ; mais qu'importe ? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, Catilina a été fait, et tel à peu-près que les premières ſcènes que je vous envoie. Il eſt tout griffonné, et moi tout épuiſé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main. 1749.

Vous n'y verrez point de *Tullie* amoureuſe, point de *Cicéron* proxenate, mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. *Fulvie* vous déchirera le cœur, vous adorerez *Cicéron*. Que vous aimerez *Céſar !* que vous direz : voilà *Caton !* et *Lucullus*, *Craſſus*, qu'en dirons-nous ?

O mes chers anges ! Mérope eſt à peine une tragédie en comparaiſon ; mais mettons au moins huit ſemaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre ; mais il s'agit qu'elle ſoit auſſi bonne que le ſujet eſt beau.

J'ai fait à peu-près ce que vous avez voulu pour Nanine ; c'eſt l'affaire de deux minutes.

1749. Adieu, adieu; ma tendreſſe pour vous eſt l'affaire de ma vie. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la comète qu'elle et moi.

P. S. Je ſuis peu de votre avis, Meſſieurs, ſur bien des points qui concernent Adélaïde; mais c'eſt pour une autre fois. Réſervons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

LETTRE XIV.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, le 16 d'auguſte.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaiſon des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? C'eſt *Cicéron* qui eſt le héros; c'eſt lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inſpiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: Cicéron et Catilina.

Voilà une plaiſante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir

avoir tous ceux qui aiment les grands-hommes; *Cicéron* l'était. 1749.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au préſident *Hénault*. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés : mettez-vous tous de la conſpiration. Cette aventure eſt plus guerre civile que Sémiramis. Courage, coadjuteur ! Aux armes, M. de *Choiſeul !* Animez-vous, M. de *Pont-de-Veſle !* Soyez tous de vrais romains ; battez les barbares.

LETTRE XV.

A MADAME

DU BOCAGE, *à Paris.*

A Lunéville, ce 21 d'auguſte.

MADAME *du Châtelet*, Madame, a reçu votre préſent. Vous êtes deux amazones qui, dans des genres différens, êtes au-deſſus des hommes. *Orithie* fait mille remercîmens à *Antiope*. Pour moi, qui ne ſuis qu'un homme, et un aſſez pauvre homme, je ſuis fier de vos bontés, comme ſi j'étais un *Théſée*. Vous devez être excédée d'éloges, Madame ; et les

1749. miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talens. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les *Sapho*, les *Milton* et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode, mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, Madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir faite prodigieusement vîte; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'est pas que j'aye voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de *Crébillon;* mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre *Cicéron* tel qu'il était en effet. Figurez-vous le François II de M. le président *Hénault;* voilà à peu-près mon Catilina. J'ai suivi

l'hiſtoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs. 1749.

Je laiſſe à mon confrère les idées audacieuſes, les jalouſies de l'amour, l'heureuſe invention de rendre la fille de *Cicéron* amoureuſe de *Catilina*, enfin tout ce qui eſt en poſſeſſion d'orner notre ſcène; ainſi, nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuſe difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez ſi bien ſurmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en conſacrerai les fredons; mais je vous ſupplie, en attendant, de croire que je ſuis en proſe un de vos plus ſincères admirateurs. Je vous remercie très-ſérieuſement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. *du Bocage*. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une reconnaiſſance reſpectueuſe, &c.

1749.

LETTRE XVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 d'auguſte.

Je reçus hier la conſolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reſte de mon grimoire.

Je commence par vous ſupplier de le lire dans le même eſprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez juſqu'à la dernière goutte de l'eau roſe qu'on a miſe juſqu'à préſent dans la tragédie françaiſe. C'eſt Rome ici qui eſt le principal perſonnage; c'eſt elle qui eſt l'amoureuſe; c'eſt pour elle que je veux qu'on s'intéreſſe, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que ſon danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuſes de *Catilina*, la véhémence, la vertu agiſſante de *Cicéron*, la jalouſie du ſénat, le développement du caractère de *Céſar*. Point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement ſéduite par *Catilina*, qu'on dit, dans l'hiſtoire et dans la pièce, que ce monſtre était aimable.

Je ne ſais pas ſi vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas: *In nova fert animus.* Je ſais que c'eſt un préjugé

dangereux que la précipitation de mon travail. Il eſt vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait ſix mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées ſe préſentaient en foule pour ſortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le baſſin s'eſt rempli tout d'un coup. 1749.

Ah, que madame d'*Argental* a dit un beau mot! qu'il faut ne ſonger qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce ſont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire eſtropier; mais avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir romains. *Sarrazin* romain! quel conte! et *Céſar*, où eſt-il? Du ſecret: vraiment oui; c'eſt bien cela ſur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'ame d'un bout à l'autre, et point de ſecret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de *Pompadour*; car il ne faut pas braver les Grâces, et c'eſt un point indiſpenſable. Que de gens d'ailleurs qui aiment *Cicéron*, et qui ſeront de mon parti. Ah! ſi *Sarrazin* jouait ce rôle, comme *Cicéron* déclamait ſes Catilinaires, je vous répondrais bien d'une eſpèce de plaiſir que nos français muſqués ne connaiſſent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuſe* ne donnent point. Il eſt

1749. temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans Electre.

Que diable eſt donc devenue la lettre du coadjuteur ? s'il l'a adreſſée à Cirey, tout eſt perdu. Coadjuteur, voyez ſi j'ai peint les chambres aſſemblées.

Bonſoir, vous tous que j'aime, que je reſpecte, à qui je veux plaire. Bonſoir, mon public. Madame *du Châtelet* plus groſſe que jamais.

LETTRE XVII.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, 23 d'auguſte.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17 ; ne contriſtez pas votre créature, et ne me demandez pas un ſecret qui m'aurait fait une affaire très-ſérieuſe avec une perſonne très-aimable et très-puiſſante. Il était impoſſible de faire ſecrétement Catilina dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas inſtruire madame de *Pompadour*. C'eſt un devoir indiſpenſable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui eſt ici.

Je ſais bien tout ce que j'aurai à eſſuyer ; je

fais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me propoſer des embuſcades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes; enrôlez-moi des ſoldats, créez des officiers. Le préſident *Hénault* eſt l'homme de France qui m'eſt le plus néceſſaire. Je vous prie très-inſtamment de le mettre dans mon parti. Il eſt aſſurément bien diſpoſé; il eſt indigné de la monſtrueuſe farce dans laquelle *Cicéron* a été repréſenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon reſpectable ami. 1749.

Comptez que la ſcène de *Céſar* et de *Catilina* fera plaiſir à tout le monde, et ſurtout au préſident *Hénault*. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'Hiſtoire romaine ne feront pas fâchés d'en voir un tableau fidelle. J'avais oublié de vous dire que le ſujet de cette tragédie eſt encore moins Catilina que Rome ſauvée. C'eſt-là, je crois, ſon vrai nom, ſi on n'aime mieux l'appeler Cicéron et Catilina.

Ces miſérables comédiens allaient jouer tranquillement l'Amant précepteur (*), où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon

(*) Ou le Faux ſavant, et enſuite l'Amour précepteur, par *du Vaure*.

1749. *Crébillon* avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle *Gaussin*, malgré ses infames confrères qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme *Cicéron*, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de *Marc-Antoine*, mais j'ai trouvé en vous un *Atticus*.

Madame *du Châtelet* joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de monsieur le coadjuteur.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

A Lunéville, 28 d'auguste.

J'ATTENDS la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de *Pompadour*, pleine de bontés; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes, qui ne cherchent qu'à me nuire, ont pu lui donner.

Soyez très-convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de *Pompadour* de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son ame à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie. 1749.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de *Pompadour*, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse *du Maine* que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse *du Maine*, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président *Hénault*. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret,

1749. font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve Rome sauvée fort au-dessus de Sémiramis. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que j'en dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des Saisons de M. de *Saint-Lambert*. Il fait des vers aussi difficilement que *Despréaux*; il les fait aussi bien, et à mon gré beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. *Saint-Lambert*, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre Rome sauvée et Sémiramis. Savez-vous que c'est un homme qui trouve Electre détestable? Il pense comme *Boileau*, s'il écrit comme lui. *Electre* amoureuse! et une *Iphianasse*, et un plat tyran, et une *Clytemnestre* qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un *Palamède*, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, *Saint-Lambert* a raison: cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger *Cicéron*, mordieu, je vengerai *Sophocle*.

Madame *du Châtelet* n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmans. Comment se porte madame d'*Argental?* Ma nièce doit vous prier de lui faire lire Catilina ; ma nièce est du métier ; elle mérite vos bontés. 1749.

LETTRE XIX.

AU MEME.

A Lunéville, premier de septembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleste ; je ne sais encore ce que je dois penser de Rome sauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame *du Châtelet* n'est point encore accouchée, mais *Fulvie* l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne ferait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie Nanine telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'Electre, et d'Electre sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de Mérope ; mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de *Curi* m'a écrit qu'on avait ordonné un

1749. beau tombeau pour très-haut et très-puissant prince *Ninus*, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de *Bachaumont* aux sieurs *Slotz*; *Slotz* signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du Catilina; mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et j'ose dire embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, Catilina est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai Sémiramis à cœur. Quand jouera-t-on cette Sémiramis? quand viendra Catilina? Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de *Pompadour*. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame, qui fit travailler *Racine* et *Corneille* à Bérénice.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela, parce que le rapporteur (je ne sais quel est ce bon homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

LETTRE XX.

1749.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, 4 de septembre.

GRACES vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'*Argental* que du sort de Rome. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina ni à Electre que je n'aye l'esprit en repos.

Madame *du Châtelet*, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est senti un petit besoin; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'*Argental* se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'Electre, avant d'achever de sauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au président *Hénault* la galanterie de lui

montrer le premier acte. Qu'importe que
1749. l'épée de *Catilina* soit mal placée sur une table? otez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de *Cicéron*, et de peindre *César*. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président *Hénault* en sera très-content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de *la Reynière*, l'ouvrage du docteur *Smith*. C'est un excellent homme que ce *Smith*. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'opéra? Est-il bien vrai que la façade de *Perrault*, tant bernée par *Boileau*, sera découverte? qu'on fait une belle place devers la comédie? Dites-moi, je vous en prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil de bœuf. Comment le fastueux *Louis XIV* avait il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire: la vie est courte. Si on

employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage. 1749.

Chers conjurés, mille tendres respects.

LETTRE XXI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, 4 de septembre.

Mon cher abbé *Greluchon* saura que madame *du Châtelet* étant, cette nuit, à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose !* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur le champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul ; j'ai accouché en huit jours de Catilina. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que *Crébillon* avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame *du Châtelet*, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame *du Châtelet* m'imitera, si elle sera grosse encore ; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur le champ

Electre. Me voilà avec la charge de raccommo-
1749. deur de moules dans la maiſon de *Crébillon*.

Il y a vingt ans que je ſuis indigné de voir le plus beau ſujet de l'antiquité avili par un miſérable amour, par une partie carrée, et par des vers oſtrogoths. L'injuſtice cruelle qu'on a faite à *Cicéron* ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger *Cicéron* et *Sophocle*, Rome et la Gréce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous ?

Mille reſpects, je vous en prie, à madame de *Voiſenon*.

LETTRE XXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 de ſeptembre.

Je viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans (*) qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeſte, du plaiſir qu'elle aurait de vous voir à Paris à ſon premier voyage.

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

J'avais

J'avais prié M. le préſident *Hénault* de vous inſtruire d'un accouchement qui avait paru ſi ſingulier et ſi heureux : il y avait un grand article pour vous dans ma lettre ; madame *du Châtelet* m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le préſident *Hénault*. Cette malheureuſe petite fille dont elle était accouchée, et qui a cauſé ſa mort, ne m'intéreſſait pas aſſez. Hélas ! Madame, nous avions tourné cet événement en plaiſanterie ; et c'eſt ſur ce malheureux ton que j'avais écrit par ſon ordre à ſes amis. Si quelque choſe pouvait augmenter l'état horrible où je ſuis, ce ſerait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la ſuite empoiſonne le reſte de ma vie miſérable. Je ne vous ai point écrit pour ſes couches, et je vous annonce ſa mort. C'eſt à la ſenſibilité de votre cœur que j'ai recours dans le déſeſpoir où je ſuis. On m'entraîne à Cirey avec M. *du Châtelet*. De là je reviens à Paris ſans ſavoir ce que je deviendrai, et eſpérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aye la douloureuſe conſolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ſes faibleſſes, avait une ame reſpectable. 1749.

1749.

LETTRE XXIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar, ce 14 de septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! quelle joie malheureuse! quelle suite funeste! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Conservez-vous, vivez; et si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. *du Châtelet*; je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons. Ah, cher abbé, quelle perte!

LETTRE XXIV.

1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, 21 de septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me fesant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château : une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible; vous en sentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ! Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez

1749. l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ; mais que je retrouve donc madame d'*Argental* en bonne santé ! Je me flatte que M. de *Pont-de-Veste* et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

LETTRE XXV.

AU MEME.

A Cirey, 23 de septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand-homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin, je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'*Argental*. Vous

faites ma consolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui ferait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur le champ des locataires, et que je ferai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas supporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin, les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'*Argental* en bonne

1749.

santé, et je me croirai capable de quelque
1749. plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

A Châlons, 3 d'octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées ; me voici à Châlons ; j'irai passer deux ou trois jours à Reims chez M. de *Pouilli ;* c'est une ame comme la vôtre, et un esprit bien philosophique ; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame *du Châtelet* avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraie. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies ? C'était le génie de *Leibnitz* avec de la sensibilité. Ah, mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite !

Madame *Denis* m'a mandé que vous aviez lu sa pièce, et que vous en étiez plus content qu'autrefois ; mais ce n'est pas là mon compte.

Si elle n'eſt que mieux, ce n'eſt pas aſſez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le ſuccès de madame *du Bocage!* Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous ſupplie de lui dire la vérité ſur ſon ouvrage, comme vous me la dites ſur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en penſez. Il me ſemble qu'une femme ne doit point ſortir de ſa ſphère pour s'étaler en public, et haſarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims chez M. de *Pouilli*. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment ſe porte madame d'*Argental*, monſieur votre frère, M. de *Choiſeul* et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées ſolitaires, j'ai achevé une ſeconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'eſquiſſe au milieu du mois d'auguſte. Depuis le 15 d'auguſte juſqu'au premier de ſeptembre, j'avais travaillé à Electre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de ſévérité. J'en avais uſé de même avec Electre que j'avais laiſſée là après l'avoir faite, et j'avais repris 1749.

1749. Catilina avec beaucoup d'ardeur, lorſque cet accident funeſte abattit entièrement mon ame, et ne me laiſſa plus d'autre idée que celle du déſeſpoir. J'ai revu enfin Catilina dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puiſſe travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me ſurprends des heures entières ſans pouvoir travailler, ſans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous ſerez bien mécontent de moi, et ſans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penſer que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus reſpectable ſociété qui ſoit au monde.

LETTRE XXVII.

AU MEME.

A Reims, 5 au ſoir, en arrivant.

S'IL n'y avait à Paris que votre maiſon, j'aurais volé, mon cher et reſpectable ami, et ma mauvaiſe ſanté ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curioſité de bien des perſonnes qui aiment à empoiſonner les plaies des malheureux, et que j'ai

beaucoup

beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très-petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'*Argental* m'inquiéte ! cela est bien long ! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims ; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous ; il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce ; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société ; mais que madame d'*Argental*, qui en fait le charme, se porte donc mieux !

1749.

1749.

LETTRE XXVIII.

AU MEME.

A Reims, 8 d'octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en ſongeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuſer au petit plaiſir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiſte qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de ſe haſarder à le tranſcrire, et voici ce que mon écrivain m'a envoyé après avoir lu la pièce (*). Ce n'eſt pas que

(*) Ce ſont les vers ſuivans que nous imprimons ſur le manuſcrit original de M. *Tindis*.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſa tragédie de Catilina.

Enfin, le vrai Catilina
Sur notre ſcène va paraître;
Tout Paris dira: Le voilà;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce ſcélérat par ſa fierté,
Céſar par ſa valeur altière,

je prétende captiver votre suffrage par le sien ; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de *Pouilli* pense comme le copiste ; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de *Pouilli*, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore *Cicéron*, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce *Pouilli ;* il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million ; il a mis ce million en bienfaits ; il vient de mourir. Mon *Pouilli*, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer *Cicéron*, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges ; car, 1749.

Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère ;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Par son très-humble et très-obéissant serviteur,

TINDIS, de Reims.

quoique je déteſte Paris, je vous aime beau-
1749. coup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuſte ville. Je me flatte de retrouver madame d'*Argental* dans une meilleure ſanté. C'eſt-là l'idée qui m'occupe, et je vous aſſure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt.

Adieu, vous tous qui compoſez une ſociété ſi délicieuſe.

LETTRE XXIX.

A MADAME DU BOCAGE.

A Paris, ce 12 d'octobre.

J'ARRIVE à Paris, Madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaiſe ſanté ne m'empêche pas de vous dire à quel point je ſuis ſenſible à vos bontés. Il eſt d'une ame auſſi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame *du Châtelet*. Elle feſait, comme vous, la gloire de ſon ſexe et de la France. Elle était en philoſophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même perſonne qui venait de traduire et d'éclaircir *Newton*, c'eſt-à-dire, de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en

France, auraient pu entreprendre, cultivait sans ceſſe, par la lecture des ouvrages de goût, cet eſprit ſublime que la nature lui avait donné. Hélas ! Madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu enſemble votre Milton avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, ſi vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien juſtice ; vous n'aviez point de partiſane plus ſincère. Il a couru, après ſa mort, quatre vers aſſez médiocres à ſa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penſer que, dans l'état horrible où je ſuis, mon eſprit eût la malheureuſe liberté de faire des vers pour elle ; mais ce qu'il y a d'affreux et de puniſſable, c'eſt que ce monſtre, nommé *Roi*, en a fait contre ſa mémoire. 1749.

Je ne vous connais, Madame, qu'une tache dans votre vie, c'eſt d'avoir été louée par ce miſérable que la ſociété devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur ſoit ajoutée à mon affliction ! Adieu, Madame ; ſi je peux avoir quelque conſolation ſur la terre, ce ſera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous reſpecte et vous admire. Ce ne ſont pas là les ſentimens

où l'on se borne, quand on a l'honneur de
1749. vous connaître. Permettez mes complimens à M. du *Bocage*.

LETTRE XXX.

A M. D'ARNAUD.

Ce 14 d'octobre.

MON cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci *Newton*, et qui avait fait une traduction de *Virgile*, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très-grand-homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamans et le cavagnole : voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très-touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Morand*.

Adieu, mon cher d'*Arnaud*; je vous embrasse.

LETTRE XXXI.

1749.

A M. D'AIGUEBERE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, 26 d'octobre.

MON cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très-inutile à notre cendre. Elle a laissé des monumens qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamans, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'*Aiguebère;* et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à

vos procès ; mais à préſent qu'ils ſont finis,
1749. je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris ; Dieu le veuille. Si vous faites cas d'une vie douce avec d'anciens amis et des philoſophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi ſeul la maiſon que je partageais avec madame *du Châtelet*. Les lieux qu'elle a habités nourriſſent une douleur qui m'eſt chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame *Denis*, qui penſe auſſi philoſophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-deſſus tout cela, a beaucoup d'amis, et eſt dans le monde ſur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le ſecond appartement où vous ſeriez très à votre aiſe ; vous pourriez vivre avec nous, et vous ſeriez le maître des arrangemens. Je vous avertis que nous tiendrons une aſſez bonne maiſon. Elle y entre à Noël ; et même, ſi vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement ; il me ſemble que vous êtes fait pour qu'on ait ſoin de vous. Je vous avoue que ce ſerait pour moi une conſolation bien chère de paſſer avec vous le reſte de mes jours. Songez-y et faites-moi réponſe ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XXXII. 1749.

AU PERE VIONNET,

Jésuite, qui lui avait envoyé sa tragédie de Xerxès.

Paris, 14 de décembre.

J'AI l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très-faible reconnaissance d'un fort beau présent (*). Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crébillon* que moi. Vous avez fait plus de tort à son Xerxès que je n'en ai fait à sa Sémiramis. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je suis sous les étendards de votre société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidelle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentimens particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Il lui envoyait un exemplaire de sa tragédie de Sémiramis.

1750.

LETTRE XXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Verſailles, janvier.

Vous ſaurez, mes anges, que votre créature s'eſt trouvée un peu mal à Verſailles. Que dites-vous de madame *Denis* qui l'a fu, je ne ſais comment, et qui eſt partie ſur le champ pour venir me ſervir de garde? Je ſouhaite qu'Oreſte ſe porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à Catilina.

Il n'y a point de vraie tragédie d'Oreſte ſans les cris de *Clytemneſtre*. Si cette viande grecque eſt trop dure pour les eſtomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que *Clytemneſtre* s'en aille et laiſſe là ſon mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les ſœurs; ſurtout quand une *Gauſſin* parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs eſt une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné aſſez d'étendue à la ſcène de l'urne;

elle eſt étranglée à la lecture ; il ſemble que tous les perſonnages ſoient hâtés d'aller : mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi. 1750.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'*Aumont*. On répète Oreſte dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaiſir de venger *Sophocle*, mais ſurtout pour vous faire ma cour ; car ce n'eſt qu'à vous que je la veux faire, et je ne ſuis ici qu'en retraite.

LETTRE XXXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

VOTRE courage réſiſte-t-il à l'aſſaut que la nature vous livre à préſent, comme il a réſiſté aux mauvaiſes critiques, à la cabale et à la fatigue ? Comment vous portez-vous, belle *Electre ?* Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle ſi dru avec moi ; ce n'eſt pas là mon compte ; il me faut des eſpaces terribles. Vous demandez qu'on accourciſſe la ſcène des deux ſœurs au ſecond acte ; cela eſt fait, ſans qu'il

1750. vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'*Iphise*, et n'ai point touché à la jupe d'*Electre*.

Je prie la divine *Electre*, dont je me confesse très-indigne, de ne point trouver mauvais que j'aye chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentimens qui doivent y régner, et les nuances des sentimens qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talens dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

LETTRE XXXV.

1750.

A LA MEME,

Sur la tragédie d'Oreſte.

Janvier.

VOUS avez dû recevoir, Mademoiſelle, un changement très-léger, mais qui eſt très-important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent juſtice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talens. Ce n'eſt que par un examen continuel et ſévère de moi-même, ce n'eſt que par une extrême docilité pour de ſages conſeils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien ſingulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contraſtes, les inflexions de voix, les paſſages du débit rapide à la déclamation douloureuſe, les ſilences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix baſſe après les éclats que donne l'eſpérance, ou qu'a fournis l'emportement.

1750. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand *Iphise* vous dit:

Pammène vous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure;
Il y va de ses jours.....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très-douloureux,

Ah!... que m'avez-vous dit!
Vous vous êtes trompée...

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'*Electre*, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une ame noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talens. (1)

(1) Mademoiselle *Clairon*, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de *Voltaire* lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir:

LETTRE XXXVI. 1750.

A LA MEME.

Janvier.

ON a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiſelle *Clairon*, et cela eſt bien juſte. Elle trouvera dans ſon rôle pluſieurs changemens. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il eſt copié et porté ſur les rôles. Mademoiſelle *Clairon* eſt ſuppliée de vouloir bien ſe trouver demain aux foyers. Elle ſera le ſoutien d'Oreſte, ſi Oreſte peut ſe ſoutenir. Madame *Denis* lui fait les plus tendres compliments, et *Voltaire* eſt à ſes pieds. Il lui demande pardon à genoux des inſolences dont il a chargé ſon rôle. Il eſt ſi docile qu'il ſe flatte que des talens ſupérieurs aux ſiens ne dédaigneront pas à leur tour les obſervations que ſon admiration pour mademoiſelle *Clairon* lui a arrachées. Il eſt moins attaché à ſa propre gloire (ſi gloire y a) qu'à celle de mademoiſelle *Clairon*.

tant il eſt vrai que la modeſtie eſt le partage des talens ſupérieurs, tandis que l'orgueil eſt ſi ſouvent celui des talens médiocres. Ce ſont toujours ceux qui ont le moins beſoin d'avis et de conſeils qui les reçoivent avec le plus de docilité.

1750. En général, je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez des français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de *Richelieu* dit que vous avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'adagio. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée : c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploye d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'ame. Le premier, est celui des furies : *Euménides, venez;* le second :

Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ?

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvemens entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte;

crainte ; les reproches, les sanglots, l'abandonnement du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible. Voilà ce que vous mettez dans votre rôle ; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes. 1750.

On ne pleure tant à Mérope que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot ; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de grâce.

LETTRE XXXVII.

A LA MEME.

Le 12 janvier, au soir, (après la première représentation d'Oreste.)

Vous avez été admirable, vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'*Electre* est certainement votre triomphe ; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des complimens que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques

1750. petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

Sans trouble, sans remords, Egiste renouvelle
De son hymen affreux la pompe criminelle...
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas ! tout nous trahit, &c.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux.

vous n'appuyez pas assez. Vous dites l'*innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse *Electre* ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri*, *le* CRIME *est trop heureux ;* c'est sur CRI que doit être l'éclat. Mademoiselle *Gaussin* m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur FOU ; *la foudre va partir*. Ah ! que ce FOU est favorable, m'a-t-elle dit !

La nature en tout temps est funeste en ces lieux.

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoiselle *Gaussin* sur *fou ;* aussi a-t-on applaudi :

mais vous n'avez pas encore fait assez résonner cette corde. 1750.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, *Melpomène ;* portez-vous bien.

LETTRE XXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 de mars.

J'ARRIVE; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'*Argenson*. Il y a bien long-temps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je suis à pied : s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner ? ou aura-t-il le

1750. courage de venir dans la maison que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleurs et de regrets que de sentimens inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Compiegne, ce 26 de juin.

POURQUOI suis-je ici? pourquoi vais je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages: *video meliora proboque, deteriora sequor.*

M. le duc d'*Aumont* vous écrit, sans doute, aujourd'hui que *le Kain* aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame *Denis* de lui faire réciter *Hérode*, *Titus* et *Zamore*, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours jusqu'à présent faible et sourde. C'est peut-être le seul défaut qu'il ait, mais c'est le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai quelque chose d'*Aurélie*; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un

perſonnage auſſi important que le Conſul, *Catilina* et *Céſar*. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais ; mais ma pièce n'eſt guère françaiſe ; elle eſt romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez ſi vous voulez mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de *Choiſeul* et de M. l'abbé de *Chauvelin*. Mes chers anges, ne me grondez point ; il me ſuffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi. On les fera tenir à votre errante créature. 1750.

LETTRE XL.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Potſdam, 7 d'auguſte.

Je vous jure, ma chère *Atide* (*), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai ſouvent recommandé *Atide* à *Zulime*, et je ſuis auſſi fâché que *Ramire* le ſerait d'être parti ſans vous. Le haſard, dont

(*) Rôle que madame de *Fontaine* avait joué pluſieurs fois dans Zulime.

1750. je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux : vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comtesse de *Pimbesche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime aussi austère que le vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc ? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir ! Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles ; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité, cela est trop fort.

Le palais de Sans-souci a beau être aussi joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux arts qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins ? J'ai passé ici des jours délicieux ; et l'on va donner à Berlin des fêtes

qui pourront bien égaler les plus belles de *Louis XIV*; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir. 1750.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère. Je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes complimens à M. de *Fontaine*, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 d'auguste.

Mes divins anges, votre Sans-souci est donc à Neuilly! vous avez moins de colonnes de marbres, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'*Athènes*, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-souci; mais je détesterai et

1750. Neuilly et votre bois de Boulogne ſi madame d'*Argental* n'y retrouve pas la ſanté, ſi M. de *Choiſeul* ne ſoupe pas à fond, ſi monſieur le coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous paſſe à vous une indigeſtion. Heureux les gens qui ne ſont malades que quand ils le veulent !

Tout ce que j'apprends des ſpectacles de Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années ; c'eſt une maladie épidémique qui doit avoir ſon cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous ſerez fatigués du mauvais. La profuſion vous a perdus ; l'excès de l'eſprit a égaré, dans preſque tous les genres, le talent et le génie, et la protection donnée à Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Pruſſiens ne ſont pas de meilleures tragédies que nous ; mais vous aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la dauphine, un ſpectacle auſſi noble et auſſi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrouſel compoſé de quatre quadrilles nombreuſes, carthaginoiſes, perſanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour. Les prix diſtribués par une belle princeſſe,

une

une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de *Louis XIV*, qui renaît sur les bords de la Sprée ? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls ? J'y mets aussi madame *Denis*. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitans de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon ame se partage entre vous et *Frédéric le grand*. 1750.

1750.

LETTRE XLII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 11 d'auguſte.

Je ne ſuis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'*Argental* et de *Thibouville*. Rome ſauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève *le Kain* jouerait très-bien; mais la conjuration de *Catilina* n'eſt bonne que pour meſſieurs de l'univerſité qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris ſur le théâtre de mon grenier, devant de graves profeſſeurs, des moines et des juriſconſultes. D'ailleurs, il faudrait que je fuſſe à Paris pour arranger tout ce ſénat romain, et ſi j'étais là, l'envie y ſerait auſſi avec ſes ſifflets.

Le Catilina de *Crébillon* a eu une vingtaine de repréſentations, dites-vous; c'eſt préciſément par cette raiſon que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on ſerait las de *Cicéron*

et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation ; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de *Louis XIV* n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du Catilina de *Crébillon*. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui ; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple : on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera. 1750.

Dites au marquis d'*Adhémar* que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de *Pompadour* à Compiegne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces ; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu ; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à

madame de *Pompadour* que *Mars* a reçu,
1750. comme il le devait, les complimens de *Vénus*. (*)

Madame la margrave de *Bareith* est ici ; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

LETTRE XLIII.

A LA MEME, *à Paris.*

A Charlotembourg, 14 d'auguste.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari ; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui ferais plus utile que d'*Arnaud*. Je lui ai pardonné, comme à *Heurtaud*, les

(*) Voyez les Lettres en vers, 1750.

petits vers galans que sa Majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre ; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, si vous y consentez ; et il sera, lui, dans son midi, faisant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps ; et moi j'irais, sur la fin de cette automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de *Médicis*, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il ferait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de 1750.

vers pour vous ; mais vous trouverez ici bonne
1750. compagnie ; vous auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi notre maître y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie ; mais il serait affreux de vivre sans vous.

LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlotembourg, 20 d'auguste.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les décorations feront de glaces, que tous les jours sont des fêtes, que d'*Arnaud* a fait jouer son Mauvais riche, et qu'il a été jugé ici pour le fond et pour les détails tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très-médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution, que je ne suis ébloui de nos fêtes ; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives

bontés d'un roi qui me paraît reſſembler en tout à *Marc-Aurèle*, à cela près que *Marc-Aurèle* ne fefait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellens quand il ſe donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à *Marmontel*, ou à d'*Arnaud*, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ſes vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa proſe vaut ſes vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vîte. Il y avait de bons courtiſans qui lui diſaient que tout était parfait; mais ce qui eſt parfait, c'eſt qu'il me croit plus que ſes flatteurs, c'eſt qu'il aime, c'eſt qu'il ſent la vérité. Il faut qu'il ſoit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Ceſar eſt ſupra grammaticam*. *Céſar* écrivait comme il combattait. *Frédéric* joue de la flûte comme *Blavet*, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chaſſe. Son Hiſtoire de Brandebourg ſera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec ſoin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce ſoin? un roi qui gouverne ſeul une vaſte monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne ſors 1750.

1750. point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame *Denis* à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer. Le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on

refuse le roi de Prusse ; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade ; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon ame ; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre ; conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu. — 1750.

LETTRE XLV.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 22 d'auguste.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de Phaéton ; c'est un peu *Phaéton* travesti. Le roi a un poëte italien, nommé *Villati*, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte ni au roi. Cet *Orphée* prend le matin un

flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène,
1750. et dès qu'il eſt un peu ivre, les mauvais vers coulent de ſource. Je n'ai jamais vu rien de ſi plat dans une ſi belle ſalle. Cela reſſemble à un temple de la Gréce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la muſique, on dit qu'elle eſt bonne. Je ne m'y connais guère ; je n'ai jamais trop ſenti l'extrême mérite des doubles croches. Je ſens ſeulement que la ſignora *Aſtrua* et *i ſignori caſtrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la muſique françaiſe au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté ſurmontée eſt quelque choſe. Votre diſpute contre la muſique italienne eſt comme la guerre de 1701 ; vous êtes ſeuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de *Bareith* voudrait bien attirer auprès d'elle madame de *Grafigni*, et je lui propoſe auſſi le marquis d'*Adhémar*. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus ſavoir bien l'allemand, et c'eſt le moindre des obſtacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à ſe mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'Allemagne ſont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près ;

ce ſont de vieux châteaux où l'on cherche l'amuſement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers ; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie françaiſe, avec une jolie bibliothéque dont la princeſſe fait un très-bon uſage. Je crois, en vérité, que ce ſera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux. 1750.

Pour madame la péruvienne, elle eſt plus difficile à tranſplanter. La voilà établie à Paris, avec une conſidération et des amis qu'on ne quitte guère à ſon âge. Je me fais là mon procès ; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne pourſuivent point une femme ; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute eſpèce, les perſécutions ſont la sûre récompenſe d'un pauvre homme aſſez mal-aviſé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux eſſayer ſi je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

1750.

LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

A Berlin, 24 d'auguſte.

PARDONNEZ-MOI d'égayer un peu la noirceur que ma tranſplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous ſcandaliſez pas ; il ne s'agit point ici de paſſions mal-honnêtes.

Un marquis de *Montperni*, attaché à madame la margrave de *Bareith*, et qui eſt venu avec elle, tombe très-dangereuſement malade. Il eſt catholique ; car on eſt ici ce que l'on veut. Un domeſtique, encore meilleur catholique, a été cauſe d'un aſſez ſingulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire ; le valet, occupé du ſalut de ſon maître, va chercher le viatique ; un prêtre arrive ; *Montperni*, qui ne ſonge qu'à ſa colique, et qui a la vue fort mauvaiſe, ne doute point que ce ne ſoit un lavement qu'on lui apporte, il tourne le derrière ; le prêtre étonné veut une poſture plus décente ; il lui parle des quatre fins de l'homme ; *Montperni* lui parle de ſeringue ;

le prêtre se fâche ; *Montperni* l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de *Montperni* prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre ; il a mis l'aventure en vers d'antichambre ; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris. 1750.

Mon destin me suit par-tout. D'*Arnaud* fait des stances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales ? On y prend pour du vin de Beaune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher ; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de DIEU fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome sauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous

trouvaſſions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'eſt que le prince *Henri*, frère du roi, et la princeſſe *Amélie* ſa ſœur, récitent très-bien des vers, et ſans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'eſt l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que *Charlemagne*. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me juſtifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La deſtinée ſe joue de nous. Je cherche la gaieté aux ſoupers des reines, et quand je ſuis rentré chez moi, je trouve la triſteſſe. Mon inquiétude m'ôte le ſommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne ſait plus où elle en eſt.

1750.

LETTRE XLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 d'auguſte.

JUGEZ en partie, mes très-chers anges, ſi je ſuis excuſable. Jugez-en par la lettre que le roi de Pruſſe m'a écrite de ſon appartement au mien, lettre qui répond aux très-ſages, très-éloquentes et très-fortes raiſons que ma nièce alléguait ſur un ſimple preſſentiment. Je lui

envoie cette lettre (*) ; qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de *Trajan* ou de *Marc-Aurèle*. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma deſtinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges ! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai preſque toujours vécu ſéparé ; mais autrefois c'était la perſécution la plus injuſte, la plus cruelle, la plus acharnée. Aujourd'hui c'eſt le premier homme de l'univers, c'eſt un philoſophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je réſiſte ? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays ? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du Mondain, c'eſt-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape) ; que d'indignes ennemis et d'infames ſuperſtitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler. Il y a quinze ans, direz-vous, que cela eſt paſſé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injuſtices atroces ſont toujours des bleſſures récentes. Je ſuis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permiſſion de le ſervir en ſervant le roi de Pruſſe, ſon allié et ſon ami. 1750.

(*) Mélanges littéraires, Tome III, page 74.

1750. Je ſerai toujours ſon ſujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été ſi maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de ſonger à Zulime, à Adélaïde, à Aurélie; mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Pruſſe que ſix ſemaines. Je vois bien que je mourrai à ſes pieds. Sans vous, que je ſerais heureux de paſſer dans le ſein de la philoſophie et de la liberté auprès de mon *Marc-Aurèle* le peu de jours qui me reſtent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de Phaéton, ni du ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaiſirs qui ont ſuccédé ici aux victoires. Je ne ſuis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'*Argental* conſerve ſa ſanté; que M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin* faſſent à Neuilly des ſoupers délicieux; que M. de *Pont-de-Veſle* ſe ſouvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrouſel que je viens de voir : c'était à la fois le carrouſel de *Louis XIV*, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-ſix mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien deſſinée. Trois mille ſoldats ſous

les

les armes bordaient toutes les avenues ; quatre échafauds immenſes fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confuſion, nul bruit, tout le monde aſſis à l'aiſe, et attentif en ſilence, comme à Paris à une ſcène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à . . . Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Perſans et de Grecs, entrant dans la liçe, et en feſant le tour au bruit de leur muſique guerrière, la princeſſe *Amélie* entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était *Vénus* qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas ſe faire une juſte idée de la beauté, de la ſingularité de ce ſpectacle ; le tout terminé par un ſouper à dix tables, et par un bal. C'eſt le pays des fées. Voilà ce que fait un ſeul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dreſde étaient un bel ornement à ce ſpectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en ſuis bien aiſe pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de *Pont-de-Veſle* avouera ſans peine que *Frédéric le grand* eſt plus grand que *Louis XIV*. Il ſerait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous. 1750.

1750.

LETTRE XLVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguſte.

MON héros, cette lettre partira quand il plaira à DIEU; mais il faut que je me livre au plaiſir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence ſur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de *Cicéron*, ni de *Louis XIV*; mais, puiſque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma ſituation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidelle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être inſtruit de tout ce qu'un homme qui s'eſt conſacré aux lettres, a à eſſuyer en France; mais vous ſavez en général que j'ai ſouffert des perſécutions de toute eſpèce. Je fus pourſuivi juſque dans la retraite de Cirey, et le théatin *Boyer* m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle ſe prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de *Fleuri*? C'était la plaiſanterie très-innocente

du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des perſécutions à ſon auteur. Le garde des ſceaux *Chauvelin* me pourſuivit avec acharnement. 1750.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Pruſſe un aſile honorable, mais j'avais promis à madame *du Châtelet*, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole, je revins auprès d'elle, et la mort ſeule nous a ſéparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de ſon hiſtoriographe. Vous ſavez ſi j'en conſerve une juſte reconnaiſſance. J'aurais voulu paſſer auprès de vous ma vie, et je vous proteſte que ſi quelque haſard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de paſſer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permiſſion de vous y ſuivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'eſprit de M. le duc de *Fronſac*. C'était-là de mes châteaux en Eſpagne; mais je me ſuis trouvé à Paris un objet de jalouſie pour tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, et un objet de perſécution pour les dévots.

Lorſque j'étais à Lunéville, le roi *Staniſlas* s'aviſa de compoſer un aſſez médiocre ouvrage, intitulé le Philoſophe chrétien; il en fit corriger les fautes de français par ſon ſecrétaire *Solignac*, et envoya le manuſcrit à la reine ſa

1750. fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta ; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père, que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame *du Châtelet* et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi *Stanislas* pour madame de *Boufflers*, que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin *Boyer* a donné encore de moi à monsieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de *Pompadour ;* mais tous les gens de lettres fesaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies, contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'*Argenson*, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît, pour son ancien camarade de collége, ce que M. de *Maurepas* m'avait promis avant qu'il lui plût de me persécuter : c'était de me faire entrer

dans l'académie des sciences et dans celle des belles-lettres, comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite, je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741 : mais, malgré mes travaux, *Moncrif* eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. 1750.

Dans ces circonstances le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, desespèrerait une femme, je consens à me priver de ma

1750. nièce ; je lui laiſſe à Paris ma maiſon, ma vaiſſelle d'argent, mes chevaux, j'augmente ſa fortune.

Il fallait bien que j'acceptaſſe une penſion du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacemens coûtent cher, parce que, lorſque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de nobleſſe à la remettre que de honte a la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une penſion d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reſte, le roi de Pruſſe m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie ; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis ſurtout de mon temps ; je ne ſuis gêné en rien. Croiriez-vous bien, Monſeigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou ſouper chez elles, quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très-rarement ? Les ſoupers avec le roi ſont très-agréables ; je m'y amuſe ; cela tient l'eſprit en haleine. La converſation eſt ſouvent très-inſtructive et nourrit l'ame. Je m'en diſpenſe quand ma mauvaiſe ſanté l'ordonne. Si vous voyez milord *Maréchal*, il peut vous dire comment tout cela ſe paſſe, et vous avouerez que la vie philoſophique de Potſdam eſt auſſi heureuſe que ſingulière. Elle convient

furtout à une santé aussi délabrée que la mienne. 1750.

Maupertuis est devenu à la vérité insociable, mais *Algarotti* et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge ? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre ? Elle l'est au point que la considération, nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain, est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France ; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de *Louis XIV* que pour me préparer les voies en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage, je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre,

1750. qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de *Louis XIV* avec un électeur de Brandebourg. Ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage, mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; et moi j'ai fait le Siècle de *Louis XIV* pour la France. Vous me rendrez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'Etat, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, Monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de *Louis XIV*; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur : j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune et mes désirs. Ces désirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il

prudent

prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages ? 1750.

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de *Pompadour*, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens ? Madame de *Pompadour*, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas ? pour solliciter auprès de M. d'*Argenson*, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences et des inscriptions ? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation.

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très-mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris, et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle ! quelle condition équivoque ! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir ! Ma vieillesse ne

1750. ferait-elle pas empoisonnée, et par les gens de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte ?

Daignez donc, Monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma situation et mes raisons ? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne l'aiment pas ? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé la Voix du peuple et du sage : écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, &c.

Celui qu'on m'imputait, soutenait les droits du roi. Mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits ; et ceux qui les usurpent, persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de *Pompadour* et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de *Pompadour* que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle est piquée de ma désertion, et si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis si bien; mais si elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse. 1750.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire-acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable

1750. pour vous qui me protégez, et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'Etat, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, Monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de Rome sauvée, malgré mes sermens.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de *Pompadour* qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je suis enchanté

que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant. 1750.

Vivez, Monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, et vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont!* et que ſont les

d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous ! 1750. Adieu, mon héros, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de *la Métrie*, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Histoire de Brandebourg, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi: Le volume est trop gros pour en charger le courier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de *la Métrie*. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien me mander, si *le vin de Hongrie se gâte sur mer*; s'il ne se gâte pas, *la Métrie* partira; s'il se gâte, *la Métrie* restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché !

LETTRE XLIX.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce premier de septembre.

NE m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre auſſi cruelle que celle du 20 d'auguſte. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aiſément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poſte ſuivante, et il n'y a ici que deux poſtes par ſemaine: ſouvent même les lettres d'une poſte attendent à Véſel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainſi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à préſent être au fait; vous devez ſavoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accuſez de faibleſſe; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me réſoudre à achever mes jours loin de vous, et que

1750. j'ai été plus long-temps que vous ne penſez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Pruſſe que vous avez vue, je puiſſe jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il eſt vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût déteſtable où le public ſemble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous ſavez d'ailleurs tout ce que j'ai eſſuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la converſation d'un philoſophe, les agrémens d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis ſeize ans me conſoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout eſt à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je ſuis sûr d'un ſort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque choſe, c'eſt du caractère du roi de Pruſſe. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au ſujet d'un officier français, condamné cruellement par ſon père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne ſavais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Pruſſe fait de très-belles actions ſans en avertir ſon

monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite caſſette fort jolie, à une vieille dame de la cour que ſon père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injuſtice deſpotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de ſon père, ni laiſſer ſubſiſter le tort. Il choiſit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, eſpèce de ſpectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en queſtion. On ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obſtina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et reſpectable ami, comment ſont donc faits les grands hommes, ſi celui-là n'en eſt pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne ſuis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Pruſſe; et ſi je ſuis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous ſerez toujours les premiers dans mon ſouvenir. Il part pour la Siléſie; je reſterai chez lui pendant ſon abſence pour quelques arrangemens littéraires. Je ne ſais plus quand je contenterai ma fantaiſie

1750.

1750. de voir Veniſe, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais ſi je vais voir ces raretés, ce ſera en poſtillon. Rien n'eſt meilleur pour la ſanté. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, juſqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Pruſſe eſt de votre avis; il trouve que Rome ſauvée eſt ce que j'ai fait de plus fort. Ce ſerait une raiſon pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au louvre. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*, à votre famille, à vos amis. Soit que je voye Rome ou non, je vous embraſſerai ſurement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'*Argental*. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raiſon.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtaſſe et que je me privaſſe de la conſolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fuſſe inſenſible aux fêtes de *Lucullus*, et aux vertus de *Marc-Aurèle*?

LETTRE L.

1750.

A MADAME DENIS.

Berlin, 12 de septembre.

QUI donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de *Hugues-Capet* ? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse l'église de Saint-Barthelemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce *Hugues*. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot ; remarquez en passant, qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de maures, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune *Scipion*. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de *Scipion*, ne le prendront pas pour modèle ; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce

carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en
1750. plein jour; ensuite nous avons joué Rome sauvée sur un petit théâtre assez joli, que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse *Amélie*. Moi qui vous parle, j'ai joué *Cicéron*. J'aurais bien voulu que le marquis d'*Adhémar* eût été là en *César*, et que M. de *Thibouville* eût joué son rôle de *Catilina*; mais on ne peut pas tout avoir.

Nous avons eu l'opéra d'Iphigénie en Aulide. *Quinault* n'a plus à se plaindre; *Racine* a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici, sont dignes du temps de *Hugues-Capet*; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Prusse.

J'ai écrit à notre cher d'*Argental*. J'ai dit à *Algarotti* que nous avions lu ensemble à Paris son *congresso di Citera*. Il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

LETTRE LI.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A Berlin, ce 14 de septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame *Denis* doit vous en avoir rendu une; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape; mais pour le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmans quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter *Frédéric le grand* comme le saint-père. Je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de *le Kain*. Pour nous, nous jouons ici

1750. Rome sauvée sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essayerai le rôle d'*Aurélie*, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'*Argental*. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de *Sthal*. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelle. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sibarites. Vive le roi de Prusse, il va à Konigsberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la santé de madame d'*Argental*.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

LETTRE LII. 1750.

AU MEME.

A Berlin, ce 23 de septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois ; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'*Argental*, mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'*Argental* pour lui ? Ah ! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié ; mais je suis un peu comme *Chiantpot-la-perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire ;

1750. c'était un homme qui quitta Paris, parce que les petits garçons couraient après lui. Il alla à Lyon par la diligence, et en descendant, il fut salué d'une huée de polissons. Voilà à peu-près mon cas. D'*Arnaud* fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les gazettes : *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie.* Un chambellan de la princesse de *Bareith*, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction ; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cu : et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime : Vers de l'illustre *Voltaire*, sur le cu d'un chambellan de Bareith, et sur son extrême-onction. Ainsi, je porte glorieusement les péchés de d'*Arnaud* et de *Tinois ;* mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de *Tinois*, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte, et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie ; car, quoique les vers aient l'air à peu-près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est

pas

pas juſte. Il faut que chacun jouiſſe de ſon bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers ſcandaleux, à moi qui fuis, à mon corps défendant, un exemple de ſageſſe dans ce pays-ci. Proteſtez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame *Doublet*, contre les impertinens qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins ſérieuſement qu'à mon ordinaire, c'eſt que je ſuis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte paſſer ma vie entre *Frédéric*, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On eſt à Paris en trois ſemaines, et on travaille chemin faſant; on ne perd point ſon temps. Qu'eſt-ce que trois ſemaines dans une année? Rien n'eſt plus ſain que d'aller. Vous m'allez dire que c'eſt une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a ſacrifié le pape. 1750.

Nous jouâmes avant-hier Rome ſauvée, le roi était encore en Siléſie. Nous avions une compagnie choiſie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambaſſadeur anglais qui ſait par cœur les Catilinaires. Ce n'eſt pas milord *Tirconel*, c'eſt l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais ſur Rome ſauvée; il dit que c'eſt mon meilleur ouvrage. C'eſt une vraie pièce pour des miniſtres; madame la chancelière en eſt fort contente.

1750. Nos d'*Agueſſeau* aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu ; je ſuis un bavard, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LIII.

A MADAME

DE FONTAINE, *à Paris.*

A Berlin, 23 de ſeptembre.

QUAND vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui ſoient au monde. Vous augmentez mes regrets ; vous me faites ſentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une ſociété délicieuſe ; mais enfin, j'eſpère que malheur ſera bon à quelque choſe. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome ; et puiſque *Mahomet* m'a ſi bien mis avec le pape, je ne déſeſpère pas qu'un huguenot ne faſſe du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que

tous chemins mènent à Rome, ce n'eſt pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons, mais vous et votre ſœur vous me rappelez en France : je vous ſacrifie le ſaint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le ſacrifice du roi de Pruſſe ; mais il n'y a pas moyen. Il eſt auſſi aimable que vous ; il eſt roi, mais c'eſt une paſſion de ſeize ans : il m'a tourné la tête. J'ai eu l'inſolence de penſer que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité ſi ſingulière entre tous ſes goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était ſouverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à ſon nom, qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de ſix pieds : tout cela m'aurait fait fuir mille lieues ; mais le philoſophe m'a apprivoiſé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand-homme bon et ſociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'*Arnaud* des vers qui ne ſont pas ce qu'il a fait de mieux ; mais ſongez qu'à quatre cents lieues de Paris, il eſt bien difficile de ſavoir ſi un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non : de plus, c'eſt toujours des vers ; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de 1750.

1750. tout mon cœur. D'ailleurs, d'*Arnaud* eſt un bon diable qui, par-ci par-là, ne laiſſe pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il ſe forme ; et s'il arrive qu'il ſe déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite mépriſe du roi de Pruſſe n'empêche pas qu'il ne ſoit le plus aimable et le plus ſingulier de tous les hommes.

Le climat n'eſt point ſi dur qu'on ſe l'imagine. Vous autres pariſiennes, vous penſez que je ſuis en Laponie : ſachez que nous avons eu un été auſſi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muſcats, et que, pour trois ou quatre degrés du ſoleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des Mahomet, mais moi je joue à Berlin des Rome ſauvée, et je ſuis le plus enroué *Cicéron* que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons ; voilà le grand point. Ma ſanté eſt à peu-près comme elle était à Paris ; et quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins ſoupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Pruſſe ; il m'a donné l'exemple de la ſobriété. Quoi ! ai-je dit, voilà un roi né gourmand, qui ſe met à table ſans manger, et qui y eſt de bonne

compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot ! 1750.

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de santé ! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu ; mes complimens à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très-tendrement. J'écris à votre sœur ; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE LIV.

A M. DEVAUX, *à Nancy.*

A Potsdam, le 7 d'octobre.

Ce n'est point ma paresse, Monsieur, mais ma mauvaise santé qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le désir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, sera mon principal motif. Je voudrais bien,

1750. en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami; mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'élus, mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme *Scarron* était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites au sujet du manuscrit que j'ai perdu. La copie qui est entre les mains du valet de chambre de monseigneur le prince *Charles* de Lorraine, n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'Histoire universelle, depuis *Charlemagne* jusqu'à *Charles-Quint*, a été copiée plusieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivans jusqu'au siècle de *Louis XIV*. Je regrette surtout ce que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différens pays, et les traductions en vers que j'avais faites de plusieurs poëtes italiens, espagnols et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris; c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut

que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie. 1750.

Adieu, mon cher et ancien ami; je vous embrasse du meilleur de mon ame.

LETTRE LV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 13 d'octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon ame en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne

forme, au roi de Prusse. Mon mariage est
1750. donc fait; sera-t-il heureux? je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de *Rothembourg*, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O destinée, comme vous arrangez les événemens, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris, qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement,

éloignement, et l'appellent défertion. Il semble qu'on ſoit fâché d'avoir perdu ſa victime. 1750.
J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne penſez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces meſſieurs-là.

Je vous embraſſe avec tendreſſe et avec douleur.

LETTRE LVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 15 d'octobre.

Mon cher ange, il faut que je faſſe ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine ſur trois cents lieues, et je vous ai vu ſur le point d'en faire deux mille; et aſſurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne ſeriez pas revenu ſur une de mes lettres, comme je reviens ſur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me ſera plus aiſé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me tranſplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la Mort de Céſar. Nous avons

déterré un très-bon acteur dans le prince
1750. *Henri*, l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chiantpot-la-perruque* est ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite :

. . . *Nisi quod non simul esses, cætera lætus.*

Il vous apportera bientôt des gouttes d'*Hoffman*, des pillules de *Sthal*. Si mon voyage contribuait à la santé de madame d'*Argental* et de vos amis, ne serais-je pas le plus heureux des hommes ? L'aventure de *le Kain* et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère dans mon nouveau pays ce que c'est que des évêques ; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'Etat dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien

que j'y aye donné le moindre sujet : le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser. 1750.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée, qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin, toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien, mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point; non, je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue : le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore Rome sauvée sur notre petit théâtre du grenier. Je me soucie

fort peu de celui du faubourg Saint-Germain.
1750. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour *Frédéric le grand*. Mille tendres respects au bois de Boulogne.

LETTRE LVII.

AU MEME.

A Potsdam, ce 27 d'octobre.

Mon historiographerie est donnée, mes anges; madame de *Pompadour*, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie, en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France, ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval ne valent rien. Il vous reviendra Rome sauvée, Zulime,

Adélaïde. Cela eſt bien honnête, et je viendrai prendre congé ſur le théâtre de mon grenier. J'eſpère que madame d'*Argental* viendra nous entendre. Mes derniers travaux ſeront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous ; je voudrais me conſoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je ſois ſi heureux à Potſdam, quand vous êtes à Paris ? pourquoi tous les êtres penſans et bien penſans, les gens de goût, les bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde ? Quand vous reverrai-je ? Il n'y a pas moyen de ſe mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne ſe tire point des boues dans ce temps-ci, ſurtout dans les abominables campagnes de la Veſtphalie ; il faudra abſolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du nord, et on n'a jamais froid ; car on eſt tout fourré dans ſon carroſſe, et on ne deſcend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver, parce qu'on y oublie au mois de juin qu'il y aura un mois de décembre. 1750.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges ; dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre ; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuſer les bontés du roi de Pruſſe. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes

raisons. Non-seulement on les approuve, mais
1750. on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or, je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire le roi mon maître. Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin; je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et s'il gelait plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais tant le vent du nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr? Que faites-vous cependant ? avez-vous reçu *le Kain*? y a-t-il bien des tracasseries à la comédie ? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit? joue-t-on des opéra détestables ? fait-on de mauvaises chansons ? Qui est-ce qui fait un plat discours à l'académie, en succédant à *Gilles* le philosophe ? *Duclos* n'est-il pas historiographe ? Mademoiselle *Duménil* boit-elle toujours pinte ? en perd-elle sa santé et son talent ? Mademoiselle *Gaussin* croit-elle toujours être grande tragique ? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince ? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu.

LETTRE LVIII. 1750.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 28 d'octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire ; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, avait assurément bien raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers. Je suis son grammairien et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la

soirée finit par un souper agréable. Il arrivera
1750. qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur *Louis XIV*. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce Siècle de *Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée ; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à *Duclos* après son Histoire de *Louis XI*. S'il est mon successeur en historiographerie, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monumens.

J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi ; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit : C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez ; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine ; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords et sans amertume. 1750.

LETTRE LIX.

A LA MEME.

A Potsdam, 6 de novembre.

On fait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la Mort de César, que le prince *Henri* est bon acteur, n'a point d'accent, et est très-aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai ; . . . mais . . . les soupers du roi sont délicieux ; on y parle raison, esprit, science ; la liberté y règne : il est l'ame de tout cela ; point de mauvaise humeur, point de nuage, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée ; mais . . . mais . . .

1750. opéra, comédies, carrousels, soupers à Sans-souci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures ; mais . . . mais . . . la ville de Berlin grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacles, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de *Tirconel* toujours pleine et souvent trop ; . . . mais . . . mais. . . . ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentimens qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'*Argental* ; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'*Argental*. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'*Argens* est allé se confiner à Monaco avec sa femme qui est grande virtuose ? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien lians ; il prend mes dimensions durement avec son

quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai, c'est *la Métrie*. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin; il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'Histoire de l'Eglise. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire. 1750.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris Rome sauvée? mais... mais... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1750.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 de novembre.

Chiantpot-la-perruque a été fidelle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'*Arnaud* la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'*Argens*, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poëfies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique, en vérité, je n'aye pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais Rome sauvée a été très-bien

reçue, et son Mauvais riche assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse *Amélie*, quel parti a pris mon *Baculard* d'*Arnaud* ? mon *Baculard* a voulu aussi désavouer une mauvaise préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami *Fréron*, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi, que j'ai ajouté à sa préface des choses horribles contre la France, et qu'en un mot, il prie l'illustre *Fréron* d'annoncer au public, qui a les yeux sur *Baculard*, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Pa[illegible], mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France, que par conséquent *Baculard* est un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé, et il avait quelque

1750.

1750. envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. *Baculard* d'*Arnaud* ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit, il veut savoir s'il est vrai que d'*Arnaud* ait écrit à *Fréron* que je l'avais desservi dans l'esprit de sa Majesté, &c. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris, que M. *Berrier* avait voulu voir la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron*, que cette lettre était publique. Franchement, vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous *Baculard* briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du

monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron?* je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'*Arnaud* désavoue la préface en question ; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que *Fréron* aura sans doute communiquée. 1750.

A l'égard de cette préface que j'ai proscrite, il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais à trois cents lieues, on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'*Arnaud*, fussent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries ; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

1750. *P. S.* J'écris à M. *Berrier*. Je lui envoie cette préface, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture, qu'il impose silence à *Fréron*, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

LETTRE LXI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 17 de novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient à Montpellier contre M. d'*Assouci*; mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page :
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voisinage
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. *Algarotti* me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dresde un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il faisait : *Io sono*, répondit-il, *il cattolico di sua maestà*; pour moi je suis *il pedagogo di sua maestà.*

maestà. Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquille. 1750.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de *Pasiphaé*, je l'aurais laissé faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet anglais à peu-près en pareil cas : *Je ne me mêle pas de leurs amours*. Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie Rome par le courier de milord *Tirconel*. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais devant messieurs des enquêtes ou devant l'université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de César et de Catilina, que tout Zaïre; mais cette Zaïre fait pleurer les saintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de romains.

Puisque le courier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme *Jasmin : Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître*. J'avais vu

1750. une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne que le roi avait daigné écrire à d'*Arget* sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa Majesté avait fait une épigramme contre la défunte ; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous. Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia*. Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici ? Ah ! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement ; mais les rois sont comme les coquettes ; leurs regards font des jaloux, et *Frédéric* est une très-grande coquette ; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris, et nous raisonnerons. Adieu ; que votre amitié me soutienne.

LETTRE LXII.

1750.

A LA MEME.

A Potsdam, 24 de novembre.

Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'*Arnaud* s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi, ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlotembourg, il y a quelque temps, sa comédie du Mauvais riche; mais les pièces tirées du nouveau Testament ne réussissent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme *Ovide* dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moï, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir dans vingt-quatre heures; et comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'*Arnaud* avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa Majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très-galans. Nous n'avons point, depuis *Bélisaire*,

de plus terrible chute. Comme le monarque
1750. bel esprit, traite un de ses deux soleils ! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin !
Et quelle malice est la vôtre !
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours ; mais . . . adieu, adieu ; je brûle de venir vous embrasser.

LETTRE LXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 de novembre.

MON cher ange, vous me rendez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir ; mais, ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de *Frédéric le grand*, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'*Arnaud*, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de *Mouhi* s'eſt amuſé à écrire quelquefois des ſottiſes contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire ; rien n'eſt plus vrai, ni ſi public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre ſon ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre ſon propre frère. On ne fait pas aſſurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de *Mouhi ;* mais vous m'avouerez qu'il eſt fort plaiſant que ce *Mouhi* me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il ſe flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ſes petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie ; il ne faut pas ſe fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponſe pour moi, et qu'elle l'aſſurât de tous mes ſentimens pour lui et pour la chevalière. 1750.

Votre Aménophis eſt de *Linant ;* c'eſt l'Artaxerce de *Metaſtaſio.* Ce pauvre diable a été ſifflé de ſon vivant et après ſa mort. Les ſifflets et la faim l'avaient fait périr, digne ſort d'un auteur. Cependant vos badauds ne ceſſent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les ſiennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce

1750. beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédans qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait *Frédéric le grand* pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sureté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose. Il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme *Rousseau*. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmo-

nieuſe ; mais il faut ſavoir ſe faire entendre d'un poſtillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'*Argental*, M. de *Pont-de-Veſle*, M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin* auront toujours pour moi les mêmes bontés : et qui ſait ſi un jour .... car .... Adieu ; je vous embraſſe tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baiſe vos ailes de bien loin. 1750.

LETTRE LXIV.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUOIQUE vous paraiſſiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur ; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu conſolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'*Arnaud*. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commiſſion dont il était honoré, devait ſervir à vous faire regretter ; et la manière dont il s'eſt conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en ſuis bien

honteux ; s'il n'avait été qu'ingrat envers
1750. moi, je ne vous en parlerais pas.

Voilà, mon ancien ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature : *O inhumaniores litteræ !* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées ; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpens que les cendres des *Desfontaines* ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchans et ceux qui les tolèrent, en plaignant jusqu'à d'*Arnaud* même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme *Platon* vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue ; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris ; ils sont toujours délicieux,

mais

mais on y parle toujours raiſon ; on y penſe hardiment, on y eſt libre. Il a prodigieuſement d'eſprit, et il en donne. Ma foi, d'*Arnaud* avait raiſon de vouloir ſouper avec lui ; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu ; quand vous ſouperez avec M. de *la Poplinière*, ſongez aux ſoupers de *Frédéric le grand ;* félicitez-moi de vivre de ſon temps, et pardonnez à l'envie, ſi mon bonheur extrême et inoui lui fait grincer les dents. 1750.

LETTRE LXV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potſdam, le 8 de décembre.

RECEVEZ, Madame, mes hommages, mes regrets, mes ſouhaits, des gouttes d'*Hoffmann* et des pilules de *Sthal*, par M. d'*Amon* (*), mon camarade en chambellanie, et mon très-ſupérieur en négociations. Il eſt envoyé du roi de Pruſſe ; il vient reſſerrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre auſſi forts et auſſi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu

(*) Ou *Damon*.

1750. l'accompagner ! Mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi ; mon cœur m'avait séduit selon sa louable coutume ; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges ; mais l'archange *Frédéric*, et le froid, et ma poitrine serrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, Madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de *Bareith ;* et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de *Sthal*, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi ; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé. Tout cela est à présent chez vous. M. d'*Argental* m'a mandé que votre santé était raffermie ; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'*Amon* vous dira, Madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur ; il vous dira que, sans vous, je ferais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de *Frédéric le grand* et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a bien loin

de la rue Saint-Honoré à Potſdam, mais vous étendez votre empire par-tout. Je ſuis à Potſdam votre ſujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de *Pont-de-Veſle*, M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin*; ils ſont tous des indifférens; ils ne penſent à moi que quand il eſt queſtion d'une tragédie. Le roi de Pruſſe n'en uſe pas ainſi. Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaiſir, vous autres, pour penſer à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracaſſeries, de cabales, d'injuſtices et de méchancetés ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le ſéjour de la gloire. Adieu, Madame; conſervez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'*Argental*, du 24 de novembre, toute en *Baculard*. Vous ſavez que le roi l'a chaſſé honteuſement, comme il le méritait. Il s'eſt réfugié à Dreſde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande paſſion d'une grande princeſſe pour ce grand *Baculard*, l'a obligé de s'arracher aux plaiſirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dreſde. Bonſoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Pruſſe, et j'eſpère le ſuivre bientôt. Comptez qu'il m'a été abſolument impoſſible d'avancer mon voyage, et que quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez ſur rien. 1750.

1750.

LETTRE LXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 de décembre.

Me voilà toujours *Sancho-Pança* dans mon île, après avoir été *Chiantpot-la-perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Vestphalie ? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me faisiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même ; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit *Baculard* demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu ? Mes anges, pardon ; je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent ; mais, ô mes anges ! *Belzébuth* aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome sauvée à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie ? Le public a

été pour moi quand *Boyer*, l'ancien âne de Mirepoix, me persécutait ; quand il avait, avec l'eunuque *Bagoas*, l'insolence et le crédit de m'exclure de l'académie; mais à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu *Boyer*. Mon éloignement ramènerait les esprits si c'était un exil, mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer Sémiramis et Oreste. On va bien les représenter ici. Pourquoi leur préférerait-on à Paris le Comte d'Essex, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et d'être méprisés ? Cependant, dites-moi si M. *Maboul*, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom ? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu

1750.

1750. le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit de lui-même :

J'appris à distinguer l'homme du souverain,
Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. *Salomon* était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plutôt ses *Baculard*. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de *Fréron*. Et on souffre des *Frérons !* et ils sont protégés ! et on veut que je revienne ! *Virtutem incolumem odimus sublatam ex oculis, quærimus invidi*. On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai assurément que pour vous.

LETTRE LXVII.

1750.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, au château, 26 de décembre.

Je vous écris à côté d'un poële, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Phaéton. Mademoiselle *Astrua* est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent, comment partir? Le char d'*Apollon* s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas.

1750. Ma deſtinée eſt d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela ſerve du moins à amuſer les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne ſoyez pas trop contente du rôle d'*Aurélie*. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous ſoyez amoureuſes comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous faſſiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on ſe tue avec vous. Mais, Meſdames, *Cicéron* et *Caton* ne ſont pas galans ; *Céſar* et *Catilina* couchaient avec vous, j'en conviens ; mais aſſurément ils n'étaient pas gens à ſe tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous faſſiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter ſon bonnet de nuit, ſa robe de chambre et ſon Cicéron, et liſez Rome ſauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine ſur le théâtre de Paris, et pour traveſtir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens, je continuerai paiſiblement à travailler au Siècle de *Louis XIV*, et je donnerai à mon aiſe les batailles de Nervinde et

d'Hochſtet. *Variété, c'eſt ma deviſe.* J'ai beſoin de plus d'une conſolation. Ce ne ſont point les rois, ce ſont les belles-lettres qui la donnent. 1750.

LETTRE LXVIII.

A LA MEME, *à Paris.*

A Berlin, 3 de janvier.

MA chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaiſſez *Jeanne*, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amuſait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de *Chapelain*. Cette Pucelle, faite pour être enfermée ſous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de *Tinois* n'a pas réſiſté aux prières et aux préſens du prince *Henri*, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnés* en ſa poſſeſſion. Il a tranſcrit le poëme, il a livré mon ſérail au prince *Henri* pour quelques ducats. J'ai chaſſé *Tinois ;* je l'ai renvoyé dans ſon pays. J'ai été me plaindre au prince *Henri ;* il m'a juré qu'elle ne ſortirait jamais de ſes mains. Ce n'eſt, à la vérité, qu'un ferment de prince, mais il eſt honnête homme. Enfin, il eſt aimable, il m'a ſéduit; je ſuis faible, je lui ai laiſſé Jeanne ; 1751.

1751. mais s'il arrive jamais un malheur, si on fait une seconde copie, où me cacher ? Ma barbe devient fort grise; la poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de *Louis XIV*.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie ?* mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladium ! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux sentimens bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah, faut-il vivre d'espérance ! Adieu; je vous embrasse tristement.

LETTRE LXIX. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges ; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injuſtices. Vous me rendez reſponſable des ſaiſons, de ma mauvaiſe ſanté, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immenſe. J'ai été retenu de mois en mois, de ſemaine en ſemaine. Une petite partie de mon ame eſt ici, l'autre eſt avec vous. Je n'oſe plus, de peur de mentir, vous dire : je partirai dans huit jours, dans quinze ; mais ne ſoyez point ſurpris de me revoir bientôt. Ne le ſoyez pas non plus, ſi je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la deſtinée ſe joue des faibles mortels ; elle vous force, vous, monſieur d'*Argental*, à courir par la ville dès que quatre heures après midi ſont ſonnées ; elle fait reſter madame d'*Argental* dans ſa chaiſe longue ; elle fait mourir le fade *Roſelli* par l'inſipide *Ribou* ; elle tue le maréchal de *Saxe*

1751. à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand-homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec DIEU, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme *Lusignan*; je le représente d'après nature, et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que *Bellecour* ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que

quand je ſerai à Paris. Puiſque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des ſpectacles, j'ai de quoi vous amuſer. 1751.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'*Argental*, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé pruſſien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas ſitôt, et peut-être le dévancerai-je. Bonſoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre pruſſien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en ſuis pénétré de douleur.

LETTRE LXX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 12 de janvier.

Enfin, voici notre chambellan d'*Amon*. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je ſuis; c'eſt pourtant le lit du grand électeur. C'eſt le biſaïeul du roi régnant. Chaque pays a ſon grand-homme. Il avait du moins un bon lit, choſe aſſez rare de ſon temps. Le dernier roi ne connaiſſait pas ce luxe-là. Il ſerait bien étonné de me voir ici,

1751. et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi, mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princesse *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Lusignan*. Notre princesse joue bien mieux *Hermione* ; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'est très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel* c'est un digne anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courier de Hambourg. D'*Amon* est un vrai nom de comédie, mais il ne joue que sa comédie

de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue. 1751.

LETTRE LXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, dernier de janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer ces éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux *Fréron*s. Il est impossible qu'un homme de lettres, qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que

1751. quand l'ancien évêque de Mirepoix me perſécutait.

Lambert a très-mal fait d'entreprendre une édition de mes ſottiſes en vers et en proſe, ſans m'en avertir ; il a mal fait, après l'avoir entrepriſe, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philoſophie et leur bonne volonté, de ſe commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philoſophie, il en naîtra une hydre de tracaſſeries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour eſſuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choſes trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permiſſion tacite. Je vous avoue, mon cher et reſpectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages ſeront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié eſt à l'épreuve du temps et de l'abſence. Vous ne me verrez plus jouer *Cicéron*. Je l'ai repréſenté ſur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous aſſure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris ; mais, pour jouer *Cicéron*, il faut avoir des dents, et ma

maladie

maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur, 1751.

Et je ne vis pas un moment
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas ; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'*Argental* a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de *Sthal* que je lui adressai au commencement de décembre, quand le chambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges ; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu ; je ne ferai plus de complimens à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

1751.

LETTRE LXXII.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 20 de février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV*. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me retrouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le grand prophète des osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel

que l'abbé *Desfontaines*, eût persuadé à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion ? Encore si j'avais fait l'embrâsement de Sodôme, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre ; mais rien ne l'attachait à *Mahomet*. Enfin, il parvint à exciter le zèle d'un homme en place ; et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste encore, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de *Richelieu* aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié ! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit ; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfans d'*Apollon*, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu. 1731.

Faites tout ce qui vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains ; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

1751.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de février, des neiges de Berlin.

O Deſtinée, deſtinée ! ô neiges ! ô maladies ! ô abſence ! Comment vous portez-vous, mes anges ? Sans la ſanté tout eſt amertume. Le roi de Pruſſe m'a donné la jouiſſance d'une maiſon charmante ; mais, tout *Salomon* qu'il eſt, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. *André*, cet échappé du ſyſtême, s'aviſe, au bout de trente ans, un jour avant la preſcription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du ſyſtême, et que je voulus faire en vain paſſer au *viſa*, en faveur de madame de *Vinterfeld*, qui était alors dans le beſoin. Ces billets de banque d'*André* étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperaſſes de ce temps-là ; aujourd'hui il le retrouve pendant mon abſence, il le vend à un procureur, et fait ſaiſir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête ? J'ai

trouvé ici une espèce d'*André* qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable ; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'*André* de Paris, je crois que je ferai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur. 1751.

J'ai appris avec délices que M. de *la Bourdonaie* avait gagné son procès ; mais qui lui rendra ses dents qu'il a perdues à la bastille ? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la bastille ? Ma santé est bien déplorable ; sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu ; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le *Salomon* du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout son cœur.

1751.

LETTRE LXXIV.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 de mars.

J'ESPÈRE, Monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme qui méritait le prix ; c'est le sort des *Ximenès* d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois ; mais les bontés extrêmes du grand-homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Gréce, pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter ; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, Monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

LETTRE LXXV. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Potsdam, 15 de mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'*Argental* et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à Rome sauvée, à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de *Louis XIV;* car je ferai historiographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de *Pont-de-Veſle* avouera que si *Louis XIV* n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'*Arnaud* et compagnie, et les petits barbouilleurs auraient été trop aises. D'*Arnaud*, animé du vrai désir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec

1751. un *Rozemberg*, mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les *Frérons* soufferts à Paris ; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris ! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif ; et le roi qui, sans doute, prend contre moi le parti de l'ancien Testament, m'avait disgrâcié ; et j'étais perdu, et *Fréron* riait, et *Nivelle-la-Chaussée* racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma Pucelle, et ensuite on me fesait mort. Je suis pourtant encore en vie ; et le roi a eu tant de bonté pour moi, pendant ma maladie, que je ferais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais à Berlin, et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, *et cætera* ; et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam ; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine ; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi ;

et,

et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des *Desfontaines*, aux petits beaux esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point ? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons pas de mouchoir ? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler ? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent ; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand-homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux, quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers momens de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis. 1751.

1751.

LETTRE LXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 20 de mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre *Louis XIV* et *Frédéric*. Je ferais bien mieux de corriger assidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé *Villers*, qui avait fait un livre intitulé Réflexions sur les défauts d'autrui. Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit, en nasillant, à son auditoire : Mes chers frères, j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église, *Réflexions sur les défauts d'autrui :* eh, mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens ! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je

voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit ! 1751.

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre ; mais le génie est un don de DIEU ; c'est la grâce, c'est le partage du très-petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour ; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter *Virgile* et *Racine* pour les feuilles volantes de nos jours ! Don *Quichotte* fit une infidélité d'un moment à *Dulcinée* pour *Maritorne*. Adieu, adieu ; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

1751.

LETTRE LXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 27 d'avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle *Guichard*. Vous ne m'en dites rien ; vous ne me confiez jamais ni vos plaisirs, ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentimens. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue de la grêle, à la fin coupée pour jamais ! Mon cher ange, conservez bien madame d'*Argental* ; c'est une fleur d'une plus belle espèce et plus forte; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année ? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir : sans doute, je le devrais et je le voudrais ; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-souci. J'ai toutes mes paperasses; il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon Siècle de *Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps

que ma mauvaiſe ſanté peut me laiſſer encore, pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne ſuis-je pas un bon français? n'eſt-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus? 1751.

Potſdam eſt plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les *Algarotti* et les *Maupertuis* y ſont. On travaille, on ſoupe enſuite gaiement avec un roi qui eſt un grand-homme de bonne compagnie. Tout cela ſerait charmant; mais la ſanté! Ah! la ſanté, et vous, mon cher ange, vous me manquez abſolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns ſouffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un *Fontenelle*, cent *Guichard*. Allons toujours pourtant; on ne laiſſe pas d'avoir quelques roſes à cueillir dans ce champ d'épines. Monſieur ſort tous les jours, ſans doute, à quatre heures; monſieur va aux ſpectacles, et porte enſuite à ſouper ſa joie douce et ſon humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je ſuis, tenant mon ventre à deux mains, et enſuite ma plume; ſouffrant, travaillant, ſoupant, eſpérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, ſans ces maux d'entrailles, ſans votre abſence, le pays où je ſuis ſerait

—— mon paradis. Etre dans le palais d'un roi,
1751. parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillans, trop considérables, trop-mal sains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son Siècle dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux arts, de spectacles et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour : mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

LETTRE LXXVIII. 1751.

AU MEME, *à Paris.*

4 de mai.

MON cher ange, le roi de Pruſſe, tout roi et tout grand-homme qu'il eſt, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets ; ils ſont bien juſtes. J'ai quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conſeil, mon ami, ma conſolation. On a quatre jours à vivre ; eſt-ce auprès des rois qu'il faut les paſſer ? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable ; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raiſons de votre eſclave fugitif. Etait-il bien doux d'être écraſé par ceux qui ſe diſent rivaux, d'être ſans conſidération auprès de ceux qui ſe diſent puiſſans, et d'avoir toujours des dévots à craindre ? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement ? ai-je de grandes obligations aux miniſtres ? et qu'eſt-ce qu'un public bizarre, qui approuve et qui condamne tout de travers ? et qu'eſt-ce qu'une cour qui préfère *Bellecour* à *le Kain*, *Coypel* à *Vanloo*, *Royer* à *Rameau* ? n'eſt-il pas bien

1751. permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme *César*, qui pense comme *Julien*, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. *Mesnard*. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreste, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette Sémiramis que vous aimiez, et dont M. l'abbé de *Chauvelin* était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le Siècle de *Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce Siècle que j'ai renoncé aux vers et à tout

commerce, excepté vous et madame *Denis*. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'eſt qu'après avoir refait une oreille à Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle eſt preſque fait, et que lorſque j'en aurai fait tranſcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous. C'eſt, ne vous déplaiſe, un ouvrage immenſe. Je le reverrai avec des yeux ſévères, je m'étudierai ſurtout à ne rendre jamais la vérité odieuſe et dangereuſe. Après mon Siècle, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres reſpects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois monſieur de *Mairan ?* voulez-vous bien le faire ſouvenir de moi ? Son ennemi eſt un homme un peu dur, médiocrement ſociable, et aſſez baiſſé ; mais point de vérité odieuſe.

Valete, ô cari ! 1751.

LETTRE LXXIX.

A M. DEVAUX.

A Potſdam, le 8 de mai.

MON cher *Panpan* (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom ſous lequel vous étiez ſi aimable), le jour même que je reçus vos ordres de ſervir votre ami, prière eſt ordre en ce cas, je courus chez un prince, et puis chez

1751. un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros, à la digne sœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé *Wuillelmine*, pour votre ami; mais puisqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera surement l'exécution de vos volontés, et M. de *Liébaud* pourra partir sur le champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher *Panpan*, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le *Mars* tout le matin, mais le soir il fait l'*Apollon*, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds; ceci est Sparte et Athènes; c'est un camp et le jardin

d'*Epicure ;* des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi ; je suis à la cour, je suis libre ; et si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle cordon d'un ordre, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon Catilina, mon Siècle de *Louis XIV* et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle honneur et fortune. Il s'agit d'être content, d'être tranquille ; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher *Panpan.* S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un. 1751.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de *Beauvau* me prenait sous sa protection ; ce temps est-il absolument passé ? madame la marquise de *Boufflers* daigne-t-elle me conserver quelques bontés ? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour ? serait-elle assez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute

ma vie pénétré des bontés et des vertus de
1751. sa Majesté. C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher *Panpan*. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE LXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 29 de mai.

Mon très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome sauvée, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux :

La mort ravit tout sans pudeur. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte 1751.
que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu *Mars*. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses Etats voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier; je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement : *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchans soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin, voilà donc M. de *Chauvelin* en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir

faire ; car le bien public eſt ſa paſſion domi-
1751. nante. Il eſt beau pour le roi que le nom de *Chauvelin* ne lui ait pas nui, et que ſon mérite lui ait ſervi. Je crois que monſieur l'abbé ſon frère me garde toujours rancune; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. *Algarotti* en eſt bien content : ce ſerait un *gran traditore*, s'il me flattait ; il y aurait conſcience, car je ſuis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme *Dufreſni : Fais-moi bien peur ;* car il faut que, dans une hiſtoire moderne, tout ſoit auſſi ſage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce eſt devenue bien reſpectable à mes yeux. Je n'avais preſque ſongé qu'à l'aimer de tout mon cœur ; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'eſtime et de reconnaiſſance. Elle s'eſt conduite avec l'habileté d'un miniſtre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire ! Je déteſterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le ſien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis ; mais auſſi ſoyez bien perſuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me ſuis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de juſtice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome ſauvée.

Je ne demande pas que ma Rome ſoit imprimée au louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidelle peinture des Romains, en vers français qui ne ſoient pas goths. 1751.

Virtutem incolumem odimus
Sublatam ex oculis, quærimus invidi.

Vous me donnez des eſpérances de retrouver madame d'*Argental* en bonne ſanté; donnez-moi auſſi celle de retrouver ſon amitié.

Dites-moi ce que c'eſt que des Mémoires qui ont paru ſur mademoiſelle *Lenclos*. Je m'y intéreſſe en qualité de légataire. Il y a ici un miniſtre du ſaint Evangile qui m'a demandé des anecdotes ſur cette célèbre fille : je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiſer les huguenots. (*)

Bonſoir; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce. Je vous embraſſe tendrement.

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome IV. Lettre ſur mademoiſelle de *Lenclos*, datée par erreur 1771.

1751.

LETTRE LXXXI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potſdam, ce dernier de mai.

APPAREMMENT, Madame, que mon camarade d'*Amon* ſert ſon roi auſſi vîte qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous ſommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en ſeriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occaſion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princeſſe de *Clèves*; mais ce voyage ſera fort court, et je lui ai promis de reſter chez lui juſqu'au mois de ſeptembre. Il faut tenir ſa parole aux rois, et ſurtout à celui-là; d'ailleurs il m'inſpire tant d'ardeur pour le travail, que ſi je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme ſi laborieux. Je rougirais d'être oiſif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le

ſecret

secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez ; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif. 1751.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, Madame, ce que nous fesons ? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici, et cela est fort honnête : on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, Madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est beaucoup plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la présenter si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie, mais je ne sais comment m'y prendre.

1751. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentimens de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de *Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils sont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de *Louis XIV*.

Vous allez donc toujours à Sceaux, Madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon* pour madame la duchesse du *Maine*; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre; madame de *Staal* et madame de *Malauze*.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très-long-temps. Surtout ne

vous dégoûtez point de la vie ; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentimens que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cause de vous et du petit nombre des élus. 1751.

LETTRE LXXXII.

A M. DEVAUX.

Mon cher *Panpan*, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé ; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi *Stanislas*, et venir me mettre aux pieds de madame de *Boufflers* au premier voyage que je ferai en France, et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur.

1751. Cette place, mon cher et ancien ami, me ferait encore plus précieuſe ſi je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de *Baſſompierre*, et c'eſt en partie ce qui m'a privé long-temps du plaiſir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité ſi je ſupportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppoſe à ſes ſouffrances, et qu'ont ſi rarement les gens qui ſe portent bien. Je vous ſupplie de me conſerver dans ſon ſouvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de *Boufflers*. Eſt-ce que M. le marquis *du Châtelet* eſt actuellement à Luné-ville? Préſentez-lui, je vous prie, mes reſpects. J'ignore ſi ſon fils eſt à Commerci. Tout ce que je ſais de votre cour, c'eſt que je la regrette, même dans la ſociété du héros philoſophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je ſais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert* d'avoir exclus *Roi*, ce méchant homme. Voudra-t-il ſe ſouvenir de moi avec amitié? Je vous aſſure que j'en reſſentirais une grande conſolation, quoique j'aye abſolument renoncé à la comète. Cependant je n'ai point oublié la maiſon de M. *Alliot*, et vous me ferez grand plaiſir de me protéger un peu dans cette maiſon.

Mon cher *Panpan*, vous ne ſauriez croire

combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'aye manqué de bonne volonté. 1751.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur,

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 13 de juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe ? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de Rome suscite un autre *César* que *Drouin* pour la sauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en feront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changemens, mais ils étaient faits trop à la hâte et trop insuffisans. Je crois toujours qu'il faut rendre *Aurélie* un peu complice de *Catilina*. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousée en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter *Aurélie* comme une

femme qui voit le précipice et qui s'y jette.
1751. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie. Le sujet est Rome, *Cicéron*, *Caton*, *César*. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodemens. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de *Cicéron*, de *Catilina*, de *César*, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi, on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'*Aurélie* arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir *César* de son caractère, et donner une espèce de triomphe à *Catilina*, afin que l'arrivée d'*Aurélie* produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut

que ce débat ſoit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la ſcène d'*Auguſte* avec *Cinna* et *Maxime*. Les cas ſont bien différens, et le goût conſiſte à mettre les choſes à leur place. 1751.

La première ſcène du cinquième acte eſt abſolument néceſſaire, cependant elle eſt froide; ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt la mienne. Ce qui eſt néceſſaire ne doit jamais refroidir. Il faut ſuppoſer, il faut dire que le danger eſt extrême dès le premier vers de cette ſcène, que *Cicéron* eſt allé combattre dans Rome avec une partie du ſénat, tandis que l'autre reſte pour ſa défenſe. Il faut que les reproches de *Caton* et de *Claudius* ſoient plus vifs, et qu'on voye que *Cicéron* ſera puni d'avoir ſauvé la patrie; c'eſt là un des objets de la pièce. *Cicéron*, ſauvant le ſénat malgré lui, eſt la principale figure du tableau; il ne reſte qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il eſt ſuſceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raiſonnablement conduit; il eſt une peinture aſſez fidelle et aſſez vive des mœurs de Rome. J'oſe eſpérer qu'il ne ſera pas mal reçu de tous ceux qui connaiſſent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le ſtyle d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et reſpectable ami, mettre tous mes ſoins à fortifier et à embellir,

1751. autant que ma faibleſſe le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraiſſent en avoir beſoin. J'ai déjà fait bien des changemens ; mais je ne ſuis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il ſoit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de diſpoſer l'armée avec laquelle vous daignez me ſoutenir.

Vous ne m'avez point répondu ſur une petite queſtion que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agiſſait du nombre des cures de France, qui eſt très fautif dans tous les livres, et ſur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très-bien communiquer ſans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marſeille très-ſingulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour ; mais je ne conçois pas comment le roi eſt réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume ſont payées le premier du mois. Adieu, ſociété charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

LETTRE

LETTRE LXXXIV.

1751.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, 20 de juillet.

VOTRE souvenir et vos bontés, Madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, Madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire ? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite : mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très-douce, très-libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un supplice : savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté

1751. que l'on goûte à Potsdam avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici; et c'est un superflu qui n'est pas chose très-nécessaire.

Avec tout cela, Madame, je vous regrette très-sincèrement, vous et M. le président *Hénault*, et M. d'*Alembert* pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président *Hénault*, je le lis, et je crois que je fais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le Siècle de *Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome sauvée! vous me prenez par mon faible, Madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible ; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à

des perſonnes de votre eſpèce que de l'expoſer au public. Il me ſemble qu'il y a ſi loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'eſt à peu-près comme ſi je feſais jouer *Confucius*. 1751.

Vous me direz que le Catilina de *Crébillon* a réuſſi; mais l'auteur a été plus adroit que moi: il s'eſt bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, Madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne ſoit au préſident indulgent et au diſcret d'*Argental*; ſi j'écris en français, c'eſt pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potſdam. Je reſte volontiers où je me trouve à mon aiſe; cependant je haſarderai cette infidélité, je ne ſais pas quand; je ne peux répondre que de mes ſentimens; la deſtinée ſe joue de tout le reſte.

Nous aurons inceſſamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiſelle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la ſorbonne? On diſait que cette ſorbonne voulait condamner le ſyſtême de *Buffon* et les ſaillies du préſident de *Monteſquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Etrennes de la Saint-Jean ſur le bureau, et meſſieurs du clergé*.....

1751. Adieu, Madame ; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de *Chauvelin ;* il me rend jaloux de mes ouvrages ; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laisse là ; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils sont à Potsdam ; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, Madame ; et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Juillet.

Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques ; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la conjuration de Venise de l'abbé de *Saint-Réal*, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de *Saint-Réal ;* et en voici, je crois, les raisons.

1°. La conſpiration n'eſt ni aſſez terrible, ni aſſez grande, ni aſſez détaillée. 1751.

2°. *Manlius* eſt d'abord le premier perſonnage; enſuite *Servilius* le devient.

3°. *Manlius*, qui devrait être un homme d'une ambition reſpectable, propoſe à un nommé *Rutile* (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu, ſans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir *Servilius* dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela eſt intéreſſant dans la conſpiration de Veniſe, et nullement vraiſemblable dans celle de *Manlius* qui doit être un chef impérieux et abſolu.

4°. La femme de *Servilius* devine, ſans aucune raiſon, qu'on veut aſſaſſiner ſon père, et *Servilius* l'avoue par une faibleſſe qui n'eſt nullement tragique.

5°. Cette faibleſſe de *Servilius* fait toute la pièce, et éclipſe abſolument *Manlius* qui n'agit point, et qui n'eſt plus là que pour être pendu.

6°. *Valérie*, qui pourrait deviner ou ignorer le ſecret, qui, après l'avoir ſu, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire ſon traité, et vient enſuite en avertir ſon imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un perſonnage auſſi inſipide que *Manlius*.

7°. Autre événement qui pourrait arriver

1751. dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'eſt pas plus prévu, pas plus contenu dans l'expoſition que les autres, le ſénat manque honteuſement de parole à *Valérie*.

8°. *Manlius* une fois condamné, tout eſt fini, tout le reſte n'eſt encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me ſemble que dans une tragédie il faut que le dénouement ſoit contenu dans l'expoſition comme dans ſon germe. Rome ſera-t-elle ſaccagée et ſoumiſe ? ne le ſera-t-elle pas ? *Catilina* ſera-t-il égorger *Cicéron*, ou *Cicéron* le ſera-t-il pendre ? quel parti prendra *Céſar* ? que feront *Aurélie* et ſon père, dont on prend la maiſon pour ſervir de retraite aux conjurés ? Tout cela fait l'objet de la curioſité, dès le premier acte juſqu'à la dernière ſcène. Tout eſt en action, et on voit de moment en moment Rome, *Catilina*, *Cicéron* dans le plus grand danger. Le père d'*Aurélie* arrive ; *Catilina* prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus déciſif que l'inutile propoſition que fait un coupe-jarret ſubalterne, comme *Rutile*, de tuer un ſénateur romain ſur ce qu'il a paru un peu rêveur ; propoſition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'oſe croire

que la pièce de Rome sauvée a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'*Aurélie* soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très-instamment de mettre un très-long intervalle entre Manlius et Rome sauvée. On serait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital. 1751.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme *Drouin* ferait tomber *César* sur le nez; j'aimerais mieux que *la Noue* jouât *Cicéron;* et *Grandval*, *César;* mais, en ce cas, il faudrait mettre *la Noue* trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, Messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

1751.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27 . . .

Ecco il vostro *Dubos ;* quando potrò io dire in Potsdam : Ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio pe'l suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. Le gros abbé *Dubos* e un buon autore, e degno d'esser letto attentamente. Non dirò di lui :

Molto egli oprò col senno, e collo stile.

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leggerlo; mà rileggerlo sarebbe tedioso; questa bella prerogativa d'esser spesso riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' *Ariosto.* Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio mio cigno del canal grande; vi amero sempre.

LETTRE LXXXVII. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 7 d'auguste.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet, et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Rome, avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de *Lovendal*, peut-être par une autre voie; mais vous aurez une Rome. Je vous avertis que ce n'est plus *Fulvius* qu'on tue, c'est *Nonnius*. Ce monsieur *Nonnius* n'est connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que *Crébillon*, dans sa belle tragédie de Catilina, avait fait égorger *Nonnius cette nuit*, sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'*Aurélie*; et je crois qu'il est absolument nécessaire que *Catilina* ait dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

1751. Le grand point encore est que *Cicéron* puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice ; mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée ; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidelle des mœurs de l'ancienne Rome ; et pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriade? Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement, mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand ; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour

vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'inde qui des deux représentera *Céſar*. Il eſt bien douloureux de n'avoir à choiſir qu'entre de tels héros ; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, ſi ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poſte-ci. La raiſon eſt que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je ſuis à vous pour jamais, ſain, malade, triſte ou gai, pruſſien, français, bon ou mauvais poëte, plat hiſtorien. 1751.

Adieu, adorables anges.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 24 d'auguſte.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, ruſſe, polonais et français. Je crois que ce ſera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liaſſe de vers alexandrins, de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en diſe, que M. le maréchal de *Lovendal* ſoit chargé d'autres négociations. Il eſt venu en Allemagne pour

1751. ſes affaires ; et en qualité de preneur de Bergop-zoom, il eſt venu voir le preneur de la Siléſie. Le roi lui montrera ſes ſoldats, et ne lui montrera point ſes ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris aveugle comme *la Motte* ; et meſſieurs les écumeurs littéraires n'en feront pas moins déchaînés contre moi.

Ma ſanté dépérit tous les jours ; l'abbé de *Bernis* ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer *Fontenelle* d'avoir ſu parvenir à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans ; je ſuis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puiſque le parlement fait actuellement ſi grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne ſe mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre ſous ſa protection. Soyez bien sûr que je ferais à Paris, ſans les imprimeurs de Berlin, qui ne me ſervent pas ſi vîte que le roi. Je ſupporte *Maupertuis* n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes inſociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé *Raynal* de ſon académie. Qu'il y a de différence entre être

philosophe et parler de philosophie ! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de *Fleuri* lui cita, quand il prit congé, un vers de *Virgile* qui revient à peu-près à celui-ci.. 1751.

Ah, réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence ; mais le cardinal de *Fleuri* régnait doucement et poliment. Je vous jure que *Maupertuis* n'en use pas ainsi dans son tripot où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues ; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent, ni ceux qui vivent avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de *Lovendal*. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris ; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand maréchal d'Ecosse; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de *Stuart*, condamné dans son

pays depuis long-temps, et retiré à Berlin
1751. après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal *Keith*, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin, les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Ocsakow, et on en fit présent à notre écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican ou à peu-près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre ensemble en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un irlandais ministre de France à Berlin, et un écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

LETTRE LXXXIX.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 28 d'auguſte.

MON cher et reſpectable ami, milord *Maréchal*, qui eſt une eſpèce d'ancien romain, apporte Rome à madame *Denis*. *Cicéron* ne ſe doutait pas qu'un jour un écoſſais apporterait de Pruſſe à Paris ſes Catilinaires en vers français. C'eſt d'ailleurs une aſſez bonne épigramme contre le roi *George*, que deux braves rebelles de chez lui, ambaſſadeurs en France et en Pruſſe. Il eſt vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philoſophe que d'un conjuré : cependant il a été conjuré. C'eſt peut-être en cette qualité qu'il m'a paru aſſez content de Rome ſauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer *Cicéron*. Enfin, il apporte la pièce, et *Nonnius* eſt le père d'*Aurélie ;* ce qui eſt beaucoup mieux, parce que *Nonnius* eſt fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt, j'aurais gliſſé quatre vers à *Catilina* pour accuſer ce *Nonnius* d'être un perfide qui trompait *Cicéron*. Je vous jure que la ſcène eſt toujours dans le temple de *Tellus*, et que *Caton*, au cinquième acte, dit au reſte des ſénateurs qui

1751. font là, qu'il a marché avec *Cicéron* et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois ; car non-seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un Siècle sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage ; je vous prierai de le montrer à M. de *Malesherbes*, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de *Richelieu* doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle ; lui et M. le maréchal de *Belliſle* sont les deux seuls hommes vivans dont je parle ; mais en même temps il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce Siècle soit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son Siècle et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres ; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat* ; de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche ; je n'ai

jamais

jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte ; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de *Richelieu* la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal ; mais elle n'a jamais été bien : je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir ; je viens de lire Zarès ; l'imprimera-t-on au louvre? Adieu ; mille tendres respects à tous les anges. 1751.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet, c'est qu'il finit par une pantalonnade ; mais *le Kain* dit si bien : *Il est donc des remords.*

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si long-temps ! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

1751.

LETTRE XC.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 d'auguſte.

Mon héros, un domeſtique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaiſir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaiſſance, que moi qui ſuis *prime-ſautier*, comme dit *Montagne*, je partirais ſur le champ pour venir vous remercier, ſi je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes muſulmans que pour vos calviniſtes des Cévennes. DIEU vous bénira d'avoir protégé la liberté de conſcience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laiſſer prier DIEU en français dans vos montagnes du Languedoc, ſont deux choſes qui m'édifient merveilleuſement; mais vous croyez bien que je ſuis plus ſenſible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape; car enfin, il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome; mais la pièce traduite a été repréſentée dans des aſſemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui eſt, comme vous ſavez, terre papale. Vous voyez

que vous pouvez, en fureté de conscience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le Catilina, car, quoique celui de *Crébillon* ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère *Crébillon*, parce que je ne suis pas si vieux. 1751.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'Etat s'entend, et très-malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très-françaises et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma Rome sauvée fût jouée aussi souvent que Zaïre; mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer *Cicéron* et *César;* et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui reflent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de

1751. mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aye bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Ecosse, tout propre à se charger de ma conspiration de *Catilina;* vous en jugerez, ainsi je laisse là tous les raisonnemens que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de *Louis XIV.* C'est ce Siècle qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes sottises qu'on réimprime et que je dirige, des Rome sauvée à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, Monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans son pays, l'histoire de son pays. M. d'*Aguesseau* tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous

sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection. 1751.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin *Boyer*, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez ; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Eglise, des sectes qui la partagent : voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de *Montespan*, et madame de *Maintenon*, et son mariage ? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer de ces faits. Il faut faire sentir ce que les suites

1751. très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France ; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux ; mais, en disant ainsi la vérité ; j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de *Louis XIV* un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750 ? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de *Fleuri*, comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être ? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails ; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de *Louis XIV*, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie ; et comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de *Belisle* ; mais sans aucune affectation. Encore une fois,

je peux me tromper ; mais je me flatte que si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en ferait pas mécontent. Je crois surtout que madame de *Pompadour* pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de *la Vallière*, de *Montespan* et de *Maintenon*, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageans. 1751.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie, acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagemens et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France ; jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très-heureuse ; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir fondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur *Louis XIV*, et par les anecdotes

1751. où je dis des choſes très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcuſable du parlement dans la régence d'*Anne d'Autriche*.

Je vais actuellement répondre à la queſtion que vous me faites ; pourquoi je ſuis en Pruſſe ; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'hiſtoire, duſſent tous les commis de toutes les poſtes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Pruſſe, comptant enſuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle de *Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potſdam ; les grands yeux du roi, et ſon doux ſourire, et ſa voix de ſirène, ſes cinq batailles, ſon goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers et pour la proſe ; enfin, des bontés à tourner la tête, une converſation délicieuſe, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui ſeraient ſéduiſantes dans un particulier ; tout cela me renverſe la cervelle. Je me donne à lui par paſſion, par aveuglement et ſans raiſonner. Je m'imagine que je ſuis dans une province de France. Il me demande au roi ſon frère, et je crois que le roi ſon frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme ſi j'allais mourir, il ne m'eſt pas entré dans la tête que ni le roi, ni madame de *Pompadour* priſſent ſeulement garde à moi,

et

et qu'ils puſſent être piqués le moins du monde. Je me diſais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins ? J'étais en France, harcelé, balotté, perſécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaiſe ſanté, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre ; le roi me laiſſe dîner toujours dans ma chambre, et ſouvent y ſouper. Voilà comme je vis depuis un an ; et je vous avoue que, ſans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble ſans ceſſe, et ſans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je ſerais trop heureux. 1751.

Il ſerait impertinent à moi de vous parler ſi long-temps de moi-même, ſi vous ne me l'aviez ordonné ; ainſi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix et vingt mille francs de penſion ? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée, mais la vie de Potſdam, qui eſt délicieuſe pour moi, ſerait affreuſe pour une femme ; ainſi, me voilà malheureux dans mon bonheur, choſe fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma ſenſibilité et mes regrets, ce qui me ravit et

1751. ce qui me déchire, c'eſt cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté ? Quoi, vous avez du temps ! Ah, ſi vous étiez un peu ſédentaire, comme mon roi de Pruſſe !... mais... Vous auriez mis le comble à vos grâces ſi vous m'aviez dit un petit mot de mademoiſelle de *Richelieu* et de M. le duc de *Fronſac*. Vous me dites que vous devenez vieux : vous ne le ſerez jamais ; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne ſent jamais la langueur de l'âge. Vous ſerez plus philoſophe, mais vous ne ſerez jamais vieux ; c'eſt moi, indigne, qui le ſuis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois et des maréchaux de *Richelieu*. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Pruſſe m'aſſure qu'il me trouvera fort bien ſans dents ; mais voyez la belle converſation quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainſi en détail, après avoir vu mourir preſque tous ſes amis, et ce ſonge pénible de la vie eſt bientôt fini.

Je doute fort que vous puiſſiez avoir le volume qui a été envoyé au roi. Il me ſemble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je

crois, tous distribués. Le président *Hénault*, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste, le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours. 1751.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce *la Métrie*. Cet homme est le contraire de don *Quichotte*; il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. DIEU l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensans, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'*Argens*; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez, et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agrémens, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les

—— sentimens que je lui refuse. En vérité, vous
1751. devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

LETTRE XCI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le.....

Io sono un poco casalingo, e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non o gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero, e quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa *Venere* astrua, e quando avrà goduto abbastanza i favori della sua *Elena*, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente à noi poveri romiti, ritornerà à suoi dotti, è leggiadri lavori, à quelle ingegnose ed istruttive lettere, che faranno l'onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

LETTRE XCII.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le.... septembre.

MON cher ange, parlons d'abord de *Catilina* et de *Nonnius;* car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais ; il n'y aurait plus de place pour Rome sauvée.

Sans doute, il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre *Nonnius ;* mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à *Aurélie*, au troisième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre ;
Je vole et je reviens.

Cette promesse de revenir, fait déjà voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père, et donne à *Catilina* le loisir d'exécuter son projet, dès qu'*Aurélie* aura quitté *Nonnius*. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point

1751. du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de *Nonnius*. Ainsi, il dit à part :

Ciel, quel nouveau danger!
Ecoutez... le sort change, il me force à changer....
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire....
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, &c.

ensuite quand il a laissé sortir *Aurélie*, voici l'ordre précis qu'il donne à *Martian* et à *Septime :*

Vous, fidelle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius ;
Allez, et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, &c.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de *Nonnius* et d'*Aurélie* lui donnerait le temps nécessaire à son dessein ; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de *Nonnius ; Aurélie* a donc très-grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors ces deux vers :

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire. 1751.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de ſens équivoque, et en ont un très-touchant.

A l'égard du vers : *Vous nous perdez tous trois; je vous en avertí*, qui rime à *démenti*, il rime très-bien ; il eſt permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. *Racine* a uſé de cette permiſſion en pareil cas :

Viſir, je vous en averti,
Et ſans compter ſur moi prenez votre parti.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui ſemblent proſaïques, pour relever les autres, et pour conſerver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers ſuivans :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je ſais qu'en vos conſeils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouſe timide ;
Je ſais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifîra ſans trouble et ta femme et ton fils
A l'eſpoir incertain d'accabler ton pays, &c.
. . . . . .
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouſe tremblante, indigne de ta foi, &c.

1751. Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très-juste. Voici comme je corrige cet endroit :

Achevez son naufrage, allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis,
Songez que ces destins sont celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous resaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir;
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidelle!

et à l'égard du vers,

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous.

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes*

d'Etat. Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'Etat.* Plus je lis ce *Corneille*, plus je le trouve le père du galimatias, aussi-bien que le père du théâtre. 1751.

Mon cher ange, voilà à peu-près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux,

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre, par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

1751.

LETTRE XCIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 2 de septembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de *la Métrie* pour M. le maréchal de *Richelieu ;* il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de *Richelieu* à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied ; mais moi ! .... pourquoi suis-je ici ? Je vais bien vous étonner.

Ce *la Métrie* est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance ; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu :

J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus; on presse l'orange, et on en jette l'écorce. 1751.

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses sermens. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plaît? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non-seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poëtique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me fesais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait! pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie*.

1751. Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui est à lui ; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des Dieux.

Ce *Pène* est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pène, c'est un dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire, pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. *Jourdain* qui disait : *Puis-je rien refuser à un seigneur de la cour qui m'appelle son cher ami*. Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de *la Métrie* fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a

commencé quelque chose, il faut le finir; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagemens pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire? ignorer que *la Métrie* m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous ferez surement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère. 1751.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous pensez, par le premier courier qu'on dépêchera à milord *Tirconel*.

LETTRE XCIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, septembre.

Mon cher *Isaac*, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre *Rebecca*, si je me portais bien; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, si mon cher *Isaac* me traite en ismaélite, je ne ferai point de pélerinage pour lui.

1751.

AU MEME.

J'AI reçu votre lettre et celle de madame *Denis*; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez *monsieur;* et moi, sur la parole du maréchal de *Richelieu* et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, *mon cher Isaac!* Eh bien, *monsieur*, je vous aime de tout mon cœur; je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'*Argens*, et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui sera ici la douceur de ma vie.

AU MEME.

TRÈS-CHER frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur *Despréaux*, que le roi avait condamné avec raison. Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

AU MEME.

1751.

FRÈRE, vous avez un don de DIEU pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père *Mecenati ?* Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugemens téméraires. Cet homme est prêtre, il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin, il parle latin . . . Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

AU MEME.

FRÈRE équitable, vous avez lu le libelle de *Boindin ;* lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs alongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres

célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin,
1751. lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre avec votre décision. *Vale, et me ama.*

AU MEME.

FRÈRE, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchans confondus. Mais cette belle obédience ! mais cette croix ! mais ces lettres ! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant, tremblons de condamner nos frères légérement, examinons encore. Craignons les justes jugemens de DIEU.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-puissant. La paix soit avec vous.

LETTRE

LETTRE XCV.

1751.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin, le 14 de septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le Duc, la lettre dont vous m'honorez ; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remercîmens. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choses de ce monde ; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'ame jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous ; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités, celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame *du Châtelet* dont je vois, avec consolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire.

1751. Je crois que madame la ducheſſe de *la Vallière*, votre ſœur, et madame de *Luxembourg* m'ont un peu abandonné depuis ma déſertion; mais je leur ſerai toujours fidellement dévoué. Je ne ſuis guère à portée, à la cour du roi de Pruſſe, de lire les thèmes que des écoliers compoſent pour des prix de l'académie de Dijon; mais ſur l'expoſé que vous me faites, je ſuis bien de votre avis; il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter ſi les belles-lettres ont épuré les mœurs.

Meſſieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de mal-honnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abuſé de leurs talens; mais de quoi n'abuſe-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut ſe donner des indigeſtions. Irai-je dire à ces, dijonais que toutes les académies ſont ridicules, parce qu'ils ont donné un ſujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'eſt autre choſe qu'une mépriſe et qu'une fauſſe concluſion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de *Monteſquieu*. J'aurais ſouhaité que ſon livre eût été auſſi méthodique et auſſi vrai qu'il eſt plein d'eſprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il eſt, il m'a paru utile. L'auteur penſe toujours, et fait penſer; *c'eſt un roide jouteur*, comme dit

Montagne : ſes imaginations élancent les miennes. Madame *du Deffant* a eu raiſon d'appeler ſon livre *de l'eſprit ſur les lois* ; on ne peut mieux, ce me ſemble, le définir. Il faut avouer que peu de perſonnes ont autant d'eſprit que lui, et ſa noble hardieſſe doit plaire à tous ceux qui penſent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les eſclaves des préjugés ; c'eſt un des mérites de notre ſiècle que ces eſclaves ne ſoient pas dangereux. Ces miſérables voudraient que le reſte du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux. 1751.

Vous ne paraiſſez pas fait pour partager ces chaînes aviliſſantes de l'eſprit humain, et vous penſez ſur tout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correſpondance qui me flatte beaucoup. J'eſpère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma diſcrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

1751.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 de septembre.

Non posso imaginare, caro mio conte, quali siano i commenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro rè piucchè eretico. Se io l'avessi posto in purgatorio, ben convenebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l'ho dannato affato senza misericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano à fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia e leggiadra risposta à questo indefeso scrittore, à questo valente cardinal *Quirini*; egli mi a favorito d'una lettera, e d'alcune nuove stampe dove la sua modestia e vigorosamente combattuta. Non gli o ancora risposto, mà lo farò coll' ajuto di dio, di voi, mio agno di Padova, e di Berlino : *Si Mimnermus uti censet, sine amore jocisque non est vivendum, vivas in amore jocisque;* mà non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

LETTRE XCVII.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire, page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de *Caumartin* (j'entends le vieux conseiller d'Etat) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant, il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que surtout elle raye ce mot de *dernière*.

1751. Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que *Dubois* est devenu un grand acteur ; voilà une bonne aubaine pour notre Rome, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra ; vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange ; dites bien à madame *Denis* combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument *Borak* de *Mahomet* pour venir l'embrasser ; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre et *dulces moriens reminiscitur Argos*. Adieu ; mes respects aux anges ; vous êtes mon Argos.

LETTRE XCVIII. 1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 29 d'octobre.

Vous êtes de mon avis ; cela me fait croire que j'ai raison ; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez ; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir faire : vous triomphez des cabales et même des dévots ; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre ; car j'ai fait *Mahomet* un peu plus méchant qu'il n'était ; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète à Berlin ; cela peut être ; il faut être poli. Comment ne pas louer *Mahomet* devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis ?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de la Mecque à Rome. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions DIEU qu'il n'endorme point son monde.

1751. Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord *Tirconel*. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à *l'écorce d'orange*; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidelles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très-sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne depuis 1740. Il y a, dans ses poësies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre des rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa Majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire d'*Arget* d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très-scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du Palladium, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que

Que voulez-vous que je vous dise ? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont ils se moquent ; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire ? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail ; le reste de ma vie doit vous l'être. 1751.

Je suis très-aise du retour de frère *Isaac* d'*Argens*. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec *Algarotti*. Nous vivons comme frères ; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère, de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire ; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

1751.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 13 de novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout-à-fait du parti d'*Aurélie ;* elle vous a paru faible, et, dans le fond, vous ne feriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine ; pour moi j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais *Catilina* les yeux égarés et l'air terrible. *Cicéron* faisant de grands gestes, *Caton* menaçant, *César* se moquant d'eux, et *Aurélie* craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de frère *Philippe*, où il n'y a point d'oies ; mais enfin j'ai cédé : la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de *Catilina*, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin, j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différens.

Algarotti prétend que cela eſt beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi je ſuis jusqu'à préſent de ſon avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes ſont partis, eſcortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que *Catilina* aimât ſa femme ; il ne l'aime, à la vérité, qu'en *Catilina* ; mais s'il ne la regardait que comme une perſonne indifférente dont il ſe ſert pour cacher des armes dans ſa cave, cette femme ſerait trop peu de choſe. Un perſonnage n'intéreſſe guère que quand un autre perſonnage s'intéreſſe à lui, à moins qu'il n'ait une violente paſſion ; et ce n'eſt pas ici le cas des paſſions violentes. Enfin, vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre, et Rome ſauvée par-deſſus : en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame *Denis* à donner Rome ſauvée. Je ne puis en refuſer l'impreſſion à mon libraire qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promiſe ; c'eſt une parole à laquelle je ne peux manquer. 1751.

J'ai envoyé auſſi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous ſentirez un peu de faible ;

1751. mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne sais pas trop ce que madame *Denis* a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome sauvée; c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le Catilina de *Crébillon* un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de *Bernis* va être ambassadeur à Venise. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin, nommé *la Métrie*, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord *Tirconel* qui se mourait; notre irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. *Astruc* en rira, s'il peut rire.

LETTRE C.

1751.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 13 de novembre.

CE *la Métrie*, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevées. *La Métrie* est mort précisément de la même maladie dont le roi réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfans qui meurent de faim. Il a prié milord *Tirconel*, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, Monseigneur, une grande ennuyeuse lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assay, qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très-volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce

1751. que vous voudrez. Elle prétend auſſi que vous ne voulez pas qu'*Aurélie* ſoit traitée en petite fille, et que *Catilina* et *Céthégus* la renvoyent faire de la tapiſſerie au premier acte. Vous la voulez plus néceſſaire, plus réſolue, plus reſpectée dans la maiſon. Je ſuis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes ſont abſolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, ſi c'en eſt un, ſera amuſant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de *Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raiſonner avec vous à Richelieu, mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potſdam me plaît toujours beaucoup, ſans me faire oublier le vôtre. La ſociété eſt douce et délicieuſe. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle eſt tranquille; et cette ame eſt toute à vous. Je ſerais bien fâché qu'elle quittât mon corps ſans vous avoir fait ſa cour. De près ou de loin, ſain ou malade, philoſophe ou faible, je vous ſuis bien tendrement dévoué juſqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, Monſeigneur; daignez m'aimer

toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie. 1751.

LETTRE CI.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 14 de novembre.

PROTECTRICE de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord *Tirconel* empire, le comte de *Rothembourg* se meurt, d'*Arget* se plaint à DIEU et aux dames du col de sa vessie; pour le major *Chasot*, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de *la Métrie* n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

1751. Je ne reviens point de mon étonnement. Milord *Tirconel* envoie prier *la Métrie* de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuſer. Le roi a bien de la peine à lâcher ſon lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. *La Métrie* part, arrive chez ſon malade dans le temps que madame *Tirconel* ſe met à table, il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a juſqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguiſé en faiſan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord *Tirconel*; aſſiſté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'hiſtoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande diſpute pour ſavoir s'il eſt mort en chrétien ou en médecin. Le fait eſt qu'il pria le comte de *Tirconel* de le faire enterrer dans ſon jardin. Les bienſéances n'ont pas permis qu'on eût égard à ſon teſtament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré malgré, dans l'égliſe catholique où il eſt tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roſeaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé ſon ode, et je ne

m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de divin, comme le peintre *Pène*. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon calmouc au plus vîte. 1751.

LETTRE CII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, 4 de décembre.

C'EST par un heureux hasard, monsieur le Duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait long-temps que deux génevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise génevoise qu'on

1751. m'adreſſait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompenſé en liſant les réflexions pleines de profondeur et de juſteſſe que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer. J'y aurais répondu ſur le champ, mais il y a quinze jours que je ſuis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainſi vous permettrez que je dicte tout ce que l'eſtime la plus juſte et le plaiſir de trouver en vous un philoſophe, peut inſpirer à un pauvre malade.

Il paraît, monſieur le Duc, que vous connaiſſez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'hiſtoire de la cour quand vous dites que, de quarante années, on en paſſe ſouvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'eſt plus vrai, et la plupart des hommes meurent ſans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puiſque vous penſez beaucoup; c'eſt du moins une conſolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui ſoient capables de ſe ſupporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la ſolitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas ſolitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames penſantes ſe frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne ſeriez-vous point à Uzès à

peu-près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché ? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poësies ; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris ; mais les bontés du roi d'un côté, et mes maladies de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon ame, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises ; car les gros paquets de

1751.

1751. lettres qui ſont portés par les couriers, ſont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'empire. Chaque prince ſe donne ce petit plaiſir; ces meſſieurs-là ſont fort curieux.

Pardonnez, monſieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les reſpects, &c.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

14 de décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être alongé de quelques lignes, car notre *Aurélie* ne dit plus :

Ne ſuis-je qu'une eſclave au ſilence réduite,
Par un maître abſolu dans le piége conduite ?

Ni

Une eſclave trop tendre, encor trop peu ſoumiſe.

mais elle dit :

J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée ;
S'ils étaient généreux tu m'aurais conſultée.

Elle parle dans ce goût; elle eſt tendre, mais elle eſt ferme; elle s'anime par degrés; elle

aime, mais en femme vertueuse; et on sent que dans le fond elle impose un peu à *Catilina*, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de *Catilina* pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et quoique *Catilina* aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que *Cicéron* dit à *Catilina*, 1751.

Je te protégerai si tu n'es point coupable,
Fuis Rome si tu l'es. . . . . .

C'est précisément ce que *Cicéron* a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera : *Eh bien, ferme, Caton*, comme on prononcerait : *Allons, ferme, Caton*? On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la comédie? il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres, de tous les côtés.

1751. Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne ; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina : je voudrais plutôt être désiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de *Crébillon*, il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce ; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce Siècle de *Louis XIV*. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à *Réboulet*, et à *Larrey*, et à *Limiers*, et à *la Martinière*, et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France pour ne devoir point écrire l'histoire ? *Duclos* fait fort bien d'écrire des romans ; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit ; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels mal-entendus n'y a-t-il pas eu pour ces Siècles ! J'en avais envoyé deux paquets à madame *Denis* ; il y en avait pour vous, pour votre société des anges : un de ces

paquets a été arrêté à la douane sur la frontière; l'autre qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire. 1751.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président *Hénault* qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui faisaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de *Choiseul*, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourmens; mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

1751. Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'*Argental*. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CIV.

AU MEME.

Décembre.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous ! J'ai déjà envoyé à madame *Denis* trois feuilles du Siècle de *Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme de beaucoup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand-homme dans l'administration intérieure de son Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent ; mais enfin, quiconque écrit, et surtout sur des matières si délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule ; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir

le

le reſte. J'ai réfléchi trop tard ſur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il eſt le ſeul qui ait donné à ſa patrie un poëme épique, et qu'il a réuſſi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie; et cette lâche envie ne ſe borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférens. Le Français eſt de tous les peuples celui qui ſe plaît le plus à écraſer ceux qui le ſervent, en quelque genre que ce puiſſe être. 1751.

Vous ſavez tout ce que j'ai eſſuyé. Si j'étais reſté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vîte. Ce parti eſt cruel pour un cœur auſſi ſenſible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne ſubſiſtent plus, et qu'elles ne ſe déchaînent pas contre Rome ſauvée et contre l'hiſtoire du ſiècle. J'enverrai inceſſamment à madame *Denis* le premier tome tout entier; je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du ſang, connu. *Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.* J'ai tranſporté la ſcène dans des temps plus reculés, qui laiſſent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui

1751. ravageaient alors la France, vaudra bien *Charles VII* et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon abſence par de fréquens hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement ſont beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de *Richelieu* dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire; la poſte va partir; montrez-lui ma lettre, qui eſt pour elle comme pour vous. Ma ſanté eſt bien mauvaiſe, mais je travaillerai juſqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre ſuffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre ſociété. Je prie ma nièce de me faire réponſe ſur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu; comptez que vous n'avez jamais été aimé ſi tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

LETTRE CV. 1751.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 24 de décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des couriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à *la Métrie*, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame, sur le point de paraître devant DIEU, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très-exactement de la manière dont il était mort; s'il avait passé par toutes les formes

1751. catholiques, s'il y avait eu quelque édification : enfin, il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe. *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son ame ;* nous nous sommes mis à rire, et lui aussi.

Il me disait hier devant d'*Argens* qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui, cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de *Chasot*. Je suis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte presque jamais, n'est qu'un bénéfice simple ; que je n'ai point fait de serment ; que ma croix est un joujou, auquel je préfère mon écritoire ; en un mot, je ne suis point naturalisé vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'histoire de *Louis XIV* verront bien que je suis français. Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes ! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous

savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. Le meunier, l'âne et son fils n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi. 1751.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus, m'écrivent : *Comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma fortune.* Un autre m'envoie un paquet de rêveries ; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent ; elles sont le charme de ma vie.

1752.

LETTRE CVI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, le 8 de janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puiſſe avoir à un homme, c'eſt d'être inſtruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaiſſance. Je profiterai ſur le champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits ſur leſquels je pourrais faire quelques repréſentations, comme ſur le prince de *Vaudemont ;* il ne s'agit pas là du père, mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de *Commerci.*

Si vous pouvez croire ſérieuſement que le vicomte de *Turenne* changea de religion à cinquante ans par perſuaſion, vous avez aſſurément une bonne ame. Cependant ſi, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'auſſi grands ſeigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que *Mademoiſelle* fit tirer, l'ordre ne fut ſigné qu'après coup ; et vous reconnaiſſez bien là l'incertitude et la faibleſſe de *Gaſton.*

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand *Condé*; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de *Scipion* à Linterne, et de *Marlborough* à Blenheim; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de *Montespan*. C'est vous autres, Messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de *Condé* les dernières années de sa vie : et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit. 1752.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie, sans quoi on n'est qu'un *Réboulet*, ou un *Limiers*, ou un *la Hode*. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais

1752. les petits faits ; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de *Lamberti*. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : *Philippe V* sera-t-il roi ? sera-t-il chassé d'Espagne ? la Hollande sera-t-elle détruite ? *Louis XIV* succombera-t-il ? en un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à *Duclos* tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion : les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que

c'était

c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre : les gens sages doivent m'approuver. 1752.

La Liste raisonnée des écrivains, &c., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris ; je me serais plus étendu sur tous les arts : c'était mon principal objet; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que *Louis XIV* paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, Monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume : ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous : vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

1752.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Berlin, ce 8 de janvier.

Article par article, MON CHER ANGE,

1°. Je vois que madame *Denis*, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où *Cicéron* dit expressément, en parlant de *Catilina* à *Caton :*

Je viens de lui parler, j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours, son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.

Non-seulement cela doit être dans la copie de madame *Denis*, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je suis bien trompé.

2°. Il y a aussi au second acte la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le sénat qui flotte et qui s'arrête ;
L'orage au même instant doit fondre sur leur tête.

3°. Si vous voulez que *Catilina* recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons : 1752.

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce sera un peu de peine pour madame *Denis*, de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps ; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que *Cicéron*, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne *par interim* la puissance de dictateur ; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de *Cicéron*, et avec quelques mouvemens passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler ; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de *Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

1752. Allez, de tous côtés pourſuivez ces pervers,
Et que, malgré Céſar, on les charge de fers.
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'Empire;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me ſuffire.
Je vengerai l'Etat, je vengerai la loi:
Sénat, tu ſeras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers ſacrifices, &c.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de *Catilina*. Je ne crois pas qu'elle ait abſolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Aſſis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque choſe d'approchant qui paraît ſe répéter.

Il faut qu'à la première ſcène du premier acte, *Catilina* diſe :

Orateur inſolent qu'un vil peuple ſeconde,
Plébéien qui régis les ſouverains du monde.

Si, avec tous ces changemens, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et haſardé d'*Aurélie*, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des perſonnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai priſes pour faire tolérer un ſujet ſi peu fait pour les têtes françaiſes de nos jours, on croit que Rome ſauvée peut être jouée, je ne m'y oppoſe pas; mais

je tremble beaucoup. Je dois tomber, puiſque la farce allobroge de *Crébillon* a réuſſi. Le même vertige qui a fait avoir vingt repréſentations à cet ouvrage qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire ſiffler le mien. Les cabales, petites et grandes, ſont plus fortes et plus inſenſées que jamais. Enfin, je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce ſéjour de folie dangereuſe, ſi la douceur de ma retraite n'était empoiſonnée par votre abſence, et ſi je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieuſement ſur le cœur. 1752.

Il s'eſt certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ſes aiſes où je ſuis. Des ouvriers allemands ſont de terribles gens. Enfin, vous recevrez ce Siècle. Je ſupplie inſtamment M. de *Choiſeul*, M. de *Chauvelin*, auſſi-bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le ſecours de ſes amis, et ſurtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, Meſſieurs, pour amuſer votre loiſir, mais pour exercer

votre critique et votre amitié. Ce n'eſt point
1752. du tout un petit plaiſir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir ; c'eſt un très-grand ſervice que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va ſe donner pour Rome. Il y a une conſpiration contre moi plus forte que celle de *Catilina ;* ſoyez mes *Cicérons*. Je ne ſais comment va la ſanté de madame d'*Argental*. Je lui préſente mes reſpects, et lui ſouhaite une meilleure ſanté que la mienne.

LETTRE CVIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 de janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinſſiez faire un petit tour à Berlin avec madame ſa femme : je ne ſais ſi elle y viendra diſputer ſon douaire. Il eſt mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie eſt un ſonge, que les hommes ne ſont que des ombres paſſagères, qu'il ne faut pas compter ſur un moment. On le dit ; et puis on agit, on fait des projets comme ſi on était

immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne. 1752.

Nous avons su, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa Majesté. C'est-là l'étiquette des cours : on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de *Rothembourg* a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie : cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poëles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie : les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais ; et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

1752. C'eſt une choſe plaiſante de voir ici les courtiſans monter l'eſcalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très-ſouvent la fourrure en dehors. Cette proceſſion fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reſte chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas. Je ſuis toujours pour qu'on écrive comme on parle, cette méthode ſerait bien plus facile pour les étrangers. Comment eſt-ce qu'un palatin de Pologne diſtinguerait *François I* ou S^t *François* d'avec un Fran*çais?* ne ſe croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait?* Nous avons conſervé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autreſois : parce que voy*oit*, li*oit*, rimait avec exp*loit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir auſſi l'orthographe, afin que tout ſoit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1752.

LETTRE CIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 27 de janvier.

J'ENVOIE à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront sa bibliothéque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. *La Métrie* aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout-à-fait fou. Son livre contre les médecins est d'un enragé et d'un mal-honnête homme; avec cela, c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères.

1752. Il eſt fort triſte qu'on ait lu ſon éloge à l'académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui ſont attachés à ce maître en gémiſſent. Il ſemble que la folie de *la Métrie* ſoit une maladie épidémique qui ſe ſoit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain ; mais, avec cent cinquante mille hommes, on ſe moque de tout, et on brave les jugemens des hommes.

Madame de *Pompadour* m'a écrit que *mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France, que parce que j'étais au déſeſpoir qu'elle protégeât Crébillon*. Ce ſerait bien là une autre folie, dont aſſurément je ſuis incapable. J'ai quitté la France, parce que j'ai trouvé ailleurs plus de conſidération et de liberté, et que je me ſuis laiſſé enchanter par les empreſſemens et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de *Pompadour* peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais muſiciens et de mauvais peintres, ſans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs, mes maladies qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarraſſer ni des faveurs du roi, ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon de ſoleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je ſerais fâché ſeulement de mourir ſans avoir vu Saint-

Pierre de Rome, la ville souterraine, votre statue, et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser. 1752.

J'ai écrit à M. le maréchal de *Noailles*, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du siècle, et que le vôtre s'y trouve. Le président *Hénault* est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Rome sauvée, en use despotiquement ; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres : cela doit faire un beau conflit de cabales ! je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, Monseigneur ; c'est auprès de votre belle ame et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand une décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah, si M. le maréchal de *Richelieu* était là ! Le roi de Prusse en pense autant ; mais il serait jaloux de vous : car,

1752. il faut l'avouer, il n'eſt que le ſecond des hommes ſéduiſans. Adieu, Monſeigneur, n'oubliez pas votre ancien courtiſan.

LETTRE CX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, 28 de janvier.

Je vous dois de nouveaux remercîmens, mon cher et illuſtre confrère, et c'eſt à vous que je dois dédier le Siècle de *Louis XIV*, ſi on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé ſelon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'oppoſera pas à l'impreſſion d'un ouvrage qui eſt, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je ſuis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome : j'ai voulu n'y mettre que de la philoſophie et de la vérité : j'ai voulu paſſer légérement ſur ce fatras de détails de guerres qui dans leur temps cauſent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un ſiècle, ne cauſent que de l'ennui. J'ai même fini ainſi ce premier tome,

„ Voilà le précis, peut-être encore trop „ long, des plus importans événemens de ce

„ siècle ; ces grandes choſes paraîtront petites
„ un jour, quand elles ſeront confondues 1752.
„ dans la multitude immenſe des révolutions
„ qui bouleverſent le monde : et il n'en reſte-
„ rait alors qu'un faible ſouvenir, ſi les arts
„ perfectionnés ne répandaient ſur ce ſiècle
„ une gloire unique qui ne périra jamais. „

Vous voyez par là que mon ſecond tome eſt mon principal objet ; et cet objet aurait été bien mieux rempli, ſi j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi, et l'acharnement de mes ennemis, m'ont privé de cette reſſource. Je vous ſupplie, Monſieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à monſieur d'*Argenſon* que je compte ſur les ſiennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre *Louis XIV* et le roi *Guillaume*.

Il eſt vrai que malheureuſement on a omis dans l'impreſſion le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

„ Ceux qui eſtiment plus un roi de France
„ qui ſait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils,
„ qu'un gendre qui détrône ſon beau-père ;
„ ceux qui admirent davantage le protecteur
„ que le perſécuteur du roi *Jacques*, ceux-là
„ donneront la préférence à *Louis XIV*. „

D'ailleurs, M. d'*Argenſon* ne peut ignorer que *Louis XIV* et *Guillaume* ont toujours été deux objets de comparaiſon dans l'Europe. Il

1752. ignore encore moins que l'hiſtoire ne doit point être un fade panégyrique : et s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, ſans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation, et ceux qui l'ont bien ſervie. L'article de ſon père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, Monſieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie ; et j'eſpère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au ſervice de m'avoir éclairé. Je voudrais que la poſtérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières, a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous ſupplie de ne me pas oublier auprès de madame *du Deffant*, et de me conſerver une amitié qui fait ma gloire et ma conſolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de *Condé* était mort à Chantilly de ſa maladie de courtiſan priſe à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres : ſi vous me trompez, je mets cela ſur votre conſcience.

A propos, je ſuis bien malade ; ſi je meurs, dites, je vous en prie, comme frère *Jean* : J'y perds un bon ami.

LETTRE CXI.

1752.

AU MEME.

A Berlin, premier de février.

J'APPRENDS que vous avez été malade, mon cher et illuſtre confrère ; je crains que vous ne le ſoyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la ſanté ? Je l'ai perdue ſans reſſource ; mais comptez que perſonne au monde ne s'intéreſſe comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous ſuis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le ſoleil fondra un peu nos frimats ; mais quelles eaux ? je n'en ſais rien. Si vous en preniez, les vôtres ſeraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le Siècle de *Louis XIV*. Je vous avertis très-ſérieuſement que ſi on imprime cet ouvrage en France, corrigé ſelon vos vues, je vous le dédie, par la raiſon que ſi *Corneille* vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoye deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle : ils ſont bien à la gloire de *Louis XIV*. Je vous ſupplie,

1752. quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur *Louis XIV*. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire *Louis XIV* plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de *Turenne*. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi, qu'un vieux général, un vieux politique et un vieux galant ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin, j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre *Louis XIV* et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains ; nous avons enseigné les nations, mais on n'en hait pas moins notre gouvernement : croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission

tacite

tacite de laiſſer publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraiſſe en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefaſſent cette édition vicieuſe ; et il vaut mieux laiſſer paraître le livre bien fait que mal fait. 1752.

Ces difficultés ſont abominables. J'ai ſans peine un privilége de l'empereur pour dire que *Léopold* était un poltron ; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais ſont des ingrats, et que leur commerce dépérit ; je peux hardiment imprimer, ſous les yeux du roi de Pruſſe, que ſon aïeul, le grand électeur, s'abaiſſa inutilement devant *Louis XIV*, et lui réſiſta auſſi inutilement : il n'y aurait donc qu'en France où il ne me ſerait pas permis de faire paraître l'éloge de *Louis XIV* et de la France ! et cela, parce que je n'ai eu ni la baſſeſſe ni la ſottiſe de défigurer cet éloge par de honteuſes réticences et par de lâches déguiſemens. Si on penſe ainſi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie ? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud ; car le climat où je ſuis, me fait autant de mal que les déſagrémens attachés en France à la littérature me font de peine.

1752. Voyez, mon cher et illuſtre confrère, ſi vous voulez avoir le courage de me ſervir : en ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'aſſurer de mes reſpects monſieur d'*Argenſon* et madame *du Deffant*. Bonſoir ; je me meurs et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au paſſage du Rhin ! il n'y en a que douze ; *Péliſſon* même le dit. J'ai vu une femme qui a paſſé vingt fois le Rhin ſur ſon cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Shenk, dont parle *Boileau*, eſt une ancienne gentilhommière qui pouvait ſe défendre du temps du duc d'*Albe*. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'*Argenſon*.

LETTRE CXII. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 de février.

Mon très-cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre ame, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de *Pandore;* mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle *Gaussin;* je m'en accuse très-sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des

1752. *Crébillons* ſont opiniâtres. J'ai ſacrifié mes idées, mon goût aux ſentimens des autres. Je voulais un contraſte de douleur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de *Catilina*; il y a aſſez de romains dans cette pièce ; je ne voulais pas d'un *Caton* en cornettes. On m'y a forcé, et M. le maréchal de *Richelieu* a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaiſantes. J'aimais que la femme de *Catilina* ſe bornât à aimer, qu'elle dît :

J'ai vécu pour vous ſeul, et ne ſuis point entrée
Dans ces diviſions dont Rome eſt déchirée.

Il me ſemble que ſa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une groſſe diableſſe d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui eſt fière, qui ſe mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il eſt clair que ce gros rôle d'amazone n'eſt pas fait pour les grâces attendriſſantes de mademoiſelle *Gauſſin*. Je l'aurais déparée ; ce ſerait donner des bottes et des éperons à *Vénus*. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuſes. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut paſſer.

Je n'en dis ni bien ni mal, et cela eſt fort honnête. Voilà l'effet du népotiſme. (*) Je remercie madame d'*Argental* de ſes anecdotes, et ſurtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établiſſement que le grand *Duquêne* (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par ſon neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Eſpérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes. 1752.

Je ne fais ſi les exemplaires, qui vous ſont enfin parvenus, ſont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame *Denis*, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'eſt celui-là qui eſt deſtiné pour l'impreſſion, en cas que le préſident *Hénault* ait, comme je l'eſpère, la vertu et le courage de dire à M. d'*Argenſon* qu'une hiſtoire n'eſt point un panégyrique, et que, quand le menſonge paraît à Paris ſous les noms de *Limiers*, de *la Martinière*, de *Larrey* et de tant d'autres, la vérité peut paraître ſous le mien.

J'envoie auſſi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que *la Noue* ne faſſe pas ſiffler cette pièce. *La Noue*, *Cicéron!* cela eſt bien pis.

(*) M. d'*Argental* eſt neveu du cardinal de *Tençin* qui avait préſidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

1752. que de préférer mademoiselle *Clairon* à mademoiselle *Gaussin*. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi ! ni voix, ni visage, ni ame, et jouer *Cicéron !* cela seul ferait capable d'augmenter mes maux ; mais je ne veux pas mourir des coups de *la Noue*. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner *Cicéron* en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands-hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle *Clairon* ne fera certainement pas pleurer, et *la Noue* fera rire. Je suis bien aise d'être très-malade avant cette catastrophe, car on dirait que c'est la chute de Rome qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le Catilina de *Crébillon* soit honoré, et le mien honni ; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

LETTRE CXIII. 1752.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 de février.

Je suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant;* je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de *Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon porte-feuille et ma mémoire. M. *le Bailli* m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen ; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie : mais comment pourrez-vous quitter madame *du Deffant* dans l'état où elle est ?

1752. J'ai vu les Mémoires sur les mœurs du dix-huitième siècle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par-là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aye été sifflé en vers à Paris. Il me semble que *Cicéron* était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. *Crébillon* m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq....., ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce ; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion ; et quand je serais condamné par la sorbonne avec l'abbé de *Prades*, je compterais encore sur vos bontés. Adieu, Monsieur ; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame *du Deffant* mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de Rome sauvée. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE CXIV.

1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 3 de mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord *Tirconel* mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de *Tirconel* aura fait un cruel voyage ; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque *Madame* est morte ! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'*Orléans* est mort ! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappans ; ils étonnent le premier moment ; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire ; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *ferre* et on avance, n'a eu que trop raison.

D'*Arget* part demain avec sa vessie ; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aye encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français, qui m'était bien nécessaire ; c'est un jeune picard qui s'est mis à

pleurer quand il a vu que je ne partais pas.
1752. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui parce qu'il est petit et qu'il n'est que français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'*Alexandre* était petit ; il m'a répondu qu'*Alexandre* et le roi de Prusse n'étaient pas picards. Enfin, il ne me reste plus de domestique de Paris.

D'*Arget* dit qu'il veut voir la première représentation de Rome ; je ne sais si elle sera sauvée ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation : les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue : femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui disputent ; la foule est dans la rue en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris ; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potsdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre,

LETTRE CXV.

1752.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 de mars.

MON cher et ancien ami, ce n'eſt pas l'ivreſſe paſſagère du public, ce n'eſt pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaiſir à un homme qui connaît ſon monde, et qui a vécu; c'eſt votre approbation, c'eſt votre ſenſibilité, c'eſt votre amitié qui fait mon vrai ſuccès et mon vrai bonheur. Je laiſſe le public faire ſa petite amende honorable en attendant qu'il me lapide à la première occaſion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la conſolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la ſatisfaction la plus touchante et la plus pure? ce n'eſt ni *Céſar* ni *Cicéron*, c'eſt madame *Denis*. C'eſt elle qui eſt une romaine. Quelle intrépidité et quelle patience! quelle chaleur et quelle raiſon elle a mis dans toutes les affaires dont ſa reſpectable amitié s'eſt chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome ſauvée.

1752. On se lassera bien vîte d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre *Crébillon* m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguer un terrain ingrat; mais à la fin il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le sujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, *Cicéron* aura beau crier : *O tempora, ô mores!* on demandera Inès de Castro et Turcaret.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'*Olivet* me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monsieur le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me serait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame *Denis* et avec vous dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je

demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage. 1752.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces ; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans : mon cher *Cideville*, il y en a plus de quarante.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 11 de mars.

Mon divin ange, madame d'*Argental* était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Rome sauvée. Je connais mon public : l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on

bat des mains, demain on se refroidit, après-
1752. demain on lapide. *Cimon* et *Miltiade* n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que *Cicéron*; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se ferait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de *Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et mal-sonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer: Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte *Roi* aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et *Hardion* aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit, bene vixit.*

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui *Jupiter* ou *Vénus*, sans quoi il passe mal son

temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux *Duclos*, aux *Crébillon*, ni le petit verre qu'on a donné aux *Moncrif*; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre. 1752.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de *Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez *Grangé* les Lettres juives? Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilége pour dire que *Léopold* était un poltron, et que je n'aye pas en France la permission tacite de prouver que *Louis XIV* était un grand-homme. Franchement, cela est indigne. Il faut donc faire l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle? Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédans de leur pédanterie, et les fots de leur fottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini?* Où est l'intrépide abbé de *Chauvelin? tu dors, Brutus!* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux *Chauvelin;* ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les fots.

Vous m'avez bien consolé en me disant que mademoiselle *Gaussin* n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus

de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au
1752. parterre. J'aime tendrement mademoiselle *Gaussin*, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire : je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord *Tirconel*, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son siècle. O vanité, ô fumée! Qu'est-ce que la vie? *Madame*, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 14 de mars.

Mon héros, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai *Bailly*, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord *Tirconel*. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre

pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner qui lui fût rendu. 1752.
Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute, Monseigneur, de la mort du comte de *Tirconel*. Il était le second gourmand de ce monde, car *la Métrie* était le premier. Le médecin et le malade se sont tués, pour avoir cru que DIEU a fait l'homme pour manger et pour boire ; ils pensaient encore que DIEU l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différens l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand, ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'*Argens* et *Algarotti*. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gènes de plus digne d'orner une histoire, vous me feriez grand plaisir ; mais vous vous en garderez bien ; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. de *Broun*. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient ; il ne faut

1752. rien que d'intéreſſant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très-grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'obſerve une choſe ſingulière, c'eſt que Fontenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de la Flandre, ſont entièrement l'ouvrage des officiers français, ſans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas aſſurément diminuer la gloire du maréchal de *Saxe*, mais il me ſemble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je ſuis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'hiſtoriographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai ſonné pour *Henri IV*, pour *Louis XIV* et pour *Louis XV*, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement, j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gènes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous ſavez que ma folie eſt de chanter les grands-hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va ſur mes briſées. Il ſe mêle d'être *Achille* et *Homère*, et encore *Thucydide*. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne ſe contente-t-il du ſien? Si les héros ſe mettent à bien écrire, que reſtera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de *Richelieu*, et vous avez par-deſſus

lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez ; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle. 1752.

Pour Dieu, Monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. *Bussy* doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de *Fronsac* et mademoiselle de *Richelieu* sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

LETTRE CXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potsdam, 14 de mars.

Benie soit cette Rome, Madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante ! Je l'aime bien mieux que toutes celles à *Atticus Mongaut*, *Bouhier* et d'*Olivet*, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des Rome, quand on a de pareilles parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument

de *Louis XIV* fera sur son piédestal. Il y a des
1752. gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin, et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie *Cimon* et *Miltiade* d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, Madame, avec le comte *Algarotti*. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand-homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous fesons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, Madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie à présent: le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des Catilina et des Histoires des mœurs du dix-huitième siècle, les Italiens n'ont que des

sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé *Metastasio* soit à Vienne, M. *Algarotti* à Potsdam. 1752.

Permettez que César ne parle point de lui.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce ; elle le serait encore davantage si *Maupertuis* avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques ; et les agrémens de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est point géomètre, et M. *Algarotti* ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagrémens ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de Siècles qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, Madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres

anges. J'ai écrit à M. d'*Argental* et à M. le
1752. comte de *Choiſeul* ; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de *Chauvelin*. Je vous ſupplie de permettre que M. de *Pont-de-Veſle* trouve ici les aſſurances de mon inviolable attachement. Conſervez votre ſanté, conſervez-moi vos bontés, comptez à jamais ſur ma paſſion reſpectueuſe.

LETTRE CXIX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

Le 16 de mars, au ſoir.

Nous ſaurons, dans la vallée de *Joſaphat*, pourquoi j'ai reçu ſi tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome ſauvée n'eſt pas perdue. Les bonnes nouvelles ſont toujours retardées, et les mauvaiſes ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne ſe ſont pas, dit-on, trop bien comportés. Eſt-il vrai que *Cicéron* avait une extinction de voix, et que le ſénat était fort gauche ? Toutes les lettres confirment que *Céſar* a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthouſiaſme dans le parterre.

Savez-vous quel eſt mon avis ? c'eſt de nous retirer ſur notre gain. Une pièce ſi romaine et ſi peu pariſienne ne peut long-temps attirer la foule. Les ſcènes fortes et vigoureuſes, les ſentimens de grandeur et de généroſité raviſſent d'abord ; mais l'admiration s'épuiſe bien vîte. On n'aime que les portraits où l'on ſe retrouve. 1752.

Les dames des premières loges ſe retrouveront-elles dans le ſénat romain ? On ne joue plus le Sertorius de *Pierre Corneille*, et on donne ſouvent le très-plat Comte d'Eſſex de ſon frère *Thomas*. Les gens inſtruits peuvent me ſavoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un ſujet ſi ingrat et ſi impraticable ; mais je ſuis toujours très-perſuadé que les loges ſe laſſeront de voir des héros en *us*, des *Lentulus*, des *Céthégus*, des *Clodius*. Ils ſont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très-inſtamment à notre petit conſeil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois abſolument la dédier à madame *du Maine* ; c'eſt une dette d'honneur ; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui ſigner une promeſſe en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je ſuis fait pour les choſes ſingulières.

1752. Adieu ; je vous embraſſe, je vous remercie ; je vais répondre à tous nos amis. D'*Arget* n'eſt point encore parti, mais il part.

LETTRE CXX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Berlin, 18 de mars.

PARDON, ma chère nièce ; je griffonne des tragédies et des Siècles, et je ſuis pareſſeux d'écrire des lettres. Tout homme a ſon coin de pareſſe, et vous avez bien le vôtre ; mais mon cœur n'eſt point pareſſeux pour vous. Je vous aime comme ſi je vous voyais tous les jours, et je charge ſouvent votre ſœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conſeiller du grand conſeil. J'ai été bien malade cet hiver ; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'eſpère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la conſolation de vous voir. J'aurai celle de ſortir du château enchanté où je paſſe la vie la plus convenable à un philoſophe et à un malade. Je ſuis un plaiſant chambellan ; je n'ai d'autre fonction que celle de paſſer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philoſophe, pour aller

ſouper

souper avec lui ; et quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode ; et je ne sais rien au-dessus, que le plaisir de venir vous voir. 1752.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé : nous ne sommes de fer ni vous ni moi, mais avec du régime, nous existons ; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde.

Mille complimens à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, premier d'avril.

PLUS ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques, je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression ; je la réserve

1752. pour l'année de M. le maréchal de *Richelieu*, avec deux scènes nouvelles et bien des changemens. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter *Racine* qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand-homme. Imitons *Corneille* qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. Adélaïde, ou le Duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que Rome sauvée. Le rôle de *Lisois* est peut-être encore plus théâtral que celui de *César*. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt la Guerre de 1741; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps,

ni ce travail que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monumens à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentimens sont différens! ce Catalogue est ce que le président *Hénault* aime le mieux. 1752.

Je vous supplie de faire les plus tendres remercîmens pour moi à M. le président de *Meynières* et à M. de *Foncemagne*. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la recon-

naissance que je dois à ses soins obligeans,
1752. que le Siècle de *Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de *Richelieu*; que si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous *Louis XIII*, il faudrait retrancher *Corneille*; que les écrivains font honneur à ce siècle sans avoir été formés par *Louis XIV*; que *le Brun*, *le Nôtre* n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant *Louis XIV*, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de *Gacon* et de *Courtilz*, &c., je n'en ai parlé que pour faire honte au père *Niceron*, et pour marquer la juste horreur que les *Gacon*, *Roi*, *Desfontaines*, *Fréron*, &c., doivent inspirer; qu'enfin ce Catalogue raisonné est et sera très-curieux; mais il faut attendre une édition meilleure, celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essayerai cet été de venir embrasser mes anges.

Mille tendres respects à tous.

LETTRE CXXII. 1752.

A M. DE CIDEVILLE.

Potsdam, 3 d'avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce Siècle; pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aye corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le Siècle ni Rome sauvée ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme *Ajax* demandait du jour.

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très-sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vîte à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris.

1752.

LETTRE CXXIII.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, &c.

A Potſdam, le 10 d'avril.

Si jamais quelque choſe, Monſieur, m'a ſenſiblement touché, c'eſt la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'eſt l'intérêt que vous prenez à un état qui ſemblait devoir n'être pas parvenu juſqu'à vous; c'eſt le ſecours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'eſpérance d'y trouver des ames auſſi compatiſſantes que la vôtre, et des hommes ſi dignes de leur profeſſion et en même temps ſi au deſſus d'elle. Que ne dois-je point à madame *Denis* qui m'attire de votre part une attention ſi touchante? En vérité, ce n'eſt qu'en France qu'on trouve des cœurs ſi prévenans, comme ce n'eſt qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien eſt bien peu de choſe; je ne me

fuis jamais occupé qu'à amuſer les hommes ; et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les ſecourir. J'ai toujours regardé votre profeſſion comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au Siècle de *Louis XIV*, et c'eſt ainſi, que j'en ai parlé dans l'hiſtoire de ce ſiècle ; mais jamais je ne l'ai plus eſtimée. J'ai étudié la médecine comme madame de *Pimbèche* avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu *Sydenham*, *Freind*, *Boërhaave*. Je ſais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéramens ſe reſſemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphoriſme d'*Hippocrate : experientia fallax, judicium difficile.* J'ai conclu qu'il fallait être ſon médecin ſoi même, vivre avec régime, ſecourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer ; mais ſurtout ſavoir ſouffrir, vieillir et mourir. 1752.

Le roi de Pruſſe qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli ſon pays, après en avoir écrit l'hiſtoire, daigne encore faire de très-beaux vers, m'a adreſſé une ode ſur cette néceſſité à laquelle nous devons nous ſoumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon ſort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le

plus faible, et j'ai vu mourir les plus robuſtes
1752. à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord *Tirconel* et *la Métrie*, vous ſeriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a ſauvé. Il eſt vrai que j'ai perdu preſque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naiſſant ; chacun a dans ſoi-même, dès ſa conception, la cauſe qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi juſqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de *Demouret* ne me convient pas ; il n'eſt bon que contre les ſcorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un ſang ſaumuré et d'organes deſſéchés qui ont perdu leur reſſort et leur molleſſe. Les eaux de Barege, de Padoue, d'Iſchia pourraient me faire du bien pour un temps ; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux ſavoir ſouffrir en paix, au coin de ſon feu, avec du régime, que d'aller chercher ſi loin une ſanté ſi incertaine et ſi courte. La vie que je mène auprès du roi de Pruſſe, eſt préciſément ce qui convient à un malade ; une liberté entière, pas le moindre aſſujettiſſement, un ſouper léger et gai : *Deus nobis hæc otia fecit.* Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être ; et vous ajoutez à mes conſolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en ſupplie, Monſieur, comme un ami que vous vous êtes

fait

fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, &c. 1752.

LETTRE CXXIV.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 d'avril.

VOILA une plaisante idée qu'a *Dumolard* de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira surement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame *Dacier* que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un sexe; c'est la reine *Elisabeth*: elle avait traduit ce Philoctète de *Sophocle* en anglais.

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Prusse serait bien votre affaire; mais au lieu de crier, *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de *Fénélon*, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de

Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien ferré.
1752. Imaginez ce qu'il a pris : ses bottes ! Son pied s'eſt enflé de plus belle. Dites à *Dumolard* qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dreſde une ſeconde édition du Siècle de *Louis XIV*, et il faut la diriger ; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un tréſor : ce ſont deux morceaux de la main de *Louis XIV*, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner ſon édifice, quand on trouve des matériaux ſi précieux. On me flatte que cette édition ſera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête, et que je vous communiquerai à la première occaſion.

LETTRE CXXV.

A M. DE FORMONT.

A Potſdam, 28 d'avril.

On croirait preſque que je ſuis laborieux, mon cher *Formont*, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains ; mais je me trouve le plus pareſſeux des hommes,

puiſque j'ai tardé ſi long-temps à vous écrire et à vous inſtruire des raiſons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame *du Deffant*, ce Siècle de *Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omiſſion et de commiſſion qui m'a effrayé. Cette première édition n'eſt qu'un eſſai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'eſt de recevoir de tous côtés des remarques, des inſtructions de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne hiſtoire. Je n'aurais jamais obtenu ces ſecours, ſi je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes perſonnes, qui m'ont refuſé long-temps des inſtructions quand je travaillais, m'envoient à préſent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui ſera plus ample d'un quart, et plus curieuſe de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il ſera en moi, que la première édition, qui eſt trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame *du Deffant* en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être dans votre Normandie. Votre parent monſieur *le Bailli* fait ſon chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà miniſtre accrédité, en attendant que M. le 1752.

1752. chevalier de *la Touche* arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre ; je dirai encore, si on veut, la mienne ; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers, mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous ; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame *du Deffant ;* c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher *Formont ;* faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

LETTRE CXXVI. 1752.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politeſſe, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres ; la vérité y gagnerait, et le public reſpecterait plus les ſciences. Je vous remercie très-ſincèrement, Monſieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer ſur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé ſur le premier article touchant *Falc Conſtance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiſſe conſulter ſur cette matière ; je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont ſervi de matériaux. Les autorités n'y ſont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir beſoin pour un ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'eſprit humain ſous *Louis XIV*.

1752. Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de *Choisi* dans sa Relation de Siam; c'est un de mes parens, nommé *Beauregard*, qui avait défendu la citadelle de Bankoke sous M. de *Fargue*, autant qu'il m'en souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Constance*.

Quant au roi *Jacques* et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de *Louis XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avait épousé madame de *Maintenon*; il m'assura positivement que l'abbé de *Choisi* s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* et *Monchevreuil* qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occasion ses domestiques

les plus affidés ; et le chevalier de *Forbin*, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque. 1752.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beaufobre* vous intéresse, vous le trouverez, Monsieur, dans une nouvelle édition, qui va paraître ces jours-ci à Leipsick et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort sur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dresde, qui a le privilége de l'empereur ; c'est un très-honnête

homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de
1752. l'obligation qu'il vous aura.

Je suis affligé que M. de *la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa Majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsick, de là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ses talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CXXVII. 1752.

AU MEME.

A Potsdam, ce 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître ; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeans. Quant à M. de *la Beaumelle*, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther ;* c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV ;* il n'y a épargné aucun soin ; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de *la Beaumelle* fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur dont *Walther* est en possession. Il est libraire du roi de Pologne,

1752. il eſt protégé ; il eſt réſolu à attaquer M. de *la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement cauſerait beaucoup de chagrin à M. de *la Beaumelle*, et qui ſerait fort triſte pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des lettres de madame de *Maintenon*, de quoi pouvoir ſe paſſer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit conſidérer que toute la librairie ſe réunira contre lui. Les gens de lettres ſe plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'eſt un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire ; c'eſt un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de *la Beaumelle* en pèſe toutes les conſéquences. Les remarques critiques qu'il joint à ſon édition ne ſont pas une excuſe envers mon libraire, et ſont envers moi un procédé dont j'aurais ſujet de me plaindre. Je ne connais M. de *la Beaumelle* que par les ſervices que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéreſſer à des éditions des auteurs claſſiques français, qu'on devait faire, diſait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de *la Beaumelle ;* et mon zèle

pour l'honneur de ma patrie, me fit travailler en conséquence. 1752.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il fait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple, sur la constitution d'Angleterre, sur M. *Pâris Duverney*, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement, et à le faire renvoyer de la ville.

1752. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit : *Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension ; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs* ; les lettres initiales de son nom, par M. de *la B . . .* sont à la tête de ce libelle. Je suis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick, il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, Monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais

charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offenſé, qui même lui ai rendu ſervice? S'il eſt plus inſtruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ſes lumières. comme je lui communiquai, ſur ſon livre intitulé *Mes Penſées*, des obſervations dont il a fait uſage? pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il ſait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aye paſſé trente années à m'inſtruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus inſtructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commiſſion et d'omiſſion. Tout homme de lettres qui s'intéreſſe à la vérité et à l'honneur de ce beau ſiècle, doit m'honorer de ſes lumières; mais quand on écrira contre moi, en feſant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne ſe ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à ſon avancement? 1752.

J'oſe vous prier, Monſieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans ſon cœur les

1752. sentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux ferait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeans m'inspirent, &c.

LETTRE CXXVIII.

AU MEME.

Avril.

POUR répondre, Monsieur, à vos bontés conciliantes dont je suis très-reconnaissant, et à la lettre de M. de *la Beaumelle*, dont je suis très-surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1°. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître, il data ſa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs claſſiques français, et que M. de *Bernſtorf*, ſecrétaire d'Etat, m'a écrit le contraire. 1752.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potſdam, à ma réquiſition, ſon livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le roi de Pruſſe a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains.

4°. Qu'il me promit de ſupprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir ſept mille écus de penſion, et qu'il doit ſavoir à préſent que j'y ai renoncé, auſſi-bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres, et que, dans l'état où je ſuis, il y a peu de généroſité à perſécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe plaindre.

6°. Qu'il eſt vrai que je lui donnai des conſeils ſur quelques mépriſes où il était tombé, et ſur ſon étonnante hardieſſe; qu'à la vérité, il a ſuivi mes avis ſur des faits hiſtoriques, mais qu'il les a bien négligés dans

1752. quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu à la cour de Dresde un roi . . . et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'*Arétin* gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à ma mort; il n'attendra pas long-temps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord *Tirconel* est mort, mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de *la Beaumelle*, et que, seul, j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9°. Il peut se dispenser d'imprimer le procès du juif *Hirch* qui me contestait la restitution

restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de *la Beaumelle* peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller. 1752

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, &c.

LETTRE CXXIX.

AU MEME.

MONSIEUR,

J'AI lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV*, que votre ami *la Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, Monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé ; cinq ou six officiers de la maison de sa Majesté prussienne y sont maltraités ; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans ses remarques, les vivans et les morts, ainsi que la

1752. vérité. Mais moi, Monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, Monsieur, non-seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa Majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'*Argens* qui l'avertit à souper, de la manière dont *la Beaumelle* avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*. Le marquis d'*Argens* fait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche, que je lui dis en propres paroles : *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Eglise*. J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'usai point de ce droit; et loin de rendre aucun mauvais office à M. de *la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à

écrire contre moi ; c'eſt un fait aſſez public dans Berlin. Il eſt bien étrange qu'un homme que le roi de Pruſſe a daigné mettre à la tête de ſon académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'eſt que d'aller révéler à un étranger, à un paſſant, le ſecret des ſoupers de ſon maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainſi contre moi un jeune auteur ; lancer ſes traits, et puis retirer ſa main ; accuſer M. *Koënig*, mon ami, d'être un fauſſaire ; le faire condamner, de ſa ſeule autorité, en pleine académie, et ſe donner le mérite de demander ſa grâce ; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner *la Beaumelle* contre moi, et le déſavouer ; opprimer *Koënig* et moi avec les mêmes artifices ; c'eſt ce que *Maupertuis* a fait, et c'eſt ſur quoi l'Europe littéraire peut juger. 1752.

Je me ſuis vu contraint à ſoutenir à la fois deux querelles fort triſtes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'inſulter. La vie des gens de lettres eſt une guerre perpétuelle, tantôt ſourde et tantôt éclatante, comme entre les princes ; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entr'eux, et la raiſon décide entre nous. Le public eſt un juge incorruptible, qui, avec le temps, prononce des

arrêts irrévocables. Le public prononcera
1752. donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Koënig* cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppresseur de *Koënig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, Monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*. Il est bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du Siècle de *Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la paix de Nimègue, celle de Risvick et la guerre de la succession; rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, Monsieur, est le comble de l'avilissement, mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le *Tasse* jusqu'à *Pope*, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis, &c.

LETTRE CXXX. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 de mai.

MON cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les *Céthégus* et les *Lentulus* sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste ; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime, et surtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressans ; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de *Noailles*. Je vous prie d'engager monsieur de *Foncemagne* à accélérer les bontés que M. de *Noailles* m'a promises ; mais je voudrais que M. de *Foncemagne* ne s'en tînt pas là ; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de *Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre : quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour

1752. lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition ; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de *Noailles* l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame *Denis* n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre ; je vous payerai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais supplié M. de *Malesherbes* de ne laisser entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en font l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de *Noailles* son exemplaire que M. de *Richelieu* a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette histoire générale ; on m'a volé la partie

hiſtorique de tout le ſeizième ſiècle et du commencement du dix-ſeptième, avec l'hiſtoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de *Pétrarque* et du *Dante*, et juſqu'à des poëtes arabes que je n'entends point ; toutes mes peines ont été perdues. Le Siècle de *Louis XIV* devait ſe renouer à cette hiſtoire générale ; c'eſt une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on ſéduiſit pour avoir tous mes manuſcrits, avait auſſi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le ſacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuſcrit eſt perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choſes dont on a groſſi le recueil de mes œuvres ; mais c'eſt encore un mal ſans remède. 1752.

Je me flatte que la pièce que madame *Denis* va donner (*) ne ſera point un mal, que ce ſera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille, pour réparer les prodigalités de ſon oncle. Je me ſouviens d'avoir vu dans cette pièce des ſcènes très-jolies ; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à ſa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces ſuccès paſſagers dont on doit une

(*) La Coquette punie, comédie.

1752. partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie, telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Génie. Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre : et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle ; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mérope. Un succès ordinaire me consolerait ; un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de Rome sauvée, d'Adélaïde, de Zulime ; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battemens de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges ? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous ; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à présent

abandonner

abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois ; mais quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges. 1752.

LETTRE CXXXI.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 de mai.

Je vous écris par le jeune *Beaufobre*, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes œuvres, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut

1752. les laiſſer faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage ſe vengent de leur misère et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne ſuis point heureux, cela ne les apaiſerait pas encore.

Depuis l'abbé *Desfontaines*, à qui je ſauvai la vie, juſqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures ; ils ont imprimé ma vie ; elle reſſemble aux amours du révérend père de *la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV*. Ces beaux libelles ſont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux eſprits du Nord en ornent leurs bibliothéques. La calomnie paſſe les monts et les mers. Le même jéſuite contre lequel les janſéniſtes auront écrit ſur la grâce et ſur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a guerre a. Ce monde eſt un vaſte temple dédié à la Diſcorde.

Notre académie de Berlin eſt une chapelle tout-à-fait ſous la protection de cette divinité. *Maupertuis* vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'eſt pas d'un philoſophe. Il a fait, de ſon autorité privée, déclarer fauſſaire, dans une aſſemblée de l'académie, un de ſes membres nommé *Koënig*, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princeſſe

d'*Orange*, et professeur en droit public à la Haie. Ce *Koënig* est un homme de mérite, un brave suisse, qui est très-incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise *du Châtelet*, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront. 1752.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. *Maupertuis* est à Berlin malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à *Koënig*. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'*Argens* n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

1752.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 de juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce que je regarde comme ma fille ; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant et comique ; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changemens

coûtent beaucoup, de petits ſervent à peu de choſe; ainſi je me vois tout auſſi embarraſſé dans ma critique que dans le conſeil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je ſais, c'eſt que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle ci, ont eu de grands ſuccès; et cela même ne prouve rien encore : un déteſtable ouvrage peut réuſſir, un bien moins mauvais peut tomber; la déciſion d'un procès et le gain d'une bataille ne ſont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux ſoldat comme moi ſoit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce ſe fît battre. 1752.

Je lui ai adreſſé, non pas Adélaïde, non pas le duc d'Alençon, mais Amélie; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de *Charles VII*, et des maures au lieu d'anglais? — *Il coſtume*, mon cher ange; *il coſtume lo vuole così*. On s'eſt aſſez révolté qu'un prince du ſang ait voulu aſſaſſiner ſon frère pour une fille, et que j'aye donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'hiſtoire de *Charles VII* eſt trop connue. Jamais on ne ſe prêterait à une aventure ſi contraire aux faits et ſi éloignée de nos mœurs; on penſera comme on a penſé, et on dira : *incredulus odi*. Peut-on combattre l'expérience? ce ſerait s'aveugler pour ſe jeter dans

1752. le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage ? comme on voudra, comme on pourra, surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué ; le reste est très-indifférent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur ; mais à présent, il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi ; il n'y a que Potsdam ; c'est le rendez-vous de mes troupes ; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle, édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence ; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'*Iphigénie-Héraclide* ? la *Duménil* est-elle guérie de son coup de pincette ? On dit que *Grandval* est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la *Duménil* aime passionnément le vin et *Grandval*. L'un l'enivre, l'autre la bat ; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoye un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi, apprenez à vivre! Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord? 1752.

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CXXXIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 9 de juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal *Quirini*, soit si publique (*); mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de *Fleuri;* elles sont curieuses : on y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de

(*) Voyez l'épître au cardinal *Quirini*, volume d'Epîtres.

1752. Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal *Quirini* l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à *Cicéron*. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil, qu'il faut avouer que monseigneur est une étoile de la première grandeur.

Cette étoile persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à sa Majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de *Rothembourg* était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape. Sa sainteté

eſt un peu goſſeuſe ; elle a dit : *Le cardinal Quirini quête des louanges ; il a attrapé celles qu'il lui faut.* 1752.

Avez-vous lu le ſixième tome des Mémoires de l'abbé de *Montgon* ? Six tomes de l'hiſtoire d'un abbé ! et nous n'avons qu'un volume de l'hiſtoire d'*Alexandre !* Comme les livres ſe multiplient ! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuſes dans ces mémoires.

Adieu, ma chère plénipotentiaire ; je vous parlerai de nous deux à la première occaſion.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 10 de juin.

MON héros, vos bontés m'ont fait éprouver une eſpèce de plaiſir que je n'avais pas goûtée depuis long-temps. En liſant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir ; je me ſuis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaiſir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclairciſſemens que vous voulez bien me donner ; ce ſont preſque les ſeuls qui me manquaient.

1752. Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres ; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est-là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière ; mais ces détails demandent un très-grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle ce qui paraissait, dans son temps, si grand, si important, si unique, fait place à des événemens nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédens dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité ; tout devient enfin un point sur la carte ; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la destinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages ; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le plaisir de parler souvent de vous. Mon

monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant, du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de *Noailles* était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de *Louis XIV* en vaudrait mieux. 1752.

Je ne sais si vous savez que ce Siècle était une suite d'une histoire générale que j'ai composée depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté ; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de *Louis XIV*, cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières, j'en profite tous les jours : voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur le champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de *Noailles*

1752. n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, Monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir ; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur le champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main ; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions ; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle que j'ai tâché de peindre, c'était un français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de se décider à propos, et de faire des manœuvres hardies ; talent qui a fait la gloire du prince *Eugène* que vous avez

tant connu ? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur ? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous ? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien ? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talens soient sitôt mis en œuvre : l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je fois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des Siècles, et des Histoires de la guerre de 1741, et des Romes sauvées, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la Pucelle ; mais c'est que j'ai tout mon temps à moi ; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'ame dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome ; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver. 1752.

1752. Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très-court ; mais je vous jure, Monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir ; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fesons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain ? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressemens, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de *la Touche*; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est; j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi, qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. *Algarotti* et d'*Argens* viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent. 1752.

Pardonnez à mon tendre attachement, si je vous rends ce compte exact de ma vie; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon ame, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de *Fronsac*, ni de mademoiselle de *Richelieu*; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux. Adieu, Monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux longtemps, et que je puisse en être témoin quelques momens.

1752. Si mon camarade *le Bailli*, chargé des affaires depuis la mort du cauſtique et ignorant *Tirconel*, m'avait averti, en me feſant tenir votre paquet, du temps où le courier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros ; mais vous ne le recevriez qu'au bout de ſix ſemaines, parce que ce courier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaiſir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres aſſurances de mon reſpectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être inceſſamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma nièce, a fait une comédie ; je ne crois pas que ce ſoit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, ſi une dame jeune et fraîche ſe contente de jouer ſes pièces en ſociété, pourquoi ma nièce, qui n'eſt ni fraîche ni jeune, veut-elle abſolument ſe commettre avec les comédiens et le parterre, gens très-dangereux? Un grand ſuccès me ferait aſſurément beaucoup de plaiſir, mais une chute me mettrait au déſeſpoir. J'ai couru cette épineuſe carrière ; je ne la conſeille à perſonne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé,

bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuſes de ſa vie, celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir ſon cœur. Adieu, encore une fois, mon héros; adieu, homme reſpectable, qui ſoutenez l'honneur de la patrie. Il me ſemble que je vous ferais attaché par vanité, ſi je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conſervez-moi des bontés que je préfère à tout. 1752.

LETTRE CXXXV.

AU CARDINAL QUIRINI. (*)

A Potſdam, 4 de juillet.

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre éminence me donne de ſa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ſes bienfaits ſur l'Egliſe et ſur les lettres : ſes leçons inſtruiſent le monde autant que ſes exemples l'animent; des religieuſes reçoivent en préſent

(*) Cette lettre eſt traduite de l'italien.

1752. des marquisats, des duchés ; un temple catholique, élevé au milieu de l'erreur ; de l'argent et des statues.

Toujours infirme, je ne puis qu'admirer de loin votre éminence, quoique toujours pressé du désir de lui présenter mes respects. Je me vois attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaisirs ; par ces chaînes que les princes font si rarement porter ; auprès d'un roi très-aimable, quoique hérétique. Je voudrais chanter les louanges de votre éminence, mais lorsqu'on est livré à la fièvre et à *Galien*, l'on perd le chant, et la voix devient rauque. Je n'en suis pas moins l'admirateur de votre éminence.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 11 de juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très-bien supposer un crime à *Mahomet* ; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus heureusement, et quoique cette pièce ne soit pas de la force de Mahomet, elle peut avoir un

beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin Inès. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que *le Kain* doit jouer le duc de *Foix*, et mademoiselle *Clairon*, *Amélie :* sans cela point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe ; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra ; mais pour l'extrait baptistère de *Lisois*, et pour la généalogie d'*Amélie*, je crois qu'on peut très-bien s'en passer. 1752.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire ; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action sans y porter une plus grande clarté. *Amélie* est une dame du voisinage, *Lisois* un paladin, le duc de *Foix* de la

1752. race de *Clovis ;* le tout eſt un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des ſentimens vrais ſous des noms feints. C'eſt une pièce de caractères ; c'eſt *Orgon*, c'eſt *Damis* , c'eſt *Iſabelle*. Plus on entrerait dans des détails hiſtoriques, plus on contredirait l'hiſtoire.

Mon cher et reſpectable ami, je ſuis plus inquiet de l'entrepriſe de ma nièce que de notre Amélie. Je ſuis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène ; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public eſt-il las des Amazones et des Cénie ; peut-être ne ſera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne ſe trouve pas dans des circonſtances auſſi favorables que meſdames *du Bocage* et *Graffigny*. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle eſt ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réuſſir, il y a d'heureux détails, et, ſi je ne m'aveugle pas, ces ſeuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones ; mais ils ne ſuffiſent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame *Denis* que j'étais peu au fait du goût qui règne à préſent, qu'elle devait conſulter ceux qui fréquentent aſſidu-

ment les spectacles, que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante, si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus, si la Coquette était assez coquette, si elle fesait un rôle principal dans les derniers actes, si *Géronte*, *Cléon*, *Dorfan* étaient des personnages nécessaires, si chacun avait un but déterminé, si la suivante n'était pas un caractère équivoque, s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie, et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique, si la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode, qu'elle devait consulter des vrais amis qui osassent dire la vérité. 1752.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé; que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'*Alembert;* c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a

agi pour mes intérêts avec une chaleur et une
1752. prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi ; et, en attendant, je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé, sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan, n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traversière, et n'ayant, si je meurs ici, aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres ; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots, les dévots, les auteurs à craindre ; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mirepoix ; mais il faut attendre que l'édition du Siècle soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changemens ; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un

petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne ame aura dit cela, que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables ; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges. 1752.

D'*Argens* me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille complimens. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

1752.

LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

Potsdam, 22 de juillet.

MON cher ange, on m'a mandé que vos volontés céleſtes étaient que l'on repréſentât inceſſamment cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté ſoit faite au parterre comme au ciel. J'ai envoyé ſur le champ à M. de *Thibouville*, l'un des juges de votre comité, à qui madame *Denis* a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reſte de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout abſorbé dans la proſe de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le ſont de facs. Je ne ſais pas encore quel parti prend ma nièce ſur ſa Coquette; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'euſſe la politeſſe de lui céder le pas. J'attends demain de ſes nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre, donnent l'idée d'une étrange famille. *Dancourt* n'a-t-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureuſement

Heureusement vos prêtres sont plus fous que nous, et leur folie n'est pas si agréable; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à *Fréron* le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé *Desfontaines;* je demande sa grâce à M. de *Malesherbes;* et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges, si Amélie réussissait après le petit succès de Rome sauvée, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle. 1752.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance sans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. Je serais bien affligé si la Coquette recevait un affront. Je me consolerais plus

aisément de la disgrâce d'Amélie et du Duc
1752. de Foix. Il y a d'autres événemens sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentimens? j'aime passionnement mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser, et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre. . . . . .

On m'assure positivement que le Siècle sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me console. La vie est bien courte : tout est ou vanité ou peine : l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient; aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXXVIII. 1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 24 de juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des couriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poste est bientôt su. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte : il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite : je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon état : *Maupertuis* a fait discrétement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse qui est l'amour propre; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu : *Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge*

1752. *sale à blanchir?* Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien à tous le secret. Enfin, je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter. Je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable ; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé *la Beaumelle*, qui est, je crois, de Genève, et qui est renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé *Mes pensées ;* livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. *Maupertuis*, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa Majesté. Aussitôt ce *la Beaumelle*, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le Siècle de *Louis XIV* qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de *Maupertuis* et de *Koënig*, en voici le sujet :

Ce *Koënig* est amoureux d'un problème de

géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de la Haie à Berlin, uniquement pour aller conférer avec *Maupertuis* sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé *Leibnitz*, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que *Leibnitz* avait parlé de la même loi et combattait son sentiment. *Maupertuis*, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de *Leibnitz*. 1752.

Le professeur de la Haie lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick; et avec cette permission il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de *Maupertuis*, et s'appuya de l'autorité de *Leibnitz*, dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange:

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick, et ces fragmens de *Leibnitz*, alla se mettre dans la tête que *Leibnitz* était de son opinion, et que *Koënig* avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui *Maupertuis*, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait assembler les académiciens

1752. pensionnaires dont il distribue les gages ; il accuse formellement *Koënig* d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux. Il ne se trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grâce du coupable qui était à la Haie, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'*Orange*, dont *Koënig* est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très-tendrement.

LETTRE CXXXIX.

1752.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Potsdam, ce 25 de juillet.

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le Siècle de *Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de *Noailles*. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sibarites de Paris sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon

1752. édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événemens favorables à attendre.

L'édition infidelle de Rome sauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfans que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres, et le triste honneur d'être célèbre à Paris, est environné de trop de désagrémens. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagrémens qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si long-

temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à DIEU. 1752.

J'avoue que le vôtre eſt d'une eſpèce plus flatteuſe. Vous régnez, et je ſuis auprès d'un roi; auſſi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le ſecond. Mais j'ai peur que la jeuneſſe et la ſanté ne ſoient un état infiniment au-deſſus du nôtre. Comment faire? Conſolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de paſſage.

Vous avez tort, mon cher et illuſtre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres: vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence eſt venu. Le ſeizième ſiècle était groſſier, le dernier ſiècle a amené les talens, celui-ci a de l'eſprit. Si par haſard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous ſupplie de faire ſouvenir de moi M. d'*Argenſon*: il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui ſuis attaché. Le miniſtre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en ſouvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je penſe tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je penſe. Si je m'étendais ſur mes ſentimens pour vous, ſur mon eſtime, ſur mon attachement, je ſerais plus diffus que tous vos académiciens.

1752. Adieu, Monsieur ; si vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon ; le Siècle et moi nous vous ferons bien obligés.

LETTRE CXL.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

Potsdam, juillet.

J'AI reçu assez tard, Monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé ? et que si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque chose qui mettra le nom de *Chimène* aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été ? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal *Ximenès*, ce qu'on fait dans celle de *Vitikind*.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand-homme. Il faudrait un volume

pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié. 1752.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris, mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, Monsieur, que je mets au nombre

1752. des choſes qui me font aimer ce monde, les belles choſes que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête repoſée. Mille reſpects à madame votre mère; comptez ſur les ſentimens inaltérables de *Voltaire*.

LETTRE CXLI.

A M. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Potſdam, le 28 de juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez ſi je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je ſuis malade comme vous, et je ſouhaite bien ſincèrement que votre maladie aît des ſuites moins fâcheuſes que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaiſſance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part: c'eſt un préſent que vous faites à la nation, et c'eſt en partie la plus belle réponſe qu'on puiſſe faire à la voix du préjugé qui s'eſt élevé ſi long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oſerais vous dire que le faible eſſai que j'ai donné, n'a pas laiſſé, tout informe qu'il eſt, de détruire,

même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que magnanime et philosophe, avait conçue d'un roi respectable. 1752.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, Monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières ; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande ame. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de *Louis XIV* au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et

1752. la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU *qui vous convienne*, &c.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'*honorer* DIEU, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers DIEU, d'aimer sa femme, d'en demander une à DIEU qui convienne, &c., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un hiſtorien, d'un homme inſtruit de la manière de penſer des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de reſpect pour les unes et de reconnaiſſance pour les autres. 1752.

Si vous aviez, Monſeigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de celui où *Louis XIV* rend compte du caractère de M. de *Pompone*, rien ne jetterait un jour plus lumineux ſur l'hiſtoire intéreſſante de ce temps-là. Il eſt à croire que ce monarque aura auſſi bien reconnu l'incapacité de M. de *Chamillard* que les faibleſſes de M. de *Pompone*, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'eſprit. J'ai vu des dépêches de M. de *Chamillard* qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui feraient capables de déshonorer abſolument le miniſtère depuis 1701 juſqu'à 1709. J'ai eu la diſcrétion de n'en faire aucun uſage; plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation, que de dire des vérités déſagréables.

Cicéron a beau enſeigner qu'un hiſtorien doit dire tout ce qui eſt vrai, je ne penſe point ainſi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, ſans doute; mais je crois qu'on doit ſupprimer beaucoup de détails inutiles et odieux.

1752. J'ai la hardieſſe de combattre les opinions de *Cicéron*, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'Hiſtoire de la guerre de 1741, ce ſera aſſurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raiſon ſupérieure, de courage d'eſprit, et de politique; et je crois que cela ſeul ſuffirait pour vous faire regarder comme un grand-homme, ſi on ne connaiſſait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que perſonne au monde n'eſt plus attaché à votre gloire que moi : toute mon ambition ſerait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures ; et, ſi je pouvais compter ſur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne ſuis allé en Pruſſe qne pour y entendre un homme dont la converſation eſt auſſi ſingulière que ſes actions héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme auſſi reſpectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE CXLII.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potsdam, 5 d'auguste.

Mon cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement. Tirez-vous-en comme vous pourrez, Messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général *Thibouville*, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit *Amélie* au quatrième acte :

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop, vos douleurs épuisent ma constance, &c.

1752. Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous *Charles VII*, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savans sous *Dagobert* et *Thieri de Chelles*. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître, &c.

Pour les parens d'*Amélie* et l'extrait baptistère de *Lisois*, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la *Moréri*. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'*Amélie* est d'une race qui a rendu des services à l'Etat? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de Childeric vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels ; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert, et les grâces dont il est orné ; et, en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires soit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de *Mouhi*, que je vous prie de lui faire

remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne ſois très-empreſſé à lui rendre ſervice. 1752.
Des poſtes de cette importance ſont capables de diviſer une cour; et je me ſuis fait un violent ennemi de ce philoſophe modéré *Maupertuis*, pour une place inutile d'aſſocié à l'académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé *Raynal*. Vous jugez bien que de ſi grands coups de politique ne ſe pardonnent jamais, et que des degoûts ſi horribles laiſſent dans le cœur un poiſon mortel, ſurtout dans un cœur prétendu philoſophe.

Voici un petit mémoire pour M. *Secouſſe*. Je vous prie, vous ou ma nièce, de lui faire parvenir le plutôt que vous pourrez. Il faut que M. *Secouſſe* me diſe tout ce qu'il ſait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de *Noailles* que je n'eſpérais. M. le maréchal de *Belliſle* me promet auſſi des ſecours, mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler ſans relâche à Leipſick. Je ſuis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on eſt en France de quelque côté que l'on ſe tourne. Vous avez acquis, Meſſieurs, la monarchie univerſelle qu'on reprochait à *Louis XIV*, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des ſifflets univerſels pour vos querelles

1752. ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins, que les chefs-d'œuvre du temps de *Louis XIV* ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens ! on vous lit, et on se moque de vous !

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CXLIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 19 d'auguste.

L'ABBÉ de *Prades* est enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi, le marquis d'*Argens* et moi, en préparant les voies. C'est, je crois, la seule fois que j'aye été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est, je vous jure, le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié : il est gai, il est aimable; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les *Arius*, les *Jean Hus*, les *Luther* et les *Calvin* avaient été de cette humeur-là, les pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, se feraient pris par la main et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris ; apparemment qu'on ne le connaissait pas. La condamnation de sa thèse, et le déchaînement contre lui, sont au rang des absurdités scolastiques. On l'a condamné comme voulant soutenir le système d'*Hobbes*, et c'est précisément le système d'*Hobbes* qu'il réfute en termes exprès. Sa thèse était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiste et comme athée. Les consciences tendres qui l'ont persécuté ne sont pas grandes logiciennes; elles auraient pu considérer qu'athée est le contraire de déiste ; mais quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près. 1752.

Il fait une apologie, et veut l'envoyer au pape qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui surement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave *la Métrie*. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre Rome sauvée, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille, elle se mariera sans vous.

Mille remercîmens, je vous en prie, à

1752. M. de *Chauvelin*, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*; mais je lui demande très-humblement pardon sur la dixme royale et chimérique du maréchal de *Vauban*; elle n'eſt bonne que pour les curés dont parle M. de *Chauvelin*. Pourquoi ? c'eſt que monſieur le curé peut faire aiſément ramaſſer par ſa ſervante les dixmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit ſon vin tranquillement avec ſa nièce ; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'enſuite il vendît ſon grain et ſon vin. Il ferait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une meſure, et reſſemblerait au diable de Papefiguère dont on ſe moqua quand il alla vendre ſes feuilles de rave au marché. Propoſez à M. de *Chauvelin* cette petite difficulté.

Adieu ; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

LETTRE CXLIV.

1752.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, (auguste.)

Ou je me trompe, mon cher *Isaac*, ou M. de *Prades*, que je ne veux plus nommer abbé, est l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, instruit et capable de s'instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été si malade que je le suis aujourd'hui, sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir; je fais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce sera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle.

Mille respects *alla virtuosa marchesa*.

1752.

AU MEME.

En vous remerciant, cher frère ; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer *Coypel*, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé *Dubos*. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poësie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre très-utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier ; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

AU

AU MEME.

1572.

MON cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. de *Laleu*, voyant que madame d'*Argens* n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire inférer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés : il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur *Haller*? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder? était-ce de vous dont on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aye voulu vous déplaire? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus; songez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous

jure que je n'en ai pas été bleſſé ; mais je
1752. vous conjure d'être plus juſte, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la conſolation. Au nom de l'amitié, ſoyez moins épineux dans la ſociété : c'eſt la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attriſtez plus votre frère : la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y verſent du poiſon. L'humeur eſt de tous les poiſons le plus amer. Les fripons ſont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens ſoient difficiles ?

Pardonnez mes plaintes ; elles partent d'un cœur tendre qui eſt à vous.

AU MEME.

TRÈS-CHER et très-révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janſéniſte : ſes mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs, *Tros*, *Rutulufve fuat*, *nullo diſcrimine habebo*. Les janſéniſtes me pardonneront l'imbécille cardinal de *Tournon*, en faveur du déteſtable *le Tellier*.

N'eſt-il pas vrai que les diſputes ſur les rites chinois ſont à faire mettre aux petites-maiſons et les jéſuites et les janſéniſtes ? Cher frère, mon hiſtoire, à commencer au calviniſme, eſt l'hiſtoire des fous.

Bonjour ; je vous salue en *Frédéric*, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *Marchesa*. 1752.

AU MEME.

Je ne sais pourquoi, mon cher Marquis, les éditeurs mettent, parmi les satires, ce voyage qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens ; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella, non ego.* Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur saint *Constantin* et sur saint *Clovis* : je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur *Zozime* ; mais je ne peux me persuader que *Procope* soit l'auteur des anecdotes. Il me semble que les hommes d'Etat ne disent point de certaines sottises. Je crois que les *Frérons* de ce temps là ont pris le nom de *Procope*.

Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor ; vale, et scribe.

1752.

AU MEME.

CHER frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de *Richelieu* fesait à la reine ; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son mari, qui la fesait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfans; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec *Mazarin*, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de *Richelieu*.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi ; je suis bien malade.

AU MEME.

VOUS avez raison, frère ; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie ; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rousseau*, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *la Motte*.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. *Fréron* dira toujours que *la Motte* est coupable, et que *Rousseau* est innocent,

parce que j'ai fait la Henriade ; mais j'eſpère dans les honnêtes gens. — 1752.

Ah ! frère, ſi vous vouliez écraſer l'erreur ! Frère, vous êtes bien tiède !

LETTRE CXLV.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

A Potſdam, 29 d'auguſte.

Je vous aurais très-bien reconnu à votre ſtyle, Monſieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaiſir ; vous allez croire que c'eſt du duc de *Foix* que je veux vous parler, point du tout, c'eſt de *Néron*. Je ſuis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne ſuis ſéduit par un de ces ſuccès paſſagers dont le public ne rend pas plus raiſon que de ſes caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom, montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'eſt développé, et plus vous vous êtes ſenti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amaſſés.

Je ſouhaite me trouver à Paris quand vous

1752. gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux arts réhabilitent ce que les *billets de confession* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que si l'on siffle la sorbonne, vous rendrez le théâtre français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la Marquise et à vos amis.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, premier de septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfans de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de *Mouhi*. Cette réponse, avec un petit billet pour ce *Mouhi*, étaient

dans un paquet adressé à madame *Denis*, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé *Tiroux de Mauregard*, fermier général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cents mille livres de rente, comme son confrère *la Reynière*. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver. 1752.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pélerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de sorbonne qui osent examiner *Buffon* et *Montesquieu*, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat général d'*Ormesson* qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confession, ne m'empêcheront de venir vous embrasser ; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. *Secousse* sur ce

1752. Siècle ; et j'attends une réponse de M. *Secousse* pour un article important. Il est dur de travailler de si loin, pour sa patrie, à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein ; mais tel est le sort de la vérité ; il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres ; mais la canaille des dévots, celle de la sorbonne, font plus de bruit, et font plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu ; mais quand il sera dans les mains de *Couturier*, de *Tamponet* et du barbier de *Boyer* de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, &c. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute ; mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter, par des bouches respectables, qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de *Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme *Moncrif* et *Hardion;* à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié,

la perſécution s'adoucit, et le fanatiſme ſe laſſe. 1752.

Ne penſons point encore à Zulime ; il ne faut pas ſurcharger le public. Le grand défaut de *Zulime* eſt qu'elle ſait trop tôt ſon malheur, et que le fade *Ramire* eſt au-deſſous de *Bajazet*. Songeons à préſent à donner Rome ſauvée avec les changemens. Il faudrait que *Grandval* prît le rôle de *Catilina*, et que *le Kain* jouât *Céſar* ; cela donnerait quelques repréſentations. On aura peut-être beſoin de terribles intrigues pour cette nouvelle diſtribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de *Richelieu* dans cette grande affaire. Je vous embraſſe tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas ; je ne ſuis qu'un animal tragique. Mes tendres reſpects à tous vos anges.

Adieu, *ô et præſidium et dulce decus meum.*

1752.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL. (*)

Potsdam, le 5 de septembre.

Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses, Monsieur, que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout, et n'examine rien, dresse des statues et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de signal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de *Lisois*, je pense qu'à la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très-prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez ; mon royaume n'est pas de

(*) Depuis duc de *Praslin*.

ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait fifflé Rome et le Duc de Foix ; la sorbonne eût condamné le Siècle de *Louis XIV* ; on m'aurait déféré au procureur général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la fronde. Hué et persécuté, je ferais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces agrémens, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand-homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir, à ceux qui me persécutaient à Paris, de consumer leur mauvaise volonté devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, Monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient ; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuye. 1752.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis

——— y feraient ma principale consolation. Je me
1752. flatte que votre santé est rétablie. Pour moi je suis devenu bien vieux ; mon imagination et moi, nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment ; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de sa force ; il est aussi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome sauvée. Je ne fais fi, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 8 de septembre.

Mon cher ange, le premier tome du Siècle et le tiers du second sont déjà faits ; cependant, vous croyez bien que je ferai l'impossible pour insérer l'article dont vous désirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous désirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait, serait la querelle

avec le pape sur les franchises ; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre saint-père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que *Louis XIV* avait tort sur ces deux points, et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir à main armée, dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner ; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très-raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule. 1752.

Cependant, ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de *Louis XIV*. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de *Torcy* d'aller faire la révérence au grand-seigneur avec une grande brette par-dessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de *Tençin*, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que *Louis XIV*, de se fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun*. Veut-il qu'un concile

1752. de sept évêques soit œcuménique ? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous, il est fort injuste, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la liberté grande.

Autre délicatesse misérable de M. d'*Héricourt*. Je ne ferai pas certainement de *Valincourt* un grand-homme ; il était excessivement médiocre ; mais j'enjoliverai son article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues, pendant que le Siècle fait son premier effet à Paris ! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes, qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins ; mais que ne diraient point et les jésuites, et les sorbonniqueurs, *e tutti quanti ?* Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dise davantage ; mais moi, habitant de Paris, je serais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur général et à *Fréron*.

Je vous le dis encore, *regnum meum non est hinc*. Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera

du bruit, on me traiterait comme l'abbé de *Prades*; mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y penſera plus. L'ouvrage ſera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres ſe tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce conſolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je ſoupire, mais qu'une néceſſité malheureuſe m'a obligé de différer. Conſervez-moi votre amitié, ſi vous voulez que je revoye Paris. Je vais revoir Amélie, et m'animer à ſuivre vos conſeils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conſeil ne ſuffit pas, il faut un bon moment de génie, et on eſt un juſte à qui la grâce manque. 1752.

Mille tendres reſpects aux anges. Je vous ſupplie de vouloir bien m'écrire, ou me faire écrire par la prochaine poſte, en quelle année eſt mort cet homme, moitié philoſophe et moitié fou, nommé l'abbé de *Saint-Pierre*.

1752.

LETTRE CXLIX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 9 de septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'*Alcine*. Je remets entre les mains de M. le duc de *Virtemberg* les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfans et ses petits-enfans.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le payement est assigné sur les domaines que le duc de *Virtemberg* a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées, et nous ne ferons point payés avec un *car tel est notre plaisir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données: paroles de prince, il est vrai; mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent

que

que les ſouverains quand il s'agit du ſalut du peuple, ou de ces reſpectables et héroïques friponneries d'ambition, devant leſquelles l'honneur n'eſt qu'un conte de vieille. 1752.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Teſtament, qui auraient fait ſcrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oiſifs le jour du ſabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter ſur la ſolidité de cette affaire et ſur mon départ. Je ferai voile de l'île de *Calypſo* ſitôt que ma cargaiſon ſera prête, et je ferai beaucoup plus aiſe de retrouver ma nièce, que le vieil *Ulyſſe* ne le fut de retrouver ſa vieille femme.

1752.

LETTRE CL.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potsdam, 23 de septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, Madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant, peut-être, que je me vante d'être dans la retraite quand je suis à la cour d'un grand roi; mais, Madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes

entrées, et qu'après dîner je compose des cantiques ou des romances. 1752.

Ma vie n'a pas ce brillant; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison; et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales; mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que *Locke* enseigne et que la sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des billets de confession. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aye trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade; car n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela

vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés
1752. à Paris.

M. le président *Hénault* m'écrit quelquefois, mais M. le comte d'*Argenson*, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait ; on parle toujours de l'infidelle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon ame, et vous pouvez me donner un billet de confession quand vous voudrez ; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des écrivains. J'ai usé de toute la liberté que prenait *Bayle* ; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de *Louis XIV*. C'était, avec ses défauts, un grand roi,

et ſon ſiècle eſt un très-grand ſiècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la *Duchappe?* (*) 1752.

Portez-vous bien, Madame, et ſouvenez-vous du plus attaché et du plus ſenſible de vos ſerviteurs.

LETTRE CLI.

AU CARDINAL QUIRINI.

Potſdam, 29 de ſeptembre.

Che dirà l'eminenza voſtra quando ella riceverà queſta piſtola dopo aver letto quella del *Salomone* del Settentrione? Dirà che ſi degna aggradire il tributo d'un paſtore, quando ella a ricevuto l'auro, l'incenzo, e la mirra d'un che vale i tre re dell' epifania.

Ella ſi diletta nell' edificar delle chieſe, ma ſi erige un tempio nella memoria degli uomini; bramo di aggiungere i miei gridi à quelli applauſi che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Mà la mia voce è rauca e debole, il corpo langue, cosi fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di voſtra eminenza, già troppo ſparſe! *Foliis tantùm ne carmina manda.* Mà

(*) Marchandé de modes, célèbre alors à Paris.

1752. siano tutti i suoi scritti radunati *ad æternam memoriam.*

Auguro che la sua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io in tanto picciola lucciola m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.

LETTRE CLII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le premier d'octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public* de *Koënig*. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. *Maupertuis* est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrétement irrité le roi de Prusse contre *Koënig*, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les

originaux des lettres de *Leibnitz*, dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas ; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe ? il ne veut pas seulement lire la réponse de *Koënig*. Personne ne peut lui ouvrir les yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat ; elle n'en déloge point. 1752.

Au milieu de ces querelles, *Maupertuis* est devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ses accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant son ame ; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géans hauts de dix pieds, si on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre est dans ce goût. Il l'a lu à des berlinoises qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne sais quelle réputation, pour avoir été à

1752. Tornéo enlever deux suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même *Koënig* ; et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie française, je ne le comparai pas à *Platon*, et le roi de Prusse à *Denys* de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel *Platon !* quelle académie ! quel siècle ! et où suis-je ! Ah ! que M. le duc de *Virtemberg* finisse bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres.

LETTRE CLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 d'octobre.

Mon cher ange, le Siècle (c'est-à-dire la nouvelle édition, la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé ; il m'est par conséquent impossible de parler cette fois-ci de la petite épée que cacha monsieur votre oncle

oncle sous son cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun ; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire souvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les disputes fussent assoupies en France ; mais il paraît que vous en êtes assez loin. Le siècle de la philosophie est aussi le siècle du fanatisme. 1752.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de son royaume, qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre qui n'est pas l'arbre de vie, qui étend ses branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des disputes de l'Eglise pourront, malgré tous les ménagemens que j'ai gardés, se faire une idée juste de ces querelles ; ils les réduiront à leur juste valeur, et rougiront que, dans ce siècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques, ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange, les beaux arts sont assurément plus agréables que ces matières ; une

1752. tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au Duc de Foix et à Rome sauvée, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier ; *car ce n'était pas le temps des figues.* Je me suis affublé d'occupations si différentes, toute idée de poësie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre : l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille ; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage : l'Hymen vient quand on l'appelle, et l'Amour vient quand il lui plaît. Je compile à présent, et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de *Saint-Pierre;* j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour *Valincourt*, qui ne sera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. *Secousse;* il est avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois ; mais il a, pour rassembler ces monumens d'inconstance et de barbarie, six mille livres de pension : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde est un naufrage ; *sauve qui peut* est la devise de chaque individu.

Je me suis sauvé à Potsdam; mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai; j'ai cent ans; tous mes sens s'affaiblissent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très-malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes. 1752.

LETTRE CLIV.

A M. DE LA CONDAMINE, *à Paris.*

Potsdam, 12 d'octobre.

Je vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV.* On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute, si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la

1752. place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vîte, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsick, et que je crois à présent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des secours auxquels je ne m'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autres avantages que celui de deux Mémoires écrits de la main de *Louis XIV*, cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du Siècle de *Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très-peu de juges; et, parmi ces juges-là, la plupart sont prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem*

prorsùs ſubſtantialem, il faut avoir aiſance, ſanté et repos. Il ne tenait qu'à *Maupertuis* d'avoir tout cela, ſuppoſé qu'un homme ſoit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'eſt pas : il a dérangé ſa ſanté par l'uſage des liqueurs fortes : il a perdu quelques amis par un amour propre plus fort encore, et qui ne ſouffre pas que les autres en aient leur doſe : il a perdu ſon repos par la manière trop vive dont il a pourſuivi *Koënig* qui, au bout du compte, s'eſt trouvé avoir raiſon, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous aſſurer que je ne me ſuis mêlé ni de ſon affaire ni de ſon livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre. 1752.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et ſa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus ſujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de ſon caractère. Je n'en ſuis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il ſe fait, et dans les critiques qu'il eſſuie. Je ſuis plus malade que lui, et je reſte tranquillement à Potſdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la ſanté et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voiſinage; ce n'eſt pas ſans regret que

1752. je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment, je serais très-obligé à M. *Deslandes*, s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de *Louis XIV*. Monsieur *Deslandes* est citoyen et philosophe ; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler de-là qu'on est citoyen. Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer malgré *Maupertuis*. (*)

LETTRE CLV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 15 d'octobre.

VOICI qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité ; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de *Koënig*, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre *Koënig*, contre moi,

(*) *La Condamine* n'en fit rien, et prit le parti de *Maupertuis* qui s'était beaucoup moqué de lui.

contre tous ceux qui ont voulu juſtifier l'innocence de ce profeſſeur ſi cruellement condamné. Il traite tous ſes partiſans d'envieux, de ſots, de mal-honnêtes gens. La voici cette brochure ſingulière, et c'eſt un roi qui l'a faite. 1752.

Les journaliſtes d'Allemagne, qui ne ſe doutaient pas qu'un monarque, qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'eſſai d'un écolier qui ne ſait pas un mot de la queſtion. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Pruſſe, une couronne, un ſceptre, au devant du titre. L'aigle, le ſceptre et la couronne ſont bien étonnés de ſe trouver là. Tout le monde hauſſe les épaules, baiſſe les yeux, et n'oſe parler. Si la vérité eſt écartée du trône, c'eſt ſurtout lorſqu'un roi ſe fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes ſont accoutumés à être flattés. *Frédéric* réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour propre. *Maupertuis* n'a pu parvenir à être *Platon*, mais il veut que ſon maître ſoit *Denys* de Syracuſe.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'eſt que le roi n'aime point du tout *Maupertuis*, en faveur duquel il emploie ſon ſceptre et ſa plume. *Platon* a penſé mourir

1752. de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis ; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce *Platon* le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'*Arnaud*, pour le plaisir d'en faire ; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier : c'est être bien auteur !

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume ; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu *Platon* en ridicule sur ses géans, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec *Koënig*. La raillerie est innocente ; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de *Virtemberg* a déplu. On l'a su, et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que *Titus* et *Marc-Aurèle* n'auraient point été fâchés contre *Pline*, si *Pline* avait placé une partie de son bien sur la tête de *Plinia* dans le Montbelliard.

Je suis actuellement très-affligé et très-malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de *Damoclès*. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai *Platon* l'était chez le vrai *Denys*. 1752.

LETTRE CLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*.

Potsdam, 28 d'octobre.

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandemens impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus flat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poësie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée : *valete musæ et valete curæ*, voilà ma devise pour le moment présent, et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie !

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on

1752. renvoyât à Paris une Rome sauvée toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois ? ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut ; c'est un plaisir que le public se donne très-volontiers. Mon cher ange, laissons là *Catilina*, *César* et *Cicéron* pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure ; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux : c'est-là mon premier but ; non, ce n'est que le second. Mon premier désir est de venir vous embrasser. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battemens de mains, de sifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions : l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de *Férjol*, le Siècle était déjà presque

tout imprimé ; il doit être à préſent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire, c'eſt de veiller au petit concile ; j'en parle dans toutes mes lettres à madame *Denis*. Joignez-vous à moi ; faites-l'en ſouvenir. Ce ſera votre faute ſi ce *petit* ſubſiſte dans la nouvelle édition de Paris. Il eſt malheureuſement dans une douzaine d'autres dont la France eſt inondée, et ſurtout dans celle que l'abbé *Pernetti* a fait imprimer à Lyon ſous les yeux du père du concile. 1752.

Adieu, mon cher ange ; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux ; mais laiſſons paſſer l'hiver. Je finis, la poſte va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame *Denis*.

LETTRE CLVII.

AU MEME.

Potſdam, 22 de novembre.

MON cher ange, quoique les vers ne ſoient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire Zulime. Je me ſuis repris de goût pour cette aventurière ; et j'oſe croire que, ſi vous la liſiez telle qu'elle eſt, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous

1752. l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu ; mais à présent ne demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire ; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telle que celle de Rome sauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère de *Lisois*. Ce Duc de Foix a été très-bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire ; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame *Denis* m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome sauvée, ni du Siècle de *Louis XIV*.

J'ai vu les Lettres de madame de *Maintenon ;* c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle ; si elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé *la Beaumelle*, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon,

joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor ? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de *Maintenon*. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de *Caylus* ces Lettres et ces Mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles ? 1752.

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Ils sont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé sur madame de *Bolingbroke*, que j'ai mise dans le Siècle au rang des nièces de madame de *Maintenon;* me ferais-je trompé ? ne l'était-elle pas par son mari ? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois ? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les soirs pour aller entendre à souper le *Salomon* du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château

1752. est bien dans mon goût ; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive déformais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

LETTRE CLVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 25 de novembre.

Je fais partir, Monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire ! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussadement copié ; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste.

Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui feront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événemens qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes; et j'oserai même vous dire que le règne de *Louis XIV* attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite de son temps dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais surtout de cette foule d'hommes éclatans en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous, si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de *Louis XIV*. 1752.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos momens de loisir!

1752. Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire ! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur ? Je n'ai à présent qu'un érésipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétréciſſemens dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin ; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périſſons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids ; au lieu d'augmenter depuis 1686, elles ont diminué de moitié ; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. Il n'y a que d'*Argens* qui est gros et gras. *Maupertuis*, à force de boire de l'eau de vie, s'est mis à la mort ; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre, d'aller droit sous le pôle, de connaître le siége de l'ame en diſféquant des têtes de géans, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de *Descartes*, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les

hommes

hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout est dans ce goût dans son livre. *La Métrie*, en comparaison, a écrit en sage. 1752.

L'abbé de *Prades* est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aye été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécille force la sorbonne à une démarche si humiliante! et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi. Que serait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de *Belliſle ?* Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le Maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur est à vous pour jamais.

1752.

LETTRE CLIX.

AU MEME.

A Berlin, 16 de décembre.

Vous avez dû recevoir, Monseigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte ; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé (**) ; c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de *Louis XIV*. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

(*) Celle du 25 de novembre.

(**) C'était les Mémoires sur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du siècle de *Louis XV*.

LETTRE CLX.

1752.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 18 de décembre.

VOICI, mon cher et illuſtre confrère, une lettre de bonne année. Je ne ſuis pas accoutumé à faire de ces complimens-là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle ſans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur ſur l'hiſtoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuſcrit à M. d'*Argenſon*. Je devais faire de cette hiſtoire un ouvrage auſſi intéreſſant que le Siècle de *Louis XIV*. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt ſous des détails; cela eſt ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'eſt donc quelque choſe de bien vilain que la guerre, puiſque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'*Argenſon*, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et

1752. qui lui appartiennent. J'en fais à préſent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en ſupplie, Monſieur, que je lui demande très-ſérieuſement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai ſa gloire à cœur ; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de *Louis XV* ſe faſſent lire comme le Siècle de *Louis XIV ;* j'ai preſque dit comme votre chronologie ; et je ſouhaite qu'après ma mort mon nom puiſſe ne pas faire déshonneur à celui de M. d'*Argenſon*, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai beſoin à préſent de votre indulgence et de la ſienne ; je vous la demande inſtamment ; faites-lui parvenir mes remords.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 de décembre.

MON cher et reſpectable ami, je ne peux pas à préſent plus changer de climat que changer mes vers : un éréſipèle rentré m'enterrerait ſur les bords de l'Elbe ou du Vezer, et il ſerait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Veſtphalie. Votre charmante

lettre du 7 décembre, votre tendre amitié me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal ; vos lettres me ressuscitent ; mais on dit que mademoiselle *Gaussin* tue le duc de *Foix*. Cette *Gaussin* est actuellement un médecin d'eau douce. 1752.

Ce que vous dites de *la Motte* me fait trembler : quoi ! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent ; et parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire ! Comment serai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que *la Motte*, et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que *la Motte* ne croyait l'être de madame la duchesse *du Maine ?* Je m'en vais prier M. *Berrier* de permettre qu'on affiche à Paris : *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'est point heureux.*

Si vous avez lu cet article de *la Motte*, lisez donc celui de *Rousseau*, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur *la Motte*, et sur *Rousseau*, et sur *Fontenelle*, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme *Louis XIV*. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de *Maintenon*, si j'avais vu plutôt ses

1752. Lettres. Elle est tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du manége, des messes, des sermons, des galanteries, des cabales; voilà ce qui compose une *Esther;* mais l'*Esther-Maintenon* écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère *Ninon*, sans doute; mais madame de *Maintenon* vaut son prix. Je m'étais toujours douté que ce *la Beaumelle* avait volé ces Lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez *Racine*. Ce *la Beaumelle* est le plus hardi coquin que j'aye encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad usum delphini Danemarki*, des auteurs classiques français. Il datait sa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave personnage, d'autant plus qu'il avait prêché; mais, quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir *Frédéric* et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes Pensées* ou *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il me traitait comme un heureux, c'est-à-dire fort mal; et il voulait que je le présentasse au roi, lui et son livre. De là mon prédicateur alla au b ..., fut mis en prison, et se retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ses Pensées. Il faut

qu'il croye tous les rois fort heureux ; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et ses Penſées ; il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans son livre M. de *Machault*, *Pollion* ; et M. *Berrier*, *Meſſala*. Je ne sais si *Pollion* et *Meſſala* feront sa fortune; mais le vol des Lettres de madame de *Maintenon* pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme ; il parle comme un sot, mais il écrit quelquefois ferme et serré ; et ce qu'il pille, il l'appelle ses Penſées. Dieu merci, ce vaurien est de Genève et calviniste ; je serais bien fâché qu'il fût français et catholique ; c'est bien assez que *Fréron* soit l'un et l'autre. 1752.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne suis pas étonné du succès du Siècle de *Louis XIV*. Les hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choisir un tel sujet. C'était mon devoir en qualité d'historiographe, et vous savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il est plaisant qu'on m'ait ôté cette place, comme si une clef d'or du roi de Prusse empêchait ma

plume d'être consacrée au roi mon maître.
1752. Je suis toujours son gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'historiographe ? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de son pays ; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges ; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

LETTRE CLXII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 de décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de *Virtemberg* ; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croye à votre ancienne prédiction, que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort ; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service,

je

je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne ſonge qu'à déſerter honnêtement, à prendre ſoin de ma ſanté, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années. 1752.

Je vois bien qu'*on a preſſé l'orange ;* il faut penſer à ſauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon inſtruction, un petit dictionnaire à l'uſage des rois.

Mon ami ſignifie *mon eſclave.*

Mon cher ami veut dire, *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux ; je vous ſouffrirai tant que j'aurai beſoin de vous.*

Soupez avec moi ce ſoir, ſignifie *je me moquerai de vous ce ſoir.*

Le dictionnaire peut être long ; c'eſt un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieuſement, cela ſerre le cœur. Tout ce que j'ai vu eſt-il poſſible ? Se plaire à mettre mal enſemble ceux qui vivent enſemble avec lui ! dire à un homme les choſes les plus tendres, et écrire contre lui des brochures ! et quelles brochures ! arracher un homme à ſa patrie par les promeſſes les plus ſacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contraſtes ! et c'eſt-là l'homme qui m'écrivait tant de choſes philoſophiques, et que j'ai cru philoſophe ! et je l'ai appelé le *Salomon* du Nord !

1752. Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il, *je le suis aussi.* Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je ferai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Evangile, nommé *Pérard*, né comme moi en France : il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelques trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

LETTRE CLXIII. 1752.

A M. BAGIEUX.

Berlin, le 19 de décembre.

VOTRE lettre, Monsieur, vos offres touchantes, vos conseils font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu-près six; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un; je n'avais point apporté d'érésipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête, que *Pascal*, *Alexandre* et *Jésus-Christ* n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme *Fontenelle*. La nature a donné à ce qu'on appelle mon ame, un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant, j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à *la Métrie*. Il ne me manque plus que d'enterrer *Codénius*,

médecin du roi de Prusse ; mais celui-là a la
1752. mine de vivre plus long-temps que moi ; du moins, je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en fait tout autant que les autres ; et quand il voit que mes dents tombent, et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre aussi long-temps que *Mathusalem*, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque ; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront ; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles ; et quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentimens de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé, Monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

LETTRE CLXIV. 1753.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

Je vous remercie, Monsieur, des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohême, où vous contehiez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur courtes paroles. Qu'on se batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondîtes si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le

maréchal de *Saxe* des machines, et vous êtes
1753. mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les assurances des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grélots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-respectueuse, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait ? il m'a envoyé son grand factotum de *Fédersdoff* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes, pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir absolument, c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir

fait. J'ai déclaré à *Fédersdoff* que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux. 1753.

Adieu ; faites du paquet ci-joint l'uſage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre *du Bordier* doit être à préſent chez moi à Paris. Sa deſtinée eſt bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'oſe pas ſe dire malheureux. Cet homme eſt demandé à Berlin ; il y arrive en poſte. Il embarque ſur un vaiſſeau ſa femme, ſon fils unique et ſa fortune. Le vaiſſeau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* ſe trouve à Berlin ſans reſſource. On ſe ſert de ſes deſſins, on ne l'emploie point, et on le renvoie ſans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriſſez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyſique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choſes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conſtance.

1753.

LETTRE CLXVI.

A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, Monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour propre de *Maupertuis* à la sincérité de *Koënig*, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Koënig* ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *son ami* et comme *son maître dans les arts qu'il cultive:* ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant;* et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentimens et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement

pour lui ; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan ; si l'amour propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son maître ; si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois ; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour sa gloire qu'il ait pris parti contre *Koënig*, sans être instruit du fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela, sans avoir lu son appel. Il a été trompé par *Maupertuis*. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi qu'il soit trompé ; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur. 1753.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je

lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes
1753. pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa Majesté.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et respectable ami; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

Tanquam hæc sint nostri medicina doloris,
Vel Deus ille malis hominum mitescere discat.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française; il écrit français par un *a;* il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de *Maupertuis :* il l'a pris pour

Auguſte, et moi pour *Marc-Antoine*. *Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles pruſſiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reſte qu'à aller mourir dans cette terre que vous me propoſez, et de vous embraſſer avant ma mort. Voici une eſpèce de teſtament littéraire que je vous envoie. Mille tendres reſpects à tous les anges. 1753.

Je vous prie de donner copie de mon teſtament.

LETTRE CLXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potſdam*.

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher Marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faibleſſe. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur eſt inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potſdam, mais je ſuis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érésipèle eſt rentré, la dyſſenterie eſt ſurvenue, j'ai ſouvent la fièvre; il y a quatorze jours que je ſuis dans mon lit. Je ſuis ſeul, ſans aucune conſolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes

à qui je sers de père. Voilà mon état. Je
1753. compte sur votre amitié qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

AU MEME.

CHER frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ses belles lettres, a beau dire du mal de ce grand-homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Koënig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

AU MEME.

1753.

MON cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser : mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si benè vales, ego quidem non valeo . . . te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'est la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

AU MEME.

CHER frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de *Gassendi* est digne de *Bayle*. Je ne savais pas que *Gassendi* eût été le précurseur de *Locke*, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser.

1753. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

Belzébuth vous ait en sa sainte garde, mon cher Marquis; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

AU MEME.

Frère *Paul*, je vous attendais, je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher : mais puisque mon frère est toujours visité de DIEU, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre hermitage.

Frère *Voltaire*.

LETTRE CLXIX. 1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en santé ; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame *Denis*. Je suis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé ; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez souper avec lui : cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un

autre ; mais c'eſt un rôle que je déteſte,
1753. et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous avez ſi bien défini, eſt un homme que l'excès d'amour propre a rendu très-fou dans ſes écrits, et très-méchant dans ſa conduite ; mais je ne me ſoucie point du tout d'aller dénoncer ſa méchanceté au roi de Pruſſe. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis* ; car j'étais venu pour ſa Majeſté, et non pour ce préſident de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis* ; elle m'avait fait des ſermens d'amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis ; il a fait ſon métier de perfide en intéreſſant ſourdement l'amour propre du roi contre moi. *Maupertuis* ſavait mieux qu'un autre à quel excès ſe porte l'orgueil littéraire. Il a ſu prendre le roi par ſon faible. La calomnie eſt entrée très-aiſément dans un cœur né jaloux et ſoupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Pruſſe m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ſes ouvrages de proſe et de vers en état de paraître, a été un ſervice dangereux qui déplaiſait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effuſion de cœur. Enfin, ſon orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuſe brochure contre

moi ;

moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même, et ce qu'il se dit en secret: c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux. 1753.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Busiris*.

1753. Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

LETTRE CLXX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'est pas cela qu'il me faut : c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières : je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon* : c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? il faut bien aller à Potsdam; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête à tête d'un

homme qui l'a enſeigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière réſolution. 1753.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne ſoit pas de notre ſiècle, les taureaux de *Phalaris*, et les lits de fer de *Buſiris* ne ſont plus en uſage; et *Salomon minor* ne voudra être ni *Buſiris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur: mon paquet eſt tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg; il ne reſte guère que ma perſonne.

Tout ceci eſt unique aſſurément. Voici les deux *Lettres au Public:* le roi a écrit et imprimé ces brochures; et tout Berlin dit que c'eſt pour faire voir qu'il peut très-bien écrire ſans mon petit ſecours. Il le peut, ſans doute; il a beaucoup d'eſprit. Je l'ai mis en état de ſe paſſer de moi, et le marquis d'*Argens* lui ſuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres ſujets pour exercer ſon génie.

Perſonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maiſon des rois auteurs! Mais qu'il faſſe des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne perſécute point un homme qui lui a fait tant de ſacrifices.

J'ai le cœur ſerré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de choſes à vous dire que je ne dis rien.

1753.

LETTRE CLXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis longtemps. Vous avez été ambassadeur, monseigneur le Maréchal, et vous ferez plus à portée que personne de goûter le sel de ces ouvrages; cela est d'ailleurs absolument dans votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous; il me semble que je lis le docteur *Swift* ou milord *Chesterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait, en se jouant, de si jolies bagatelles, et dont la conversation est entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, songez que ces chefs-d'œuvre de grâces sont d'un homme qui ferait dispensé par sa place de ces agréables amusemens, et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Berlin quand il fesait à Potsdam ce que je vous

envoie; je demandais obſtinément mon congé; je remettais à ſes pieds tout ce qu'il m'a donné; mais les grâces de ma maîtreſſe (*) ont enfin rappelé ſon amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour : mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerais guéri; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros ſoufflet; mais je reviendrai baiſer votre main charmante. J'ai repris ſon portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous ſentez que je ſuis pénétré de douleur de quitter une perſonne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait ſur vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potſdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité, l'eſprit et les agrémens ne

1753.

(*) C'eſt ainſi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruſſe.

1753. sont qu'à Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant, si je retrouve à Plombières un peu de santé, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi, en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais son goût; elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste.

Adieu, Monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous.

(*) Cette lettre a été envoyée par la poste, et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la petitesse de conserver dans ses Etats l'usage infame d'ouvrir les lettres.

LETTRE CLXXII.

1753.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

FRERE, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repousser les assauts du démon qui voudrait faire, pendant mon absence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble : il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Elevez vos cœurs à DIEU, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

LETTRE CLXXIII.

A M. ROQUES.

Leipsick, avril.

JE suis tombé malade à Leipsick, Monsieur, et je ne sais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 de mars. Elle m'étonnerait, si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner.

1753. Comment a-t-on pu imaginer, Monsieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis* ? Non, Monsieur, chacun a ses lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille disséquer des géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les siennes qui sont l'antipode du bon sens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui, et qui lui sont tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accusé juste, si on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui se servit de lui, comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le savez ; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa Majesté du *Qu'en dira-t-on ;* que ce fut monsieur le marquis d'*Argens*. J'en atteste encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'est cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui a fait composer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait sentir à quel point on a méchamment abusé de sa crédulité ; il devrait sentir qu'il est le

Raton

Raton dont *Bertrand* s'eſt ſervi pour tirer les marrons du feu ; il devrait s'apercevoir que *Maupertuis*, le perſécuteur de *Koënig* et le mien, s'eſt moqué de lui ; il devrait ſavoir que *Maupertuis*, pour récompenſe, le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuſtice. 1753.

Non, Monſieur, il ne s'eſt jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis ;* il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a ſix mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Pruſſe, et cela me ſuffit. Ma deſtinée n'a rien de commun avec toutes ces tracaſſeries, ni avec le Siècle de *Louis XIV ;* je ſais ſupporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un ſupplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, ſans en avoir la moindre connaiſſance. Je pourrai, comme M. *Koënig*, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reſte quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire ſentir tous ſes torts. Il doit être honteux d'avoir été

1753. l'instrument de la méchanceté de *Maupertuis*, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, Monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons, me permet à présent de vous répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Isaac Onitz*,

et que ce ſera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais inceſſamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conſeillé de me faire enduire de poix réſine (*), ſelon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aiſément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combuſtibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme diſent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me ſuis toujours tenu auprès ſans ſortir de mon caveau. 1753.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; ſongez que je ſuis un juſte à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre auſtrale, à une ville latine, au grand ſecret de connaître la nature de l'ame avec une doſe d'opium. Que ſa ſainte volonté ſoit faite ſur la terre comme en enfer! Je vous ſouhaite, mon cher frère, toutes les proſpérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camiſole et d'un manteau. Jouez de la baſſe de viole, et ſi vous avez

(*) Alluſion aux lettres de *Maupertuis*. Voyez la Diatribe d'*Akakia*, volume de Facéties.

quelques ordres à donner à votre frère,
1753. envoyez-les à la même adresse.

A propos, je me meurs positivement. Bonsoir, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Francfort sur le Mein, au lion d'or, 4 de juin.

Quand vous saurez, mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que *Maupertuis* m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aye été si long-temps sans vous écrire; quand vous saurez que j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser, vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous saurez le reste, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre à Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conseillers ordinaires, et est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami, et le pigeon a eu l'aile cassée avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps à Francfort, où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que *Maupertuis* y avait séjourné

quatre jours sous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, sous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute sa maison avaient pour moi. 1753.

Voilà une étrange conduite pour un président d'académie. Il est nécessaire pour ma justification qu'on en soit instruit. Ce sont-là de ses artifices, et c'est ainsi à peu-près qu'il en usait avec d'autres personnes, lorsqu'il mettait le trouble dans l'académie des sciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe. On ne sait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très-bien puni, et je le suis surtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me

1753. condamnez. Madame *Denis* eſt à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je ſuis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je reſterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU.

Adieu, mon cher ange; je baiſe, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendreſſe et componction. Il eſt très-cruellement probable que je pourrai reſter ici aſſez de temps pour y recevoir la conſolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embraſſer.

LETTRE CLXXVI.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eſt arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait enviſager de fort près le pays où l'on ſaura les principes des choſes, et ce que c'eſt que cette force motrice ſur laquelle on raiſonne tant ici-bas, mais dont je ſuis preſque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, déſabuſé des idées fauſſes que vos adverſaires avaient données ſur la

vîteſſe vraie et ſur la *vîteſſe propre.* Il eſt plus difficile de ſe détromper des illuſions de ce monde, et des ſentimens qui nous y attachent juſqu'au dernier moment. J'en éprouve d'aſſez douloureux pour avoir pris votre parti; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours abſurde de faire dépendre l'exiſtence de DIEU d'*a* plus *b* diviſé par *z*. 1753.

Où en ferait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'aſtronomie pour connaître l'Etre ſuprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeſte à tous, et les preuves les plus communes ſont les meilleures, par la raiſon qu'elles ſont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui eſt néceſſaire pour nos moindres beſoins : la certitude de ſon exiſtence eſt notre beſoin le plus grand. Il nous a donné aſſez de ſecours pour le remplir; mais comme il n'eſt point du tout néceſſaire que nous ſachions ce que c'eſt que la force, et ſi elle eſt une propriété eſſentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes ſe dérobent à nos recherches, parce que tous les ſecrets du Créateur ne ſont pas faits pour nous.

1753. On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie poſſible ; mais que répondraient les partiſans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une ſeule livre; que le cœur en exerce une immenſe pour exprimer une goutte de ſang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui ſouvent ne font pas naître un ſeul chêne ? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profuſion que d'économie dans la nature.

Quant à votre diſpute particulière avec votre adverſaire, il me ſemble de plus en plus que la raiſon et la juſtice ſont de votre côté. Vous ſavez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre perſécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a cauſé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une ſi légère cauſe.

C'eſt-là encore une des profuſions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite ſemence. 1753.

Je peux vous aſſurer que votre perſécuteur et le mien n'a pas, en cette occaſion, obéi à ſa loi de l'*épargne ;* il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'eſt trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir paſſé de *Jupiter* à *la Beaumelle !* Peut-il ſe diſculper de la cruauté qu'il eut de ſuſciter contre moi un pareil homme ? peut-il empêcher qu'on ne ſache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui ? ne ſait-on pas dans quelle ville il reſta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, ſous le nom de *Morel*, pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima ſous le titre de Francfort ? Quel emploi pour un préſident d'académie ! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à ſon alteſſe féréniſſime monſeigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par là m'arracher les bontés, la protection et les ſoins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la baſtille, dès le 22 avril, pour avoir inſulté des citoyens et des ſouverains dans deux mauvais livres ; il ne pouvait par con-

1753. séquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé sous son nom.

Voilà un de ces argumens, Monsieur, dont on ne peut se tirer. Il est, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, est bien vrai; les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus mauvaise des armes; l'on se croit un politique, et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison, dire la vérité et s'immoler; mais faire condamner son ami comme faussaire, et se parer de la modération de ne point assister au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuser ceux mêmes qu'on opprime: c'est la honte éternelle de l'esprit humain.

Les belles-lettres sont d'ordinaire un champ de disputes; elles sont, dans cette occasion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections de géans, et sur la manière d'exalter son ame pour lire dans l'avenir;

Ludus enim trepidum genuit certamen et iram,
Ira, truces inimicitias et funebre bellum.

Je ne diſpute point quand il s'agit de poëſie et d'éloquence, c'eſt une affaire de goût; chacun a le ſien : je ne peux prouver à un homme que c'eſt lui qui a tort, quand je l'ennuie. 1753.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philoſophie ou d'hiſtoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raiſon à ſept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médiſantes que des livres utiles.

Par exemple, Monſieur, lorſqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illuſtre que vous vouliez écrire contre ſes ouvrages, je réponds que vous êtes aſſez inſtruit, par des preuves inconteſtables, que non-ſeulement cela eſt très-faux, mais que j'ai fait préciſément le contraire.

Lorſqu'on oſe inférer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je ſuis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un ſeul libraire qui puiſſe dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuſcrit.

Lorſqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre

1753. du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que sa majesté le roi mon maître m'a conservée?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorencis* et par les *Châtillons*?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit: *Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi*; je réponds que celui qui a avancé cette sottise, en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade sous le nom de M. *Marmontel*, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin*?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé: Des beautés de

la langue française, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom qui est trop connu. 1753.

Lorsqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que jusqu'ici on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté ; qu'il est faux que cette édition existe ; et qu'il est faux que cette préface, qui existe réellement, ait été citée mal à propos : elle

1753. a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel*; elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme que cet illustre souverain dont il est parlé, voulait faire graver : c'était un double honneur qu'il fesait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à personne ; que je n'en ai que trop fait ; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, Monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause, comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec *Cicéron* :

Seipsum deserere turpissimum est.

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

LETTRE CLXXVII.

1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MON cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous instruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choses à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé Zulime. Jugez si je vous aime; non que je croye que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de Syracuse, j'ai passé par d'autres cours de la Gréce, et je finirai par philosopher avec vous à Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur sera à jamais à vous.

1753. LETTRE CLXXVIII.

AU MEME.

Juin.

MA nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo ; pardonnez, mon cher ange ; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Est-ce là sa *moindre action ?*

Il n'est pas moins surprenant que, pour se faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela est singulier. *Maupertuis* est un plaisant philosophe.

Mon cher ange, il faut savoir souffrir ; l'homme est né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique ; il y a des gens qu'elle couvre de honte ; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange ; adieu, tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé,

où

où diable fait-il pénitence de sa passion effrénée pour le bien public ? Portez-vous bien. 1753.

A Francfort sur le Mein, sous l'enveloppe de M. *James de la Cour ;* ou si vous voulez, à moi chétif, au lion d'or.

LETTRE CLXXIX.

A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier le secrétaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes ; je pleurais votre départ et votre séjour ; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi ; votre patience et votre courage m'en donnaient ; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve ; je crois que tout cela s'est passé du temps de *Denys* de Syracuse : je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison

1753. sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de *Freitag*, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais seul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom, par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poësies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés, et comme la récompense de mes soins : il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talens,

que je l'ai bien ſervi et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin, il eſt bien au-deſſous de ſon rang et de ſa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompenſe, en me feſant demander ſes poëſies par des ſoldats. 1753.

J'eſpère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume ſur la fin de ma vie. Il a pris conſeil de ſa colère, il le prendra de ſa raiſon et de ſa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en ſon nom? Milord *Maréchal* ſera, ſans doute, chargé de vous faire oublier, s'il eſt poſſible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été pruſſien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthouſiaſme aux avances ſingulières que le roi de Pruſſe m'a faites pendant quinze années de ſuite, on a grande raiſon; mais ſi on entend que j'ai été ſon ſujet, et que j'ai ceſſé un moment d'être français, on ſe trompe. Le roi de Pruſſe ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais propoſé. Il ne m'a donné la clef de

1753. chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serment, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. d'*Ecouville*, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'est pas français ? oserait-on dire cela devant les statues de *Louis XIV* et de *Henri IV*; j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je suis le seul académicien qui fit son panégyrique quand il nous donna la paix ; et lui-même a ce panégyrique traduit en six langues ?

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'ame. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie ; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte

rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger, qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom : il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres ; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances ; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV;* il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inspira toute sa vie. 1753.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes complimens à votre frère et à votre sœur. Adieu ; puissé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois !

1753.

Réponse de madame Denis à M. de Voltaire.

A Paris, le 26 d'auguste.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Prusse vous ferait mourir, ne retombe que sur moi. J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'est tué de désavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré, de la part de son maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le sieur *Federsdoff* m'écrit de Potsdam, le 12 de ce mois : *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je souhaite*

que vous jouissiez toujours d'une prospérité sans pareille, étant avec respect, &c. 1753.

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous fesons très-bien tous deux de nous taire, le public parle assez.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, si je pouvais sortir de mon lit, &c. &c.

LETTRE CLXXX.

A M. ROQUES.

Juillet.

MONSIEUR,

Je comptais, en passant à Francfort, vous présenter moi-même le Supplément au Siècle de *Louis XIV* (2), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge

(2) Ce Supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges historiques, tome I, page 131.

1753. par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de *la Beaumelle* à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul. (*)

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de *Maupertuis* envers moi. Je savais que madame la comtesse de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que *la Beaumelle*, au sortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé ; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comtesse de *Bentink*, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle *Maupertuis* m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un désaveu ; mais ce désaveu ne

(*) Voyez la corresp. du roi, année 1753.

porte

porte que sur des choses étrangères à son procédé. 1753.

Je n'ai jamais accusé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité ; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée que je vous écris. Je suis très-malade, et j'espèrerai jusqu'au dernier moment que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis, &c.

AU MEME.

Juillet.

Je suis fâché à présent, Monsieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la sévérité qu'il méritait. On dit qu'il est à la bastille ; le voilà malheureux, et ce n'est pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il serait enfermé dans le temps même que ma réponse paraissait. Il est vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une si furieuse démence

1753. contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard ; et je fais, de science certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui ; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préservatif contre sa scandaleuse édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'est que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, Monsieur, ce que j'ai mandé au roi de Prusse ; c'est que si les choses dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai sues par tant d'autres, ne sont pas vraies ; si *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi ; si *Maupertuis* peut se laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je suis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis :* mais aussi, Monsieur, si vous ne m'avez pas trompé, si tous les autres témoins sont unanimes ; s'il est vrai que *Maupertuis*, parmi les instrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, et de l'exciter contre

moi, il eſt évident que le roi de Pruſſe me doit rendre juſtice. 1753.

Je ne demande rien, ſinon que ce prince connaiſſe qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſait. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai crue toujours philoſophe et juſte. Ma ſituation eſt très-funeſte; et quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la misère humaine. Je me conſole par le travail et par les belles-lettres, et ſurtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes-nous pour oſer murmurer?

Au reſte, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, et je peux vous aſſurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment que j'euſſe voulu cacher. Je ſuis, Monſieur, &c.

1753.

LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 d'auguſte.

Mon cher ange, j'ignore ſi madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attriſté et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et ſurtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être raſſaſié d'électeurs, mais celui-là eſt très-conſolant.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais, par les ordonnances de *Gervaſi*, qui eſt meilleur médecin que les plus grands rois, je reſte quelque temps à Strasbourg. Je viſe à l'hydropiſie. Je n'en avais pas l'air; mais vous ſavez qu'il n'y a rien de plus ſec qu'un hydropique. *Gervaſi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime*, à qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur son père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort. 1753.

L'abbé *Daidi*, qui a passé ici avec M. le cardinal de *Soubise*, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne ferai pas

1753. tenté d'y travailler ; mais si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'*Argental* ? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise ? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales ? n'avez-vous pas été bien ébaubi ? L'aventure est unique. Jamais parisienne n'avait été encore mise en prison chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Borusses. Certes, le cas est rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous ? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

LETTRE CLXXXII. 1753.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 d'auguſte.

La deſtinée, Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voiſinage, à la porte de Strasbourg. Je ſuis dans une petite maiſonnette, appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervaſi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la conſolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comteſſe de *Roſen*; mon premier ſoin eſt de vous y adreſſer les vœux qu'un ancien ami fait du fond de ſon cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les ſincères témoignages de ma ſenſibilité pour tout ce qui vous touche; je ſuis un de vos plus anciens ſerviteurs, et je ne ſuis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'eſt qu'un jour; le ſoir devrait du moins être ſans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paiſiblement. Il eſt affreux

1753. de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, Madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, Madame, et que de choses nous aurions à nous dire! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Defalleurs* qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, Madame; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, sans cérémonie.

LETTRE CLXXXIII. 1753.

A LA MÊME.

2 de septembre.

J'AI lu, Madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentimens qui m'attachent à vous depuis si long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monsieur son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je sais, c'est que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment du juger l'arrêt.

1753. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de *Gayot* est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé ; je n'en ai point du tout, mais je porte par-tout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, Madame, que cette destinée qui nous ballotte, m'a fait presque alsacien? Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de *Virtemberg ;* mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes ; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, Madame ; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même, le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? Si vous êtes en commerce de lettre avec M. *Desalleurs*, je vous prie, Madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban.

Pour moi, je suis plus maigre que jamais; je suis une ombre, mais une ombre très-sensible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, Madame; je vous souhaite un soir serein sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect. 1753.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 de septembre.

MAIS vraiment, Monseigneur, cela est assez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers sont donc une belle chose! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils sont bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère? Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort; l'aventure est du temps de *Denys* de Syracuse. Je suis au désespoir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe, et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville souterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et

1753. ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ferait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les sentimens de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jouissance de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse *bacciar vi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce ferait pour moi l'heure du berger. *E per che no? Un gran' re m'a bacciato la mano, à me, si, la brutta mano per incitar mi à rimanere nel suo palazzo d'Alcina. Ed io bacierò la vostra bella mano con un più grande e saporito piacere. Ah, signore amabile, signore cortese e bravo, la vita si perde si consuma e la speranza ancora si distrugge.*

Est-ce que vous seriez assez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, Monseigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illustres catins à qui vous avez fait passer de joyeux momens, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première conversation

que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ferait assez amusante. Non, ce ferait la seconde; car, à force de plaisir, je ne saurais ce que je dirais dans la première. 1753.

A propos, je suis bien malade; daignez vous en souvenir. Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte. *In tanto con ogni ossequio, &c.*

LETTRE CLXXXV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 de septembre.

Je vous demande pardon, Madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout de la plume, surtout quand on écrit vîte et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était, à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je

1753. suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur; non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui est très-secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement. C'était une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Virtemberg*. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de *Naboth*, et que mon hypothèque est *le beau billet qu'a la Châtre;* mais je n'en crois rien. Le duc de *Virtemberg* est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*historiographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois sont de très-mauvaises selles.

Il eſt vrai qu'on m'a laiſſé ma place de gentil-homme ordinaire de la chambre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois. 1753.

Ayez donc la bonté de m'inſtruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me ſouvient que M. de *Richelieu* eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la veſſie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en eſpère autant pour monſieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, Madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout ; je ſuis à la campagne, vis-à-vis votre maiſon, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquels on m'a condamné. Je vis tout ſeul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont je ne ſais ſi je ferai uſage ; tout ce que je ſais bien ſurement, c'eſt que je meurs d'envie de vous voir, de cauſer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes reſpectueux et tendres ſentimens.

1753.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

MON cher ange, si madame la maréchale du *Duras*, qui a l'air si résolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre; si elle avait donné bravement la petite vérole à ses enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, disent: Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée, l'évêque de Vorcester prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole ; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un fourdaud, qui est la trompette de *Maupertuis*, répand ses horreurs. Où se sauver ? Vous me direz que c'est au château de M. de *Sainte-Palaye ;* mais le père *Goulu* persécutait *Balzac* jusque sur les bords de la Charente. 1753.

I nunc, et versus tecum meditare canoros.

Mais, mon cher ange, si vous me promettez, vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace, et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de *Virtemberg*. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont ?* mais cent ans et trente sont la même chose pour la faux de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cauchemar assez perpétuel ; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

1753. On m'a envoyé *la Querelle*; il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je suis pénétré de regrets, Madame; vous et madame de *Brumat* vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui, Madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y

a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. *Klinglin* la justice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que monsieur votre fils revient : quand pourrai-je être assez heureux pour voir le fils et la mère? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous dans la retraite. La destinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, Madame; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre respect. 1753.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

Mon cher ange, il me semble que je suis bien coupable; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas assez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des siècles passés, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade. Cette

1753. aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiéron*.

Il me semble qu'il faut avoir son ame bien à son aise pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir un sujet dont on soit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans le sein d'un ami comme vous ; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas surtout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins ; mais songez que votre amitié, qui a un empire si doux, n'est pas faite pour commander l'impossible. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie !

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpfling le jeune*, à

Colmar, sans mettre mon nom, sans autre adresse, et la lettre me ferait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise ; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, fesant son entrée en fils d'un secrétaire d'Etat ; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout ; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions, surtout quand ce prochain est ministre ou fils de ministre. 1753.

J'ai vu quelquefois, dans ma solitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime ;* sa naissance est un roman, sa vie est obscure et triste, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage ; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse ! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

Ce qui ne me manquera jamais, c'est ma

tendre amitié pour vous. Cette idée seule me
1753. console. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange ; pardonnez-moi d'avoir été si long-temps sans vous écrire : il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés scène par scène ; rien ne m'a paru assez tendre ; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

LETTRE CLXXXIX.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

Comment, Madame, est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris? Tout ceci est le combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables billets de confession, et on ne songe ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la

petite : vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie : l'inſertion les ſauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont* eſt le ſeul qui ait fait inoculer un de ſes enfans, et on s'eſt moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui eſt au-deſſus des forces de la nation, eſt ridicule. Je retournerai bientôt de ma ſolitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, ſur leſquelles j'avais quelque deſſein de bâtir une jolie maiſon. Il s'y trouve quelque difficulté ; le duc de *Virtemberg* a un procès pour cette vénérable maſure au conſeil privé, et je n'irai pas bâtir un hoſpice qui aurait un procès pour fondement. Mais, Madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monſieur votre frère. N'eſt-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? il eſt, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais perſonne ne l'habite ; et ſi la maiſon et le fief ne ſont pas compris dans le fief invendable ; ſi on peut louer le château, avec les meubles qui y ſont, en attendant que la famille s'arrange, ne ſerait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai ſi on veut ; je ferai un bail ; je payerai un an d'avance pour faire plaiſir à la famille ; et pour pot de vin je vous ferai un

1753.

1753. petit quatrain pour votre tableau ; mais à qui faut-il s'adreſſer, et comment faire ? ma propoſition n'eſt-elle pas indiſcrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà preſſenti ſur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, Madame, avec votre charmante amie ? vous ſentez bien que la maiſon ſerait à vous, et que je n'y ferais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez ; ſi on veut vendre à vie, ſi on veut louer, ſi on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire alſacien pour vous, la fin de ma vie en ſera plus douce. Je n'ai vu qu'en paſſant l'abbé de Munſter, il eſt occupé à Colmar ; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il eſt poli, il a de l'eſprit, il eſt riche, il ne lui manque rien. Les proceſſions de Rouen n'ont pas le ſens commun ; ce n'eſt plus le temps des proceſſions de la ligue ; de petites cabales ont ſuccédé aux guerres civiles ; il faut payer ſon vingtième, ſe chauffer et ſe taire, *le reſte viendra*. Mille tendres reſpects, &c.

LETTRE

LETTRE CXC. 1753.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

MON ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obſtacles qu'elles trouvent. Vous ſentez à quel point je dois être reconnaiſſant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuſe dans la retraite de *Platon*; la deſtinée s'eſt acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui ſe rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de triſtes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe ſablonneux où le diable m'avait tranſporté.

Mais tout cela n'eſt qu'un agréable ſonge. Il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perſécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaiſir de la converſation, quand ils ont de l'eſprit; préciſément comme je vois les théologiens, ſans croire ni aux uns ni aux autres.

1753. On dit, mon ancien ami, que votre campagne est charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me console pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confession y sera assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne sais ce qu'est devenu *Formont;* tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensans étaient libres, ils se rassembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, sed levius fit patientiâ;* je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ.*

LETTRE CXCI.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de novembre.

On m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt

trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage; je préférerais surtout cette petite maison de campagne, qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir le soir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce serait être à cent lieues de vous. 1753.

Cet abrégé de l'Histoire universelle, dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuscrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorsque les hussards autrichiens pillèrent son bagage; cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve aujourd'hui que c'est son libraire qui débite ce manuscrit tronqué, altéré, méconnaissable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je sais, c'est qu'on a été très-scandalisé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiser les

1753. rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conseille M. de *Beaufremont ;* j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé ? comment vont les affaires de votre famille ? Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre santé et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris ? y a-t-il quelque nouvelle sottise ? Que ce milieu du dix-huitième siècle est sot et petit ! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, Madame ; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché.

LETTRE CXCII. 1753.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

MON aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines ; mais je crois aussi notre chère *Denis* un peu gourmande ; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempest*. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts. Je serai enchanté de vous embrasser ; mais où, et quand ?

Peignez-vous d'après le nu, Madame ;

1753. et avez-vous des modèles ? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue : donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous MM. *Corringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godstal*, et autres messieurs du bel air ? ce sont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des choses agréables d'une main légère, et moi des sottises graves d'une main appesantie.

Je baise vos belles mains, et je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller ; faites-lui bien mes complimens.

LETTRE CXCIII.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue : ce ne sont pas des monumens de la bonté des hommes. On

dit que les rois ſont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le ſont un peu davantage. 1753.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines* par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre; il m'appelle ſon bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaiſſance, il avoue que ſans moi il était perdu, que je ſuis le ſeul qui ait eu le courage de le ſervir; mais dans la même liaſſe j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, ſelon ſa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépenſé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaiſſez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais auſſi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eût fait à Potſdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare*, et *Lefévre*, à qui j'avais prodigué les mêmes ſervices, ne m'ont donné aucun ſujet de me plaindre. La raiſon en eſt, à ce que je crois, qu'ils ſont morts tous trois avant que leur amour propre et leurs talens fuſſent aſſez développés pour qu'ils devinſſent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour propre et à l'intérêt; vous avez beau avoir rendu les plus grands ſervices, vous avez réchauffé dans votre ſein des vipères. C'eſt-là mon premier malheur; et le ſecond a été d'être trop touché

1753. de l'injuſtice des hommes ; trop fièrement philoſophe pour reſpecter l'ingratitude ſur le trône, et trop ſenſible à cette ingratitude ; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des perſécutions ; ne voyant d'un côté que des fanatiques déteſtables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être ; n'aſpirant plus enfin qu'à une retraite, ſeul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la baſſeſſe et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel eſprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais ſans doute entendu parler (ce n'eſt pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'eſprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres avec leſquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi ; et il diſait pour ſon excuſe que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chaſſé de la maiſon. C'eſt, au demeurant, un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rouſſeau* a, je crois, adreſſé une épître.

En voici d'un nommé *Ravoifier* qui se disait garçon athée de *Boindin ;* il m'appelle son protecteur, son père ; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir. 1753.

Un *Demoulin*, qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appellé *Lajonchère.* C'est l'auteur d'un système de finances ; et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le trésorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de *Mannori.* Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je suis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit ; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain.* Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner

(*) Voyez Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome II, page 196.

1753. les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez

(*) *Jore.*

à *Pope*: il a passé par les mêmes épreuves ; et s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux. 1753.

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre ; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie mal-fesant a fagoté ce bas monde.

LETTRE CXCIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'empire qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère ; cependant, Monseigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronsac* est réchappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante et aussi glorieuse que la vôtre. Il est triste que je voye finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici

1753. des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples ; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de supprimer cette édition ; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, Monseigneur ; conservez-moi vos bontés.

P. S. On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sore, dans laquelle sa Majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire ;

je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là ; son libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre. 1753.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma santé toujours languissante ne m'a pas permis de vous écrire.

Fin du Tome quatrième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

AIGUEBERE, (M.) *conseiller au parlement de Toulouse.* Page 55

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 200
LETTRE II. 220
LETTRE III. 236

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 229
LETTRE II. 383
LETTRE III. 443
LETTRE IV. 455
LETTRE V. 458

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I. 5
LETTRE II. 67

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')

LETTRE I. 9
LETTRE II. 17
LETTRE III. 145
LETTRE IV. 299

ARGENTAL. (M. le comte d')
LETTRE I. 3
LETTRE II. 15
LETTRE III. 18
LETTRE IV. 20
LETTRE V. 22
LETTRE VI. 24
LETTRE VII. 28
LETTRE VIII. 30
LETTRE IX. 32
LETTRE X. 35
LETTRE XI. 37
LETTRE XII. 43
LETTRE XIII. 44
LETTRE XIV. 46
LETTRE XV. 48
LETTRE XVI. 50
LETTRE XVII. 58
LETTRE XVIII. 68
LETTRE XIX. 71
LETTRE XX. 78
LETTRE XXI. 86
LETTRE XXII. 103
LETTRE XXIII. 109
LETTRE XXIV. 111
LETTRE XXV. 121
LETTRE XXVI. 124
LETTRE XXVII. 132
LETTRE XXVIII. 140

LETTRE XXIX. 148
LETTRE XXX. 155
LETTRE XXXI. 159
LETTRE XXXII. 164
LETTRE XXXIII. 167
LETTRE XXXIV. 172
LETTRE XXXV. 175
LETTRE XXXVI. 180
LETTRE XXXVII. 189
LETTRE XXXVIII. 196
LETTRE XXXIX. 201
LETTRE XL. 207
LETTRE XLI. 221
LETTRE XLII. 237
LETTRE XLIII. 242
LETTRE XLIV. 252
LETTRE XLV. 256
LETTRE XLVI. 266
LETTRE XLVII. 283
LETTRE XLVIII. 293
LETTRE XLIX. 305
LETTRE L. 333
LETTRE LI. 340
LETTRE LII. 354
LETTRE LIII. 360
LETTRE LIV. 377
LETTRE LV. 390
LETTRE LVI. 396
LETTRE LVII. 408

LETTRE LVIII. 417
LETTRE LIX. 419
LETTRE LX. 428
LETTRE LXI. 442
LETTRE LXII. 460
LETTRE LXIII. 471
LETTRE LXIV. 472
LETTRE LXV. 484
LETTRE LXVI. 496
LETTRE LXVII. 499
ARNAUD. (M. d') 54

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien major des gendarmes de la garde.*
LETTRE I. 310
LETTRE II. 435
BOCAGE. (Madame du)
LETTRE I. 25
LETTRE II. 52

C.

CHOISEUL. (M. le comte de) 394
CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 291

LETTRE II. 309
LETTRE III. 505

CLAIRON. (Mademoiselle)
LETTRE I. 59
LETTRE II. *Sur la tragédie d'Oreste.* 61
LETTRE III. 63
LETTRE IV. 65

CONDAMINE. (M. de la) 411

COURTIVRON. (M. le marquis de) 437

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 40
LETTRE II. 184
LETTRE III. 193
LETTRE IV. 402

DENIS. (Madame)
LETTRE I. 74
LETTRE II. 76
LETTRE III. 81
LETTRE IV. 84
LETTRE V. 107
LETTRE VI. 119
LETTRE VII. 127
LETTRE VIII. 129
LETTRE IX. 136

LETTRE X. 139
LETTRE XI. 151
LETTRE XII. 153
LETTRE XIII. 157
LETTRE XIV. 162
LETTRE XV. 170
LETTRE XVI. 203
LETTRE XVII. 226
LETTRE XVIII. 239
LETTRE XIX. 247
LETTRE XX. 259
LETTRE XXI. 270
LETTRE XXII. 289
LETTRE XXIII. 302
LETTRE XXIV. 318
LETTRE XXV. 337
LETTRE XXVI. 343
LETTRE XXVII. 363
LETTRE XXVIII. 380
LETTRE XXIX. 400
LETTRE XXX. 406
LETTRE XXXI. 414
LETTRE XXXII. 432
LETTRE XXXIII. 438
LETTRE XXXIV. 450
LETTRE XXXV. 473
LETTRE XXXVI. 510

DEVAUX. (M.)
LETTRE I. 117
LETTRE II. 177
LETTRE III. 187
DIDEROT. (M.) 13

F.

FONTAINE. (Madame de)
LETTRE I. 69
LETTRE II. 114
LETTRE III. 304
LETTRE IV. 509
FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 287
LETTRE II. 314

H.

HENAULT. (M. le préſident)
LETTRE I. 262
LETTRE II. 276
LETTRE III. 279
LETTRE IV. 367
LETTRE V. 427

K.

KOENIG. (M.) 462

L.

LUTZELBOURG. (Madame la comteſſe de)
LETTRE I. 487
LETTRE II. 489
LETTRE III. 493
LETTRE IV. 498
LETTRE V. 502
LETTRE VI. 506

M.

MARMONTEL. (M.)
LETTRE I. 8
LETTRE II. 10
LETTRE III. 11

N.

NOAILLES. (M. le maréchal de) 372

Q.

QUIRINI. (Au cardinal)

LETTRE I. 6
LETTRE II. 353
LETTRE III. 405

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 90
LETTRE II. 210
LETTRE III. 245
LETTRE IV. 273
LETTRE V. 296
LETTRE VI. 345
LETTRE VII. 422
LETTRE VIII. 426
LETTRE IX. 452
LETTRE X. 491
LETTRE XI. 515

ROQUES, (M.) *conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg.*

LETTRE I. 317
LETTRE II. 321
LETTRE III. 326
LETTRE IV. 329

LETTRE V. 455
LETTRE VI. 479
LETTRE VII. 481

T.

THIRIOT. (M.) 143

U.

UZÈS. (M. le duc d')
LETTRE I. 233
LETTRE II. 249

V.

VIONNET, (Au père) *jésuite, qui lui avait envoyé sa tragédie de Xerxès.* 57
VIROTTE. (M. de la) 440
VOISENON. (M. l'abbé de)
LETTRE I. 39
LETTRE II. 42

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de)
LETTRE I. 166
LETTRE II. 370
LETTRE III. 389

Fin de la Table du tome quatrième.